This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 1019

ÉTUDE
SUR VAUVENARGUES.

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE GRENOBLE,

PAR M. LÉON BORÉ

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE WURTZBOURG,
INSPECTEUR D'ACADÉMIE.

Les maximes des hommes décèlent leur cœur.
VAUVENARGUES, *maxime* 107.

PARIS
LIBRAIRIE DE HACHETTE ET Cie,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14.

BESANÇON
BULLE, LIBRAIRE, RUE SAINT-VINCENT, N° 6.

DÉCEMBRE 1858.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 JUL 1965
OF OXFORD
LIBRARY

A MON FILS EUGÈNE,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE IMPÉRIALE D'AGRICULTURE
DE GRIGNON,

RÉPÉTITEUR A L'ÉCOLE IMPÉRIALE D'AGRICULTURE
DE LA SAULSAIE,

SECOND LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,
BELLES-LETTRES ET ARTS DE BESANÇON

POUR SON MÉMOIRE SUR LE MORCELLEMENT DE LA
PROPRIÉTÉ EN FRANCE.

AVANT-PROPOS.

Quiconque soumet au jugement d'un tribunal spécial, en même temps qu'à celui du public, une œuvre soit scientifique soit littéraire, est doublement obligé d'indiquer le point de vue auquel il s'est placé, et les sources où il a puisé, pour accomplir son travail. Tel est l'objet des lignes suivantes..

Pendant un long séjour, en qualité d'inspecteur d'académie, à Aix en Provence (1851-1855), — séjour dont je conserve d'agréables souvenirs, — mon affection, d'une date déjà ancienne, pour Vauvenargues, s'accrut naturellement dans la ville qui jouit de l'honneur d'avoir vu naître ce grand moraliste. L'Académie française, on ne l'a pas oublié, mit son éloge au concours en 1854. Comme bien d'autres, j'eus alors l'envie de traiter un si beau sujet. Malheureusement les occupations de ma charge, considérablement augmentées par la loi du 14 juin de la même année, me laissèrent à peine le loisir d'amasser des matériaux. Plus tard (décembre 1857), un congé de disponibilité m'ayant permis de réaliser un de ces rêves que

l'imagination et le cœur n'abandonnent jamais entièrement, même quand la raison est forcée d'en faire le sacrifice, je revins à Vauvenargues. Seulement, au lieu d'un discours académique, j'avais en perspective une thèse pour le doctorat ès-lettres. Commencée avec l'année 1858, poursuivie, tout l'hiver et le printemps, sans autre distraction que les soins parallélement donnés aux recherches d'une thèse latine, cette tâche resta, durant quatre longs mois, interrompue par de vives souffrances morales et physiques; enfin, reprise vers la mi-septembre, elle est aujourd'hui, Dieu merci, terminée.

J'ai voulu entrer aussi avant qu'il me serait possible dans l'intelligence et le caractère de Vauvenargues, comme on entre dans l'âme d'un ami qui vous est de beaucoup supérieur, mais qui, néanmoins, demeure votre ami, et que vous avez par conséquent le droit de juger, à la fois avec toute la sympathie de votre cœur et toute l'indépendance de votre esprit.

Peut-être trouvera-t-on mon admiration trop enthousiaste. Il y aurait de l'impertinence à répondre par la maxime de mon auteur : « C'est un grand signe de » médiocrité de louer toujours médiocrement. » J'aime mieux ne point me défendre contre ce reproche, surtout si l'enthousiasme est maintenant aussi rare que beaucoup de gens, à la vérité fort désintéressés dans la question, le prétendent. Les choses rares sont toujours plus ou moins précieuses, ne fût-ce qu'à titre de singularité. Mais je ne suis pas, grâces à Dieu, de ces caractères chagrins qui pensent qu'une faculté humaine puisse ainsi tout-à-coup disparaître. Si elle avait d'ailleurs réellement déserté le cœur de mes compatriotes de l'âge mûr, je sais

bien où je la retrouverais, ne pouvant me résoudre à croire que la France, affligée d'un deuil bien autrement lamentable que celui d'Athènes au temps de Périclès, ait *perdu son printemps* [1]. Je me rappelle, à cette occasion, avoir lu, il y a hélas! longtemps, en Allemagne, (j'étais jeune alors) une de ces pages qui laissent d'ineffaçables impressions, parce que, ayant remué, dans un instant béni du ciel, tout ce qu'il y a, chez nous, de plus intime, elles font dès-lors, en quelque sorte, partie de notre existence intellectuelle et morale. C'était un passage de la *Philosophie de la vie* de Frédéric Schlegel, précisément sur l'enthousiasme, considéré dans l'unité de son principe et la variété de ses manifestations. Après avoir passé en revue l'enthousiasme patriotique, qui est dévouement au pays, l'enthousiasme poétique ou artistique, qui est inspiration, obsession d'un noble sentiment ou d'une belle idée, l'enthousiasme de l'esprit de découverte, qui est amour du progrès de l'humanité, l'auteur arrive à cette mélancolie vague, mêlée d'ardente inquiétude, que les Allemands ont appelé d'un seul mot (*Sehnsucht*), intraduisible, dans notre langue, par un terme complétement analogue. Voici comment il s'exprime :

Chez les jeunes gens doués d'heureuses dispositions et placés dans une sphère de libre développement, on trouve, en général, un certain souffle d'ardent et vague désir (*die Sehnsucht*), et c'est, précisément, dans cette douce mélancolie, unie toutefois à l'agréable sentiment d'une vie florissante et luxuriante, qui s'ignore à moitié elle-même, que repose le charme des impressions éprouvées par les personnes de l'âge mûr, au spectacle rétrospectif et paisible de leur jeune âge. Or, nous avons ici, pour distinguer l'exaltation pure de celle

[1] Thucydide.

qui ne l'est pas, un symptôme infaillible : l'ardent et vague désir étant le précurseur d'un amour encore non développé, il ne reste qu'à savoir de quelle nature est cet amour. Si donc, à l'heure de l'éveil des passions, l'exaltation juvénile se jette, se matérialise dans les réalités grossières, elle n'est pas vraie, elle n'est pas bonne, mais simplement physique et sensuelle. Que si, au contraire, la première fougue apaisée, l'ardent et vague désir persiste, devenant de jour en jour plus profond ; si nulle félicité humaine ne l'a rassasié, nul malheur terrèstre ne l'a énervé; si, au milieu des luttes de la vie et de la tempête du monde, comme un œil avide de lumière, il cherche, dans les cieux, par dessus les flots obscurs et agités, l'étoile de l'éternel espoir, oh ! alors c'est l'aspiration légitime, dirigée vers ce qui est divin et ayant elle-même une divine origine. De cette racine s'élève et fleurit tout ce qu'il y a de grand et de beau dans le domaine de l'intelligence. L'amour de la science spirituelle, la compréhension de la vie intérieure, c'est-à-dire la philosophie, n'a pas d'autre source; et, à cet égard, on pourrait l'appeler, avec une égale justesse, la doctrine de l'ardent et vague désir. Souvent aussi l'exaltation juvénile est vraie, ou du moins sert de base première à l'autre plus élevée, bien qu'elle n'ait pas encore atteint le même développement ni subi l'épuration de l'expérience. J'ajouterai une observation. Ce bel enthousiasme de la jeunesse, une imagination féconde, une âme aimante, sont les dons supérieurs de la généreuse nature, ou plutôt de l'esprit divin qui règne en elle et au-dessus d'elle. Ils forment, au-dedans de nous, comme le jardin en fleurs d'une existence cachée; et, de même que le premier homme fut placé dans l'Éden, non pas simplement pour y goûter une jouissance oisive, mais, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, pour le cultiver et le surveiller, de même il arrive encore souvent, aujourd'hui, lorsque cette grande loi du travail et de la vigilance n'est pas observée, que l'intérieur des hommes les mieux doués, des natures les plus riches, ressemble à un *paradis perdu* [1].

Dieu me garde de sourire de dédain, de pitié surtout,

[1] *Philosophie des Lebens*, p. 47.

comme font tant d'hommes qui se croient sages et ne sont que dévastés, en présence des élans, des transports d'une âme neuve, épanouie à la vie du cœur, de l'intelligence et de l'imagination ! je les ai connus, ces transports, ces élans fortunés, je crois les connaître encore, je ne les blasphémerai jamais. Il y a, dans les instincts généreux et jusque dans les exubérantes illusions de la jeunesse, quelque chose, au fond, de plus vrai, de plus sûr que tous les froids calculs de la raison exacte. N'est-ce pas de ce foyer brûlant que jaillissent les étincelles, les flammes du sentiment et de la pensée, les affections, les inspirations, les résolutions héroïques, ce qui donne à l'existence terrestre quelque couleur, quelque saveur, quelque charme, en un mot, tout ce qui nous rapproche de l'homme avant sa chute, promenant sur la création, à peine éclose, et jeune et belle comme lui, un regard enchanté ? Trop tôt, hélas ! le souffle glacé du monde réel ternira ces riantes images ; trop tôt, le choc des passions et des intérêts contraires amortira cette noble ardeur ; mais, bonté divine ! au milieu des mensonges, des lâchetés, des trahisons, des bassesses incalculables de l'égoïsme parvenu à l'âge mûr, que deviendrait l'humanité, si elle n'était incessamment avivée, rafraîchie, purifiée par le torrent des générations nouvelles ? Laissez donc le jeune homme suivre, en paix, les tressaillements, les ravissements de son âge, pourvu qu'une volonté droite l'écarte des abîmes (et elle l'en écartera) ; pourvu que, chez lui, l'amour du vrai, du beau s'unisse à l'amour du bien. « Mon fils, garde, avec une entière vigilance, ton cœur, » CAR C'EST DE LUI QUE PROCÈDE LA VIE » (Proverbes de Salomon, IV, 23).

Tant qu'il vécut, Vauvenargues aima les jeunes gens. Il s'occupe d'eux, avec une sollicitude tendre et pour ainsi dire paternelle dans la plupart de ses écrits, spécialement dans les *Discours sur la gloire*, dans les *Conseils à un jeune homme*, dans les *Dialogues*, les *Caractères* et les *Maximes*. « Les jeunes gens, dit-il, par exemple, » sont très-sensibles et très-confiants ; mais la vivacité de » leurs passions les distrait et les rend volages » (INTRODUCTION A LA CONNAISSANCE DE L'ESPRIT HUMAIN, p. 40). Il dit encore en parlant d'eux : « Les plaisirs, qui fuient » la dissipation et les folies, ne leur laissent qu'une vaine » ombre et une fausse image de leurs charmes. »

Quand une fois on a atteint l'âge mûr, ce triste milieu de l'existence humaine ; lorsque le monde moral prend, à nos regards, un autre aspect, souvent bien sombre, et que le monde extérieur ne produit plus, sur nos sens refroidis, les impressions fraîches des vertes années, alors il y a toujours profit pour l'âme à se mettre en communauté d'émotions avec les jeunes gens d'une nature heureuse. « Le matin de la vie, comme celui du jour, est plein » de pureté, d'images et d'harmonies [1]. » Voilà ce que Vauvenargues sentit avec enthousiasme, ce qu'il a exprimé dans une foule de pensées vives et charmantes ; voilà aussi pourquoi, tout en exerçant une irrésistible attraction sur tous ceux qui ont gardé quelque sens, quelque amour de l'idéal, il est plus spécialement le moraliste, l'écrivain de la jeunesse.

Aussi doit-on estimer, comme un service considérable rendu à notre temps, qui a si grand besoin de courants

[1] Chateaubriand.

d'idées pures et fortes, pour refouler les immondices du roman et du théâtre contemporains, cette magnifique édition, à tous égards excellente, publiée, en 1857, par M. D. L. Gilbert, le digne lauréat de l'Académie. Jusqu'alors on ne possédait pas Vauvenargues entier; il avait même été altéré dans des parties essentielles. Dire tout ce que le nouvel éditeur a restitué ou complété avec une intelligence et un dévouement admirables, serait un travail à part, un travail de longue haleine. Mais j'acquitterai ici ma dette personnelle en transcrivant l'émouvante péroraison de son beau discours :

Vauvenargues a compté sur le cœur; le cœur lui en a gardé reconnaissance. Sa gloire, il ne l'a pas connue; elle n'a pas été cette ovation bruyante, et sujette parfois à d'amers retours, que composent les voix de tout un peuple, et qui fait le soudain retentissement du nom et des œuvres; elle ressemble à ce murmure de l'estime, plus discret mais plus sûr peut-être, qui, se perpétuant d'âge en âge, récompense les beaux génies inspirés par de belles âmes. Telle sera la part réservée à ce jeune homme attachant entre tous les autres, aimable en sa gravité, à la fois calme et passionné, et qui n'aura pas rêvé en vain l'immortalité; car le moraliste aura laissé une trace profonde, l'écrivain des pages durables, et l'homme un grand exemple de courage et de résignation. La gloire de Vauvenargues, c'est la plus touchante de toutes les gloires : c'est le respect tendre, c'est l'admiration recueillie, on est tenté de dire que c'est l'amitié des bons esprits et des bons cœurs.

Il me reste encore à remercier publiquement ceux qui, de près ou de loin, ont bien voulu m'aider dans mon travail : MM. Rouard bibliothécaire, et Mouan sous-bibliothécaire à Aix ; Martini, inspecteur des écoles primaires du département des Bouches-du-Rhône; de Ribbe, avocat du

barreau d'Aix ; Jalabert, professeur de droit, précédemment à Aix, actuellement à Grenoble ; Weiss, bibliothécaire, et Castan, sous-bibliothécaire à Besançon ; Postansque, professeur d'histoire au Lycée impérial de cette dernière ville. Entre autres secours, je dois notamment à M. Rouard la communication d'un exemplaire de l'édition princeps des œuvres de Vauvenargues, sur lequel il a transcrit lui-même tout ce qui se trouve dans l'exemplaire annoté par Voltaire. J'ai emprunté à l'ouvrage de M. de Ribbe intitulé : PASCALIS, *étude sur la fin de la constitution provençale,* une grande partie des matériaux de mon premier chapitre. Mes obligations envers M. Postansque sont d'une nature particulière : elles se résument dans ces conseils, dans ces indications si utiles que l'on reçoit, pour ainsi dire chaque jour, d'un homme plein de goût et de sollicitude, à qui l'on s'est confié, à qui, cependant, on désobéit parfois, en courant tous les hasards, tous les risques de l'indépendance. A lui, comme à une autre personne qu'il ne conviendrait pas de nommer, je dis joyeusement, mais humblement, avec le poète :

Queste mie carte in lieta fronte accogli,
Che quasi in voto a te sacrate i' porto [1].

[1] *Jérusalem délivrée.*

Besançon, mardi 2 novembre 1858.

VAUVENARGUES

CHAPITRE Ier

COUP D'ŒIL SUR LA CONSTITUTION PROVENÇALE AU XVIIIe SIÈCLE.

Les circonstances physiques, intellectuelles et morales au milieu desquelles grandit un homme, exercent sur lui un puissant empire. L'organisme, l'esprit, le cœur, le caractère, outre leurs aptitudes natives, se composent, se modifient, du moins, d'une foule d'accidents et d'influences provenant des lieux où ils se développent. Il en est des fruits de la pensée comme de ceux de la terre : grâce à l'ordre providentiel qui disperse et réunit, dans l'harmonieuse immensité du monde créé, les

richesses les plus variées, le même soleil imprime aux uns et aux autres des formes, des couleurs, des saveurs différentes, selon qu'ils sont exposés à ses rayons. Les exemples glorieux ne manquent point d'ailleurs, dans le présent ni dans le passé, de ce que peuvent, pour les grands travaux de l'intelligence, la chaleur, l'éclat de l'imagination, unis à la promptitude et à la netteté du jugement : — qualités souveraines, bien que trop souvent sans culture suffisante, qui sont le partage naturel, le don inné des peuples privilégiés du Midi. Aussi n'est-ce pas un objet étranger à l'examen approfondi du célèbre moraliste provençal, que d'étudier d'abord le théâtre de ses premières impressions.

A l'époque où vécut Vauvenargues, son pays natal conservait, dans l'ensemble monarchique de la France, une existence, une physionomie, on pourrait dire une nationalité distinctes. Cette contrée, heureusement située en face de l'Italie, dont elle partage presque le climat, sur les côtes d'une mer splendide qui lui prodigue, à la fois, la fortune et la beauté, s'administrait elle-même d'après d'anciennes franchises acceptées par un serment

solennel de Louis XI et de Charles VIII, quand ils recueillirent ce brillant joyau de l'héritage des princes de la maison d'Anjou [1]. Le régime municipal et le droit romain florissaient comme implantés dans un sol auquel le génie de *la Ville* par excellence avait donné, par excellence aussi, le nom de *Province,* et qui était, suivant Pline, moins une province qu'une annexe et une continuation de l'Italie même (NULLI PROVINCIARUM POSTFERENDA, BREVITERQUE ITALIA VERIUS QUAM PROVINCIA) (C. Plinii hist. nat. lib. III cap. V). Déjà Cicéron avait appelé Marseille : *la sœur de Rome* (SOROR NOSTRA MASSILIA). Le poëte Ausone, célé-

[1] Les lettres patentes de Charles VIII, en date du 24 octobre 1486, confirmatives de l'union à la couronne des comtés de Provence et de Forcalquier, ainsi que des terres adjacentes, leur assuraient le maintien de leurs « priviléges, li» bertés, franchises, conventions, lois, coutumes, droits, sta» tuts, avec promesse et serment de les garder, observer et » perpétuellement entretenir. » (Voir les *Statuts de Provence*, commentés par Julien, tome Ier, préface, page XI, et tome II, page 35.) — Voici la formule même employée par Charles VIII : *Promettons en bonne foy et parole de Roy et jurons de les leur garder, observer et entretenir, ensemble ladite union et adjonction, inséparablement, perpétuellement et à toujours.* (Lettres patentes précitées.) Le roi de France qui faisait ce serment, ajoutait à son titre royal le titre de *comte de Provence et de Forcalquier.*

brant la cité d'Arles, était allé jusqu'à lui donner le surnom de *Rome gauloise* (GALLULA ROMA). Nulle part ailleurs, la propriété, les droits du citoyen, la liberté politique ne résistèrent mieux aux efforts de la barbarie, et, durant tout le moyen âge, malgré les luttes, les envahissements, les violences des seigneurs féodaux, la servitude personnelle, repoussée au nom du droit commun, ne put s'établir en Provence [1].

Dans la suite, lorsque les Etats du pays, tenus à Aix, au mois d'août 1486, résolurent *de se donner*

[1] Le jurisconsulte Gensolen, dans son *Traité du Franc Alleu de Provence,* dit, page 17 : « Ainsi, par une possession » de plus de deux mille ans, c'est-à-dire aussi ancienne que » les connaissances les plus étendues de l'histoire du pays, les » habitants de la Provence n'ont cessé de jouir du franc- » alleu. » (Volume in-4° imprimé à Aix, 1732, chez Joseph David).) — Le précieux recueil des *Statuts de Provence* contient la résolution suivante, qui montre combien la ville d'Arles était opposée au régime féodal et comme elle tenait à conserver son caractère essentiel de cité romaine : « Nous statuons qu'aucun n'ose proposer, en public ou en particulier, que la cité d'Arles soit placée sous la puissance d'un maître ou sous une seigneurie à titre perpétuel ou temporaire : si quelqu'un l'osait, que tous ses biens soient détruits et, s'il est pris, qu'il ait la tête tranchée. S'il n'a pu être arrêté, qu'il soit inscrit au ban de la ville entière comme exclu à perpétuité, et qu'il ne puisse jamais être relevé du bannissement ni par les consuls ni par le conseil, ni même par tout le parlement d'Arles ou l'assemblée générale des citoyens. »

d'un cœur franc au roy de France et de le supplier de les recevoir en bons et fidèles subjects (avec réserve, — nous l'avons déjà dit, — de leurs lois, statuts, coutumes, libertés et priviléges), il fut stipulé, d'une manière formelle, qu'ils seraient attachés et unis à la couronne, *non comme un accessoire à son principal, mais principalement et séparément du reste du royaume,* en vertu des dispositions testamentaires arrêtées, le 10 décembre 1481, par Charles III d'Anjou, leur dernier comte. Ce pacte fondamental impliquait, pour la Provence, une autonomie réelle dont l'administration intérieure et le libre vote des subsides étaient la double sanction [1]. Il subsista jusqu'aux Etats

[1] *Placet regi non imponere dona nec quæcumque alia onera in patria Provinciæ et Forcalquerii nisi couvocato concilio trium statuum* (Statut des Etats de Provence, ratifié par les lettres patentes de Charles VIII citées plus haut). — Quant aux magistratures locales, indépendantes de l'autorité royale et qui étaient une image fidèle des municipes romains, on les retrouve partout, dans l'ancienne Provence, avec leur système d'élection et de députation. Le Languedoc possédait un régime municipal analogue, et l'on se rappelle la naïve surprise de Racine écrivant d'Uzès, le 24 novembre 1661, à l'abbé Levasseur : « C'est une belle chose de voir le compère car» deur et le menuisier gaillard avec la robe rouge, comme un » président, donner des arrêts et aller les premiers à l'of» frande ; vous ne voyez pas cela à Paris.... »

généraux de 1789, à travers les vicissitudes que la prépondérance du pouvoir royal devait inévitablement amener.

Ainsi, pendant la période où nous allons suivre Vauvenargues, la Provence, qu'il nomme avec amour sa *belle,* sa *bonne patrie,* gardait, dans une large mesure, son tempérament, son caractère propre, tout ce qui fait la force, la dignité et le charme d'un pays comme d'un individu. Elle possédait un ensemble d'institutions municipales et représentatives qui étaient le produit des idées, des mœurs, des faits, et, par cela même, d'autant mieux adaptées aux besoins des habitants.

Le droit, chez eux absolu, de choisir, à tous les degrés de l'échelle sociale, leurs administrateurs spéciaux; le consentement des trois Ordres, nécessaire pour la quotité, l'assiette et la levée des subsides; l'absence de toute taille et de tout officier relevant immédiatement du fisc royal; les *conseils de communautés,* au nombre de presque sept cents, dans chacun desquels se discutaient les affaires particulières soit du plus humble hameau, soit de la ville la plus importante; les *conseils de vigueries* (il y en avait vingt-deux), se réunissant, chaque

année, au mois de mai, pour aviser aux services publics de la circonscription ; l'Archevêque, le premier Consul, l'Assesseur et le deuxième Consul d'Aix, tous les quatre Procureurs-nés, et, en cette qualité, chargés du soin de la province entière ; enfin les Etats, composés des députés de chaque Ordre, votant en commun, quoique avec inégalité de suffrages, sur les matières d'intérêt général : telle était, en résumé, la constitution provençale, admirée par de grands publicistes, et que le plus illustre de tous, Portalis, définissait : *une société de sociétés, une espèce de république fédérative* [1].

Il y avait là de la grandeur, il y avait aussi de la

[1] *Mémoire sur le projet de rétablir les anciens Etats de Provence,* par Jean-Etienne-Marie Portalis (manuscrit conservé à la Bibliothèque publique d'Aix). Le passage suivant mérite d'être profondément médité : « Tous les publicistes ont béni » notre constitution. Ils l'ont proposée pour modèle. » M. Necker, dont le nom seul fait l'éloge, écrivait aux pro- » cureurs du pays, en 1779, qu'il saisirait avec empressement » toutes les occasions de rendre hommage à une administra- » tion publique aussi digne d'estime que celle des communau- » tés de Provence. Depuis, cet homme célèbre a dit : que » cette administration est de celles qui approchent le plus de » la perfection (Ibidem). » Un ancien ministre de l'instruction publique et des cultes, M. Charles Giraud, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et professeur de droit à la Faculté de Paris, s'exprime ainsi sur le même su-

TAYLOR INST. OXFORD

force. Une postérité plus lointaine et par suite plus désintéressée dans son jugement, reconnaîtra, sans doute, qu'il eût mieux valu développer un pareil état de choses, le corriger, l'approprier aux nécessités nouvelles, que le renverser de fond en comble. Pour moi, placé au point de vue d'une impartialité complète, je ne crains pas d'admirer, sous la libre impulsion de ma conscience, la solidité, la majesté de cette antique organisation issue des rapports mutuels des diverses classes, et, — la longue suite de siècles qu'elle a vécu le prouve assez, — contenant, au moins, les principaux éléments qui font durer les institutions humaines [1].

jet : « L'administration de Provence était une des plus libé-
» rales de notre ancienne France. Elle a laissé des regrets
» dans tous les cœurs des Provençaux. M. Necker l'avait ad-
» mirée et aucune autre constitution provinciale n'offrait, à
» un égal degré, une telle application de liberté politique. »
(*Eloge du jurisconsulte Julien,* dernier commentateur des *Statuts de Provence*.)

[1] Parmi une foule d'autres témoignages, je me contente de citer quelques paroles extraites d'un discours prononcé, le 9 janvier 1790, devant le conseil municipal d'Aix, par l'avocat Dubreuil, membre de cette assemblée : « Vous le savez :
» unis à l'Etat de France, mais non subalternés, nous avions
» existé jusqu'à ce jour comme Etat principal et indépendant,

Au-dessus des conseils et des administrations que l'on vient d'indiquer, se tenait le Parlement de justice, créé, en 1445, par Louis II, comte de Provence, et réorganisé par Louis XII, roi de France, en 1501. Cette cour suprême, dont les membres appartenaient aux familles les plus considérables du pays, réunissait toutes les conditions d'indépendance. Exerçant, comme faisaient plus ou moins nos anciens Parlements, une double action judiciaire et politique, elle défendait avec un soin jaloux les lois, les traditions, les libertés locales contre les empiétements de la royauté, à laquelle, du reste, elle prêtait un concours sincère et généreux toutes les fois qu'il s'agissait de la puissance, de la dignité ou de la sécurité nationales.

» gouvernés par le même souverain, non comme roi de » France, mais comme comte de Provence. Nous jouissions » du droit précieux de nous administrer nous-mêmes, de » n'être gouvernés que par nos lois, de voter l'impôt, de le » répartir. Ces droits furent le premier pacte de l'union, et » nous l'invoquions avec succès...

» Notre constitution, jalousée par nos voisins, était célébrée » par tous les publicistes. Il pouvait sans doute y exister des » vices, des abus : il y en a partout ; mais à nous seuls ap- » partenait le droit de les réformer. Ainsi le reconnut le sou- » verain lui-même, lorsqu'en 1788 nos Etats, suspendus si » longtemps, furent convoqués. »

force. Une postérité plus lointaine et par suite plus désintéressée dans son jugement, reconnaîtra, sans doute, qu'il eût mieux valu développer un pareil état de choses, le corriger, l'approprier aux nécessités nouvelles, que le renverser de fond en comble. Pour moi, placé au point de vue d'une impartialité complète, je ne crains pas d'admirer, sous la libre impulsion de ma conscience, la solidité, la majesté de cette antique organisation issue des rapports mutuels des diverses classes, et, — la longue suite de siècles qu'elle a vécu le prouve assez, — contenant, au moins, les principaux éléments qui font durer les institutions humaines [1].

jet : « L'administration de Provence était une des plus libé-
» rales de notre ancienne France. Elle a laissé des regrets
» dans tous les cœurs des Provençaux. M. Necker l'avait ad-
» mirée et aucune autre constitution provinciale n'offrait, à
» un égal degré, une telle application de liberté politique. »
(*Eloge du jurisconsulte Julien,* dernier commentateur des *Statuts de Provence*.)

[1] Parmi une foule d'autres témoignages, je me contente de citer quelques paroles extraites d'un discours prononcé, le 9 janvier 1790, devant le conseil municipal d'Aix, par l'avocat Dubreuil, membre de cette assemblée : « Vous le savez :
» unis à l'Etat de France, mais non subalternés, nous avions
» existé jusqu'à ce jour comme Etat principal et indépendant,

Au-dessus des conseils et des administrations que l'on vient d'indiquer, se tenait le Parlement de justice, créé, en 1445, par Louis II, comte de Provence, et réorganisé par Louis XII, roi de France, en 1501. Cette cour suprême, dont les membres appartenaient aux familles les plus considérables du pays, réunissait toutes les conditions d'indépendance. Exerçant, comme faisaient plus ou moins nos anciens Parlements, une double action judiciaire et politique, elle défendait avec un soin jaloux les lois, les traditions, les libertés locales contre les empiétements de la royauté, à laquelle, du reste, elle prêtait un concours sincère et généreux toutes les fois qu'il s'agissait de la puissance, de la dignité ou de la sécurité nationales.

» gouvernés par le même souverain, non comme roi de » France, mais comme comte de Provence. Nous jouissions » du droit précieux de nous administrer nous-mêmes, de » n'être gouvernés que par nos lois, de voter l'impôt, de le » répartir. Ces droits furent le premier pacte de l'union, et » nous l'invoquions avec succès...

» Notre constitution, jalousée par nos voisins, était célébrée » par tous les publicistes. Il pouvait sans doute y exister des » vices, des abus : il y en a partout ; mais à nous seuls ap- » partenait le droit de les réformer. Ainsi le reconnut le sou- » verain lui-même, lorsqu'en 1788 nos Etats, suspendus si » longtemps, furent convoqués. »

force. Une postérité plus lointaine et par suite plus désintéressée dans son jugement, reconnaîtra, sans doute, qu'il eût mieux valu développer un pareil état de choses, le corriger, l'approprier aux nécessités nouvelles, que le renverser de fond en comble. Pour moi, placé au point de vue d'une impartialité complète, je ne crains pas d'admirer, sous la libre impulsion de ma conscience, la solidité, la majesté de cette antique organisation issue des rapports mutuels des diverses classes, et, — la longue suite de siècles qu'elle a vécu le prouve assez, — contenant, au moins, les principaux éléments qui font durer les institutions humaines [1].

jet : « L'administration de Provence était une des plus libé-
» rales de notre ancienne France. Elle a laissé des regrets
» dans tous les cœurs des Provençaux. M. Necker l'avait ad-
» mirée et aucune autre constitution provinciale n'offrait, à
» un égal degré, une telle application de liberté politique. »
(*Eloge du jurisconsulte Julien,* dernier commentateur des *Statuts de Provence.*)

[1] Parmi une foule d'autres témoignages, je me contente de citer quelques paroles extraites d'un discours prononcé, le 9 janvier 1790, devant le conseil municipal d'Aix, par l'avocat Dubreuil, membre de cette assemblée : « Vous le savez :
» unis à l'Etat de France, mais non subalternés, nous avions
» existé jusqu'à ce jour comme Etat principal et indépendant,

Au-dessus des conseils et des administrations que l'on vient d'indiquer, se tenait le Parlement de justice, créé, en 1445, par Louis II, comte de Provence, et réorganisé par Louis XII, roi de France, en 1501. Cette cour suprême, dont les membres appartenaient aux familles les plus considérables du pays, réunissait toutes les conditions d'indépendance. Exerçant, comme faisaient plus ou moins nos anciens Parlements, une double action judiciaire et politique, elle défendait avec un soin jaloux les lois, les traditions, les libertés locales contre les empiétements de la royauté, à laquelle, du reste, elle prêtait un concours sincère et généreux toutes les fois qu'il s'agissait de la puissance, de la dignité ou de la sécurité nationales.

» gouvernés par le même souverain, non comme roi de » France, mais comme comte de Provence. Nous jouissions » du droit précieux de nous administrer nous-mêmes, de » n'être gouvernés que par nos lois, de voter l'impôt, de le » répartir. Ces droits furent le premier pacte de l'union, et » nous l'invoquions avec succès...

» Notre constitution, jalousée par nos voisins, était célébrée » par tous les publicistes. Il pouvait sans doute y exister des » vices, des abus : il y en a partout ; mais à nous seuls ap- » partenait le droit de les réformer. Ainsi le reconnut le sou- » verain lui-même, lorsqu'en 1788 nos Etats, suspendus si » longtemps, furent convoqués. »

force. Une postérité plus lointaine et par suite plus désintéressée dans son jugement, reconnaîtra, sans doute, qu'il eût mieux valu développer un pareil état de choses, le corriger, l'approprier aux nécessités nouvelles, que le renverser de fond en comble. Pour moi, placé au point de vue d'une impartialité complète, je ne crains pas d'admirer, sous la libre impulsion de ma conscience, la solidité, la majesté de cette antique organisation issue des rapports mutuels des diverses classes, et, — la longue suite de siècles qu'elle a vécu le prouve assez, — contenant, au moins, les principaux éléments qui font durer les institutions humaines [1].

jet : « L'administration de Provence était une des plus libé-
» rales de notre ancienne France. Elle a laissé des regrets
» dans tous les cœurs des Provençaux. M. Necker l'avait ad-
» mirée et aucune autre constitution provinciale n'offrait, à
» un égal degré, une telle application de liberté politique. »
(*Eloge du jurisconsulte Julien,* dernier commentateur des *Statuts de Provence*.)

[1] Parmi une foule d'autres témoignages, je me contente de citer quelques paroles extraites d'un discours prononcé, le 9 janvier 1790, devant le conseil municipal d'Aix, par l'avocat Dubreuil, membre de cette assemblée : « Vous le savez :
» unis à l'Etat de France, mais non subalternés, nous avions
» existé jusqu'à ce jour comme Etat principal et indépendant,

Au-dessus des conseils et des administrations que l'on vient d'indiquer, se tenait le Parlement de justice, créé, en 1445, par Louis II, comte de Provence, et réorganisé par Louis XII, roi de France, en 1501. Cette cour suprême, dont les membres appartenaient aux familles les plus considérables du pays, réunissait toutes les conditions d'indépendance. Exerçant, comme faisaient plus ou moins nos anciens Parlements, une double action judiciaire et politique, elle défendait avec un soin jaloux les lois, les traditions, les libertés locales contre les empiétements de la royauté, à laquelle, du reste, elle prêtait un concours sincère et généreux toutes les fois qu'il s'agissait de la puissance, de la dignité ou de la sécurité nationales.

» gouvernés par le même souverain, non comme roi de » France, mais comme comte de Provence. Nous jouissions » du droit précieux de nous administrer nous-mêmes, de » n'être gouvernés que par nos lois, de voter l'impôt, de le » répartir. Ces droits furent le premier pacte de l'union, et » nous l'invoquions avec succès...

» Notre constitution, jalousée par nos voisins, était célébrée » par tous les publicistes. Il pouvait sans doute y exister des » vices, des abus : il y en a partout ; mais à nous seuls ap- » partenait le droit de les réformer. Ainsi le reconnut le sou- » verain lui-même, lorsqu'en 1788 nos Etats, suspendus si » longtemps, furent convoqués. »

force. Une postérité plus lointaine et par suite plus désintéressée dans son jugement, reconnaîtra, sans doute, qu'il eût mieux valu développer un pareil état de choses, le corriger, l'approprier aux nécessités nouvelles, que le renverser de fond en comble. Pour moi, placé au point de vue d'une impartialité complète, je ne crains pas d'admirer, sous la libre impulsion de ma conscience, la solidité, la majesté de cette antique organisation issue des rapports mutuels des diverses classes, et, — la longue suite de siècles qu'elle a vécu le prouve assez, — contenant, au moins, les principaux éléments qui font durer les institutions humaines [1].

jet : « L'administration de Provence était une des plus libé-
» rales de notre ancienne France. Elle a laissé des regrets
» dans tous les cœurs des Provençaux. M. Necker l'avait ad-
» mirée et aucune autre constitution provinciale n'offrait, à
» un égal degré, une telle application de liberté politique. »
(*Eloge du jurisconsulte Julien,* dernier commentateur des *Statuts de Provence*.)

[1] Parmi une foule d'autres témoignages, je me contente de citer quelques paroles extraites d'un discours prononcé, le 9 janvier 1790, devant le conseil municipal d'Aix, par l'avocat Dubreuil, membre de cette assemblée : « Vous le savez :
» unis à l'Etat de France, mais non subalternés, nous avions
» existé jusqu'à ce jour comme Etat principal et indépendant,

Au-dessus des conseils et des administrations que l'on vient d'indiquer, se tenait le Parlement de justice, créé, en 1445, par Louis II, comte de Provence, et réorganisé par Louis XII, roi de France, en 1501. Cette cour suprême, dont les membres appartenaient aux familles les plus considérables du pays, réunissait toutes les conditions d'indépendance. Exerçant, comme faisaient plus ou moins nos anciens Parlements, une double action judiciaire et politique, elle défendait avec un soin jaloux les lois, les traditions, les libertés locales contre les empiétements de la royauté, à laquelle, du reste, elle prêtait un concours sincère et généreux toutes les fois qu'il s'agissait de la puissance, de la dignité ou de la sécurité nationales.

» gouvernés par le même souverain, non comme roi de » France, mais comme comte de Provence. Nous jouissions » du droit précieux de nous administrer nous-mêmes, de » n'être gouvernés que par nos lois, de voter l'impôt, de le » répartir. Ces droits furent le premier pacte de l'union, et » nous l'invoquions avec succès...

» Notre constitution, jalousée par nos voisins, était célébrée » par tous les publicistes. Il pouvait sans doute y exister des » vices, des abus : il y en a partout ; mais à nous seuls ap- » partenait le droit de les réformer. Ainsi le reconnut le sou- » verain lui-même, lorsqu'en 1788 nos Etats, suspendus si » longtemps, furent convoqués. »

« Le Roi n'est jamais mieux obéi que lorsqu'il l'est » par un peuple libre, qui use de ses droits et de » sa constitution, » disait, en 1658, ce Parlement s'adressant à Louis XIV. Voici comment il réclamait, en 1756, auprès de Louis XV, des libertés injustement ravies, toujours regrettées, et contre lesquelles la prescription ne pouvait s'établir : « Les communes, chez nous, ne sont point des » concessions, les élections point des priviléges; » leur possession n'a point de commencement et » ne saurait avoir de fin sans oppression mani- » feste [1]. » Ces remontrances mémorables, qui honorent le Parlement de Provence, dessinent aussi un des traits distinctifs de ce pays dans le cours du XVIIe et du XVIIIe siècle.

La noblesse provençale, de même que celle des

[1] *Traité sur l'administration du comté de Provence,* par Coriolis, tome III, page 208. On lit, à cette page, d'autres paroles également remarquables du même Parlement à la date du 17 février 1774 : « Chaque communauté, parmi nous, est » une famille qui se gouverne elle-même, qui s'impose ses » lois, qui veille à ses intérêts; l'officier municipal en est le » père. Ses fonctions ne sont point concentrées dans le cercle » étroit d'une administration particulière. Membre du corps » national, il est successivement appelé aux assemblées géné- » rales. »

autres contrées du royaume, avec ses prérogatives militaires, ses priviléges sociaux, ses vastes propriétés territoriales perpétuées par le droit d'aînesse, occupait le premier rang, s'appuyant là, comme partout, sur le haut clergé et sur la haute magistrature, qui se rattachaient à elle par les puissants liens de la famille et des intérêts communs. Toutefois, hâtons-nous de le dire avec Augustin Thierry : « En Provence, la haute bour-
» geoisie se distinguait à peine de la noblesse. Les
» bourgeois, depuis un temps immémorial, et sans
» qu'ils eussent besoin pour cela de dispense ni
» de concession expresse, pouvaient acquérir et
» posséder en toute franchise des terres nobles[1]. »

Ces faits sont décisifs. Ils montrent ce qui, d'ailleurs, est établi par beaucoup d'autres preuves, que sur cette terre de Provence, où la conquête germanique n'avait pu altérer le vieux fonds d'idées, de mœurs, d'institutions et de lois romaines, un esprit régnait, plus fier, plus libre que dans les régions de la France directement soumises à l'action soit de la féodalité, soit de la royauté.

[1] *Essai sur l'histoire et la formation du tiers état,* par Augustin Thierry. Paris, 1853, in-8°, p. 244.

On ne saurait trop le remarquer : après la religion, c'est surtout dans la législation et l'administration d'un peuple que se réfléchit son caractère. A-t-il des vues nettes et précises, des sentiments fermes et élevés, ses habitudes l'obligent-elles à s'occuper des détails de sa vie collective, tous les intérêts sont prévus, discutés, combinés ; chaque partie de l'agrégation sociale trouve, à côté de devoirs bien définis, des droits bien reconnus, avec les moyens d'accomplir les uns et de maintenir les autres ; ce peuple forme une grande famille, destinée à croître en vigueur et en prospérité tant que la justice assure la paix et la concorde. C'était l'idée que se faisaient encore de la constitution provençale, peu d'années avant le terme extrême de son existence, les hommes du tiers état, — des jurisconsultes et des magistrats éminents, — le mieux placés par leur position intermédiaire, comme par leur culture intellectuelle, pour la bien juger :

« Nous vivons, disaient-ils en 1781, sous des » lois populaires qui concilient admirablement » l'autorité et la liberté, qui entretiennent l'esprit » de subordination sans détruire l'esprit d'égalité,

» qui nous affranchissent de toute dépendance » désordonnée [1]. »

Comme tout établissement humain, cette constitution avait, je l'avoue, ses côtés faibles ; mais, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, c'était par les vices des hommes, non par les défauts inhérents à sa nature qu'elle devait périr, au lieu de refleurir, vivifiée par d'opportunes et sages réformes. Sans parler des obstacles apportés, dès le commencement du règne de Louis XIV, à la libre convocation des Etats, obstacles maintenus avec une aveugle persistance jusqu'à l'avénement de Louis XVI, et qui, en empêchant les trois Ordres de se réunir, les empêchaient de s'entendre, on sait quelle double contagion d'incroyance et d'immoralité s'étendit, de la cour et de la capitale, sur la France entière, depuis la régence du duc d'Orléans jusque vers la fin du XVIIIe siècle. Alors, par cette loi de solidarité, qui lie entre eux tous les membres du corps social, les hautes

[1] *Mémoire pour les Maires-Consuls de la ville de Grasse contre le sieur Gourdon, procureur-joint de la noblesse.* Ce mémoire est signé par les membres les plus distingués du barreau d'Aix, Barlet, Pascalis, Pasery et Portalis.

classes, se corrompant elles-mêmes, firent pénétrer dans les classes inférieures le relâchement moral et, à sa suite, l'énervement des institutions. Si la noblesse, en Provence, fut moins infectée que dans d'autres régions plus voisines du foyer de l'épidémie, elle y participa assez pour la répandre autour d'elle. Les familles parlementaires, nourries dans d'austères habitudes et soutenues par de graves occupations, surent mieux s'en préserver. C'est au sein d'une de ces familles d'élite que Vauvenargues rencontra l'ami de son enfance et de sa jeunesse, le confident de ses intimes pensées, avec lequel il entretint la longue correspondance où nous trouvons, sur sa vie et sur son caractère, les meilleurs documents.

CHAPITRE II

BIOGRAPHIE.

Peu de jours avant la mort de Louis XIV, le 6 août 1715, l'enfant qui devait immortaliser le nom de Vauvenargues vint au monde à Aix, premier-né du mariage de Joseph Clapiers, seigneur de Vauvenargues et de Claps, et de Marguerite de Bermond. Il reçut au baptême le prénom de Luc. Rien alors ne pouvait faire présager qu'une complète révolution sociale dût terminer le siècle dont il ne serait pas donné au futur philosophe d'atteindre le milieu.

On ignorerait entièrement quelles furent ses premières études, si sa correspondance, récemment publiée, ne donnait, à cet égard, des indications que nous mettrons bientôt à profit. Ce qui ressort d'une foule de circonstances, c'est qu'il fut tout d'abord nourri dans les traditions de la classe

et de la race à laquelle il appartenait, c'est-à-dire, dans des sentiments de piété chrétienne mêlés aux idées d'honneur et d'élévation aristocratique et militaire. D'après une note de sa propre main, le plus ancien de ses aïeux connus en Provence « était » gouverneur de la ville d'Hyères et premier » écuyer de Robert, roi de Naples et comte de » Provence, comme il conste par son testament » fait en 1330 et vérifié à la chambre des » comptes. » En offrant de prouver par des titres incontestables sa filiation jusqu'à lui, « les mêmes » titres, disait-il, feront voir encore un évêque de » Toulon dans ma famille, chancelier et commis- » saire général des finances du roi René. Mon » père, mon grand-père, mon bisaïeul ont eu » l'honneur d'être syndics de la noblesse de Pro- » vence[1]. »

Un exemple mémorable va montrer quel sang généreux coulait dans ses veines. Son père était, à l'âge de trente ans, premier Consul d'Aix, en 1720. Ce fut, comme l'on sait, l'année de la fameuse peste de Marseille. Le fléau introduit,

[1] Lettre adressée au duc de Biron, le 8 avril 1743.

par des marchandises infectées, dans la capitale de la Provence, y développa la même mortalité que dans la grande cité maritime. Une autre contagion, celle de l'épouvante, se propageant avec la rapidité et l'intensité particulières, dans les moments de crise, aux populations méridionales, vint augmenter un mal en lui-même déjà si grave. Le Parlement émigra ; tous les chanoines de l'église cathédrale de Saint-Sauveur, la plupart des religieux et des religieuses se dispersèrent ; les principales familles s'enfuirent à leurs maisons de campagne ; les artisans fermèrent leurs ateliers, les marchands leurs boutiques ; il ne resta dans la ville que les habitants les plus pauvres et ceux, en bien petit nombre, qui virent leur place marquée où était le danger. L'archevêque Vintimille du Luc, digne émule de Belzunce, le premier Consul et son collègue Buisson, se trouvèrent chargés, presque seuls, de pourvoir aux besoins de tout genre d'une foule d'ouvriers sans travail et sans ressources. Joseph Vauvenargues, qui avait à remplir des fonctions aussi importantes que difficiles, fut vraiment héroïque sur ce champ de mort plus terrible que celui des batailles. In-

vesti par le marquis de Caylus, lieutenant général de la province, du suprême commandement de la ville et de la garnison, mais désespérant d'arrêter le mal par les remèdes ordinaires, il prit d'énergiques mesures dont il surveilla lui-même l'accomplissement. Sa vigilante fermeté prévint ou, du moins, diminua les actes hideux qui dévoilèrent, à Marseille, le paroxysme de la férocité, — faut-il dire aussi de la volupté, — en un mot, tous les excès de la dépravation, mêlés aux scènes les plus lugubres.

C'est un fait établi par une triste observation que de telles horreurs, en pareil cas, sont inhérentes au moins à une fraction de l'espèce humaine. Les tableaux de la peste de Florence et de celle de Milan, si vivement peints par Boccace et par Manzoni, sont assez connus ; mais il ne sera pas inutile d'emprunter un passage à l'admirable description que Thucydide nous a faite du fléau contagieux qui envahit Athènes, dans la deuxième année de la guerre du Péloponèse : « Sous d'autres » rapports encore, dit le grand historien, cette » maladie inaugura à Athènes un redoublement » d'iniquités : les voluptés qu'on ne recherchait

» autrefois qu'en secret, on s'y abandonnait main-
» tenant sans honte, au spectacle de tant de vi-
» cissitudes subites, à la vue des riches enlevés en
» un moment et des pauvres de la veille succédant
» tout à coup à leur fortune. On voulait jouir sans
» retard et on ne visait qu'au plaisir du moment,
» en songeant que les biens et la vie étaient éga-
» lement éphémères. Nul ne daignait se fatiguer à
» poursuivre un but honnête, dans la pensée qu'on
» n'était pas assuré de ne point mourir avant d'y
» atteindre. La volupté du moment et tout ce qui
» pouvait y conduire à quelque titre que ce fût,
» voilà ce qui était devenu beau et utile. Ni la
» crainte des dieux, ni aucune loi humaine ne re-
» tenait personne ; car, en voyant mourir indis-
» tinctement tout le monde, on jugeait la piété et
« l'impiété également indifférentes ; d'ailleurs on
» ne comptait pas vivre assez pour atteindre le
» jour du jugement et de la punition ; on regardait
» comme plus terrible l'arrêt déjà prononcé et
» suspendu sur sa tête ; et, avant d'en être frappé,
» on trouvait naturel de jouir un peu de la vie [1]. »

[1] 11e livre de Thucydide, traduction de M. Zévort.

Revenons en Provence. Durant onze mois entiers, le généreux Consul demeura inébranlable au poste du devoir et du péril, pendant que succombaient, autour de lui, près de huit mille habitants, c'est-à-dire la moitié de ceux qui étaient restés. Sans doute, la sollicitude du chef de famille avait mis à l'abri, dans son château de Vauvenargues, au milieu de la pure atmosphère des montagnes, les plus chers objets de sa tendresse ; mais que de craintes, que d'émotions douloureuses refluèrent, du sein de la mère inquiète, au cœur du fils aîné (il accomplissait alors sa sixième année), et quelles profondes empreintes elles dûrent laisser dans cette âme précoce ! On aime à se représenter le noble enfant écoutant, d'une oreille avide, les pathétiques récits du dévouement de son père et apprenant ainsi, au foyer domestique, longtemps avant d'en graver la sublime formule, que *les grandes pensées viennent du cœur*.

Quoique d'une faible constitution et d'une santé délicate, Luc Vauvenargues se préparait à la carrière des armes par son propre goût bien plus que par le vœu de ses parents. Il joignait à un inextinguible besoin d'action tous les instincts, tous les

élans qui font l'âme valeureuse. Son esprit était-il doué des dispositions spéciales, avait-il les qualités supérieures par lesquelles on excelle à la guerre? Rien, dans son existence militaire ni dans ses écrits, ne le démontre; on aurait même quelques raisons d'en douter, tant les facultés philosophiques et esthétiques apparaissent chez lui prédominantes; mais, certainement, il estima trop sa profession pour y être médiocre et, après tout, les circonstances seules, peut-être, l'empêchèrent de prendre son essor de ce côté [1].

Une autre question se présente : l'instruction première de Vauvenargues fut-elle aussi négligée qu'on le croit généralement? L'opinion contraire demeurera au moins probable, si l'on tient compte de plusieurs faits dignes d'être notés. Et d'abord, suivant le témoignage de Papon, historien de la Provence, « l'amour des lettres et du bien public « est héréditaire dans cette famille. » Un des an-

[1] De ce que Vauvenargues n'a rien écrit sur l'art de la guerre, on peut légitimement conclure que là n'était point l'objet de sa prédilection, mais non pas qu'il y fût inhabile. Quelques traits, disséminés à travers ses œuvres, prouvent, au contraire, ce qu'aurait pu produire, dans ces matières, sa haute et vaste intelligence, si elle s'y était appliquée. Ainsi,

cêtres de Luc, dans la seconde moitié du XVIe siècle, François de Clapiers, débrouilla le premier la généalogie des comtes souverains du pays. D'ailleurs, du temps de Vauvenargues, sa cité natale jouissait d'une renommée de politesse et d'esprit de sociabilité qu'elle devait surtout aux classes nobles ; les lettres et les arts y étaient en honneur. Cette ville, avec ses vastes et somptueux hôtels, avec le luxe de son aristocratie, le mouvement administratif et judiciaire dont elle était le centre, présentait l'aspect d'une véritable capitale de province. Là, les hautes influences, les grandes fortunes du pays venaient se déployer. Le Parlement, à lui seul, par les études

quand il dit (*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, — DU GÉNIE ET DE L'ESPRIT.) : « La prévoyance, la fécondité, » la célérité de l'esprit sur les objets militaires ne formeraient » pas un grand capitaine, si l'intrépidité dans le péril, la vi- » gueur du corps dans les opérations laborieuses du métier et » enfin une activité infatigable n'accompagnaient ces autres » talents, » on voit qu'il saisit avec netteté et indique avec précision les qualités essentielles d'un chef d'armée. Peut-être nous a-t-il livré son secret tout entier dans le dialogue intitulé : BRUTUS ET UN JEUNE ROMAIN. — « *Brutus :* Vous distin- » guiez-vous à la guerre ? — *Le jeune homme :* Je me présen- » tais froidement à tous les dangers et je remplissais mes de- » voirs ; mais j'avais peu de goût pour les détails de mon mé- » tier. Je croyais que j'aurais bien fait dans les grands emplois; » mais je négligeais de me faire une réputation dans les petits. »

variées qu'il exigeait de ses présidents, de ses conseillers, du ministère public et des avocats, formait comme un foyer permanent de culture intellectuelle. La tradition littéraire n'y avait, du reste, jamais été interrompue. Sans remonter jusqu'à la plus brillante floraison de la langue romane, aux XIIe et XIIIe siècles, alors que la cour des comtes de la maison de Barcelone attirait à Aix, leur séjour habituel, de nombreux troubadours, auxquels ils offraient eux-mêmes, à la fois, l'exemple et l'encouragement de la poésie ; sans nous arrêter, non plus, au bon roi René, dont la munificence favorable aux lettres et aux arts, pendant la majeure partie du XVe siècle, est assez connue, ne suffit-il pas d'indiquer cette longue succession d'orateurs, de poëtes, d'érudits, de philosophes, de naturalistes, de jurisconsultes, qui, depuis Duvair, Malherbe, Adrien Turnèbe, Peiresc, Gassendi, Tournefort, Adanson, Portalis enfin (pour ne parler que des plus célèbres), exercèrent, au cœur même de la Provence, une puissante action ?

Outre la féconde influence des hommes éminents, il y avait celle des institutions scientifiques. Une Université fondée à Aix, en 1409, par Louis II,

comte de Provence, avec des chaires de droit civil et de droit canon, s'adjoignit successivement d'autres Facultés. Le roi René la dotait, en 1462, d'une chaire d'anatomie ; six médecins y étaient agrégés en 1510, et des chirurgiens et des pharmaciens le furent également en 1557. — Un édit d'Henri IV, du mois d'octobre 1603, établit, en la ville d'Aix, une académie *tant ès lettres humaines et philosophie, que théologie, jurisprudence et médecine*. Cet édit, portant création du collége Bourbon, complétait, en la réorganisant, l'ancienne Université, à laquelle fut adjointe, en 1655, la chaire de botanique et, en 1669, celle de chimie. Le 8 octobre 1765, le Parlement prononça un arrêt ordonnant l'exécution des lettres patentes du 25 décembre 1764, qui instituaient, dans l'Université, une quatrième Faculté, celle des arts, et y agrégeaient le collége. L'enseignement de cette nouvelle Faculté comprenait les langues, les humanités, la rhétorique, la logique, la métaphysique, la morale, les mathématiques et la physique.

Comme on le voit, les sources d'une instruction forte et variée coulaient abondamment, à Aix, de-

puis longtemps; si l'on eut à craindre de les voir tarir, ce ne fut pas au commencement, ce fut à la fin du XVIIIe siècle. Ajoutez un goût particulier pour la sculpture et la peinture, entretenu par des protecteurs riches et intelligents, qui savaient attirer des artistes comme Daret, et les Vanloo; les nombreuses collections de médailles et d'objets précieux; l'amour des manuscrits et des livres rares; par dessus tout un souffle de l'Italie dans les esprits comme dans le ciel, et vous reconnaîtrez que l'enfance et l'adolescence de Vauvenargues, fils aîné d'une maison patricienne, c'est-à-dire privilégiée sous tous les rapports, dut nécessairement éprouver l'effet de ces heureuses influences. Les habitudes, les relations de famille, l'air du monde intellectuel et social dans lequel on commence à respirer, sont d'une extrême importance, même pour l'esprit le mieux doté de la nature, et rien ne supplée la première éducation, qui peut suppléer tant de choses. Une circonstance, enfin, qu'il ne faut pas négliger, c'est que, de très-bonne heure, Vauvenargues fut lié d'amitié avec Jules-François-Paul Fauris de Saint-Vincens, plus jeune que lui seulement de deux années

et demie, et passionné pour les nobles études. Les moyens, le goût, les mobiles de l'instruction ne manquèrent donc point d'abord, selon toute apparence, au grand écrivain; mais, comme la plupart des hommes de génie, c'est la seconde éducation qu'il s'est donnée à lui-même, avec une persévérante volonté, qui l'a fait tel que le monde le connaît et l'admire.

Afin de montrer que les inductions précédentes ne sont pas empruntées au domaine des simples conjectures, je vais extraire de la correspondance de Vauvenargues l'unique page où il mentionne en passant les lectures de sa plus tendre jeunesse. C'est à propos du jeune chevalier de Mirabeau, alors âgé de quinze ans et qui commençait à servir, près de lui, dans le régiment du roi. Vauvenargues trace pour cet adolescent un remarquable programme d'études qu'il envoie au marquis de Mirabeau, le frère aîné, et, à cette occasion, se rappelant la vive impression que produisirent autrefois sur lui-même les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, il dit :

J'en étais fou à son âge ; le génie et la vertu ne sont nulle part mieux peints; l'on y prend une teinture de

l'histoire de la Grèce et même de celle de Rome. L'on ne mesure bien, d'ailleurs, la force et l'étendue de l'esprit et du cœur humains que dans ces siècles fortunés ; la liberté découvre, jusque dans l'excès du crime, la vraie grandeur de notre âme ; là, la force de la nature brille au sein de la corruption ; là paraît la vertu sans bornes, les plaisirs sans infamie, l'esprit sans affectation, la hauteur sans vanité, les vices sans bassesse et sans déguisement. Pour moi, je pleurais de joie lorsque je lisais ces *Vies ;* je ne passais point de nuit sans parler à Alcibiade, Agésilas et autres ; j'allais dans la place de Rome pour haranguer avec les Gracques et pour défendre Caton, quand on lui jetait des pierres. Vous souvenez-vous que, César voulant faire passer une loi trop à l'avantage du peuple, le même Caton voulut l'empêcher de la proposer et lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de parler ? Ces manières d'agir, si contraires à nos mœurs, faisaient grande impression sur moi. Il me tomba, en même temps, un Sénèque dans les mains, je ne sais par quel hasard ; puis, des lettres de Brutus à Cicéron, dans le temps qu'il était en Grèce, après la mort de César : ces lettres sont si remplies de hauteur, d'élévation, de passion et de courage, qu'il m'était impossible de les lire de sang-froid ; je mêlais ces trois lectures, et j'en étais si ému, que je ne contenais plus ce qu'elles mettaient en moi ; j'étouffais, je quittais mes livres et je sortais comme un homme en fureur, pour faire plusieurs fois le tour d'une assez longue terrasse, en courant de toute ma force, jusqu'à ce que la lassitude mît fin à la convulsion.

Cette page, frémissante d'enthousiasme, rappelle J.-J. Rousseau retraçant, plus tard, de semblables impressions causées en lui par la lecture

du même livre. On sent bien que l'adolescent qui éprouvait une si vive exaltation en présence des grands hommes de l'antiquité, rendus vivants au fond de son âme, devait naturellement aspirer à leur ressembler. Ils demeurèrent, en effet, l'idéal le plus constant de sa pensée, et s'ils ne devinrent pas aussi le modèle de sa vie publique, telle qu'il la rêvait, ce fut la faute de son siècle, non la sienne.

Ce premier extrait de la correspondance de Vauvenargues nous conduit directement à apprécier les renseignements nouveaux et inespérés qu'elle nous fournit. La vie du célèbre moraliste était, jusqu'à présent, peu connue. Les biographes, manquant de données positives, se bornaient à mentionner sa courte carrière militaire pendant les campagnes d'Italie et de Bohême ; ses infirmités prématurées, provenant, à la fois, de sa faible complexion et des fatigues de la guerre, notamment de la désastreuse retraite de Prague ; ses vains efforts pour entrer dans la diplomatie, après avoir résigné son grade de capitaine ; les quatre dernières années d'une existence maladive, consacrées aux lettres et à la philosophie, soit dans les

intervalles, soit dans les crises mêmes de la douleur; puis, afin de masquer le vide d'une notice trop sommaire, ils s'empressaient de dire que l'auteur s'étant peint lui-même dans ses ouvrages, on peut le retrouver là tout entier. Assurément, les œuvres d'un écrivain aussi sincère et aussi naturel rendent témoignage de son âme; mais il y a loin de cette connaissance générale et plus ou moins abstraite, à la liaison particulière, intime, que chaque lecteur sympathique voudrait former avec lui. Rien ne remplace les faits, les détails racontés par des témoins dignes de foi et qui nous introduisent dans l'intérieur des hommes illustres; rien, surtout, ne supplée les confidences involontaires qu'ils nous font eux-mêmes dans une correspondance destinée à rester secrète. Or, voilà précisément l'abondante source d'informations à laquelle désormais il nous est permis de puiser.

Cent quarante lettres, presque toutes inédites, viennent d'être imprimées dans l'excellente et définitive édition des œuvres du moraliste provençal. Vingt-trois sont adressées à Victor Riquetti, marquis de Mirabeau, son compatriote et son cousin, né la même année, qui fit avec lui la campagne de

Bavière (1741-1742), en qualité de capitaine au régiment de Duras, et abandonna le service quelques semaines avant que Vauvenargues donnât sa démission. Ce marquis de Mirabeau, désigné d'ordinaire par le surnom d'*ami des hommes*, titre qu'il se donnait emphatiquement lui-même, et auquel le futur orateur de l'Assemblée constituante ajoutait, comme l'on sait, celui d'*ennemi de son fils*, cultiva la littérature dans sa jeunesse. La communauté de goûts, sous ce rapport, jointe aux liens du pays natal et de la parenté, l'attachèrent à Vauvenargues. Plusieurs des lettres que lui écrit celui-ci, fournissent des indications très-significatives sur les habitudes, les travaux, les procédés intellectuels de notre philosophe, quand il est, en quelque sorte, forcé dans les derniers retranchements de sa modestie par l'admiration impétueuse et par les vives instances de ce cousin enthousiaste, qui devine l'étendue et la portée d'un talent qu'aucune manifestation extérieure n'a encore révélé [1]. Mais, on le reconnaît aussitôt, l'affection

[1] « J'en sais plus que vous sur votre propre compte, si vous » ne vous connaissez pas encore une grande étendue de » génie. » (XIIe Lettre de Mirabeau à Vauvenargues).

et la confiance intimes de Vauvenargues ne sont point là ; il les réserve pour un autre correspondant.

Jules-François-Paul Fauris de Saint-Vincens, voilà le confident préféré. C'est le camarade de son enfance, l'ami de sa jeunesse, qui, jusqu'à la fin, restera fidèle. On ne peut lui reprocher que de n'avoir pas mis en lumière, pour la postérité, une existence malheureuse et glorieuse dont, mieux que personne, il devait connaître le prix. Peut-être des motifs, graves à cette époque, tirés de la position particulière de Vauvenargues dans sa ville natale et vis-à-vis de sa famille, empêchèrent-ils seuls le meilleur témoin de son esprit et de son cœur de lui rendre ce public hommage, qui nous serait aujourd'hui d'un si grand secours.

Quoi qu'il en soit, les lettres de notre écrivain à Saint-Vincens comprennent une période de huit années, depuis le 19 mars 1739 jusqu'au 10 mars 1747, c'est-à-dire le dernier quart et, sans aucun doute, la partie la plus intéressante de cette précieuse vie, trop tôt terminée. C'est là qu'après avoir été transportés, par le philosophe, au milieu des sphères sereines du monde idéal, nous voyons,

nous entendons familièrement l'homme; là, dans l'entier abandon d'un épanchement fraternel, nous recevons, comme celui qui mérita d'en être le dépositaire, ses pensées, ses émotions secrètes, ses projets, ses craintes, plus vives, hélas! et mieux fondées que ses espérances; là, enfin, nous assistons au saisissant spectacle d'une grande intelligence et d'un cœur plus grand encore aux prises avec toutes les difficultés, toutes les épreuves du monde réel.

Parmi beaucoup de choses remarquables dispersées dans ces révélations posthumes, il convient, selon nous, de mettre d'abord en relief la part de l'amitié. Vauvenargues, qui la sentait avec tant de vivacité et de délicatesse, l'exprime avec une chaleur et une simplicité pénétrantes. Il écrivait, du camp de Compiègne, le 11 juillet 1739 :

Le hasard, mon cher Saint-Vincens, m'a fait rencontrer ici le chevalier de Castellane, qui vient de m'apprendre le sujet de votre long silence et l'extrémité où vous avez été.

. . . . . .

Quelle surprise, quand j'ai su que je vous faisais une injustice! quelle joie et quelle douleur! tout ce que l'amitié la plus sincère et la plus naturelle peut faire sentir, je l'ai éprouvé vivement; je vous assure, mon cher Saint-

Vincens, que j'ai été pénétré. Je ne songe point sans frémir aux dangers que vous avez courus, et, quoique le chevalier de Castellane m'ait fort assuré que vous êtes bien rétabli, il me reste une inquiétude que je ne puis dissiper, et toutes mes réflexions m'attendrissent jusqu'aux larmes. Je vous supplie, mon cher Saint-Vincens, de m'écrire dès que vous le pourrez ; vous ne sauriez me parler trop de votre maladie et entrer dans trop de détails ; ne m'épargnez aucune circonstance, quelque triste qu'elle soit ; il faut que je repasse nécessairement sur ces idées affligeantes ; il me serait impossible de les ignorer.

Hélas ! mon cher Saint-Vincens, je vous accusais dans mon cœur ; je demandais à Meyronnet de vos nouvelles ; il me disait que vous étiez à Aix, et que vous vous portiez bien, et que M. votre père avait acheté une maison. Quelle tristesse, tout d'un coup, d'apprendre l'état où vous avez été ; quel attendrissement, quelle révolution ! Ah ! que cette vie est malheureuse et agitée ! Plus les liens qui nous y attachent nous sont agréables et plus nous sommes exposés aux amertumes, aux dégoûts, aux plus grandes inquiétudes, et ce qui devrait en être le charme et l'agrément en devient la désolation. Je ne finirais point, mon cher Saint-Vincens, si je voulais appuyer sur ces pensées; mais il ne faut point noircir la joie de votre convalescence, il faut la goûter, au contraire, la savourer, en jouir et éloigner les réflexions.....

(Suivent quelques détails sur le camp de Compiègne.)

Trois lettres consécutives traitent de cette grave maladie, qui le perce, après coup, d'une si poignante douleur, et de l'heureuse guérison qui lui cause une si vive allégresse ; on peut, par là, me-

surer à quel degré il avait été touché. Vauvenargues, dans sa correspondance avec Saint-Vincens, ainsi qu'ils en usaient, je pense, l'un avec l'autre en conversation, lui dit tantôt *vous,* tantôt *toi :* ces gracieuses nuances de sentiment et de politesse me plaisent, je l'avoue, comme les divers tons dans lesquels on transpose le motif d'une suave mélodie.

Ce n'est pas seulement la tendresse qui coule et déborde dans ces entraînantes expansions. J'y trouve, à certains moments, cette sorte de jalousie que peuvent aussi produire les amitiés sans réserve, — et qu'au besoin elles justifieraient ; — quelquefois même, une susceptibilité ombrageuse ; mais ces alternatives ont leur charme, car elles n'ébranlent pas l'union intime dont elles découvrent, au contraire, toute la profondeur, toute la solidité. Le lecteur en jugera par un exemple. Vauvenargues, né avec l'instinct de la grandeur héroïque, avec le goût de la générosité, de la magnificence, et néanmoins resserré dans les étroites limites d'une fortune médiocre, ne pouvait, à cet égard, complétement abjurer sa nature, ni la satisfaire entièrement. De là, l'invincible oppo-

sition entre ses penchants et ses ressources, opposition continuelle qui fut une des peines les plus amères de cette vie tourmentée. On ne doit pas oublier qu'il avait un nom, un rang, un honneur à soutenir aux yeux du monde, et que, de son temps, les habitudes de luxe et d'éclat de la noblesse, entraînée presque tout entière, au moins par intervalles, dans les rangs de l'armée, rendaient singulièrement onéreux le service militaire. Est-il besoin d'ajouter que le calcul appliqué aux conditions économiques de l'existence n'étant pas un élément essentiel des esprits du genre de Vauvenargues, il devait y avoir souvent, chez lui, de ce côté-là, défaut d'équilibre. Dans les moments de pénurie ou de gêne, il recourait d'ordinaire à Saint-Vincens, qui lui offrait sa caution quand il ne pouvait lui offrir autre chose. Le passage suivant exprime bien, ce me semble, les diverses impressions que je viens de signaler.

Verdun, le 27 mars 1740.

. . . . . .

Je n'imagine pas non plus que vous veuilliez me changer pour un autre : vous n'y gagneriez rien ou je suis fort trompé ; car si j'ai quelque mérite, il est de ce côté-là (du côté de l'amitié), et c'est m'humilier d'une étrange manière que de me le contester.

Je ne sais pas, cependant, si j'aurais eu le courage de me plaindre : peut-être j'aurais pris sur moi de me taire encore longtemps ; mais il m'est venu dans l'esprit qu'il n'était pas impossible que l'argent qu'on nous a prêté, dont vous répondez tout seul, vous fût devenu nécessaire : rien ne serait si naturel. Il y a bien de l'apparence que madame votre mère tira de votre conscience, pendant votre maladie, le secret de cette dette ; elle peut souhaiter aussi que je rembourse la somme dont vous répondez pour moi ; il n'y aurait rien à cela dont je fusse en droit de me plaindre ; mais on ne peut pas deviner ; si vous n'écrivez point, je ne saurai jamais rien et je n'aurai que l'inquiétude d'un doute désagréable.

. . . . . .

Mon premier soin, mon plaisir, mon unique inquiétude, c'est de satisfaire d'abord à l'amitié, à la reconnaissance ; ainsi vous n'avez qu'à parler.

. . . . . .

Répondez-moi donc, je vous prie, sans aucun déguisement ; la vérité la plus dure vaut toujours mieux que l'artifice ; l'on ne réussit que par elle, l'on ne persuade que par elle, et je vous aime trop, d'ailleurs, pour que vous puissiez me tromper. Vous l'essaieriez sans fruit, n'en doutez pas, mon cher ami ; mais persuadez-vous bien encore, quels que soient vos sentiments, que je n'oublierai jamais ni tout ce que je vous dois, ni le prix de votre amitié, ni le désir continuel de vous convaincre de la mienne.

Déjà précédemment, *le jour des Rois* (comme porte la date, 6 janvier de la même année), l'affection offensée de Vauvenargues se plaignait dans

ces termes où l'on sent, néanmoins, bien plus la tendresse que l'amertume :

Qu'ai-je fait, mon cher Saint-Vincens, ou dit qui vous ait déplu ? Qu'est-ce que c'est que cette idée de me peindre un homme austère, chagrin, inquiet et farouche, qui s'ennuie toujours, et de mettre mon nom sous ce sombre tableau, en me parlant à moi qui n'ai rien si à cœur que de vous paraître aimable, qui me pique de sentir l'agrément de votre commerce et de n'avoir jamais mêlé à ce plaisir la langueur et l'ennui qui suivent l'habitude ? Et qui vous a dit, s'il vous plaît, que je m'ennuierais de ce qui vous amuse ? Sur quoi me condamnez-vous, et comment avez-vous pu croire de me flatter par cet endroit, sans me faire l'honneur de soupçonner un moment que je puisse souhaiter d'avoir des goûts conformes aux vôtres, et que je serais offensé de toutes vos distinctions ?

Saint-Vincens répondit de la seule manière qu'il dût répondre, c'est-à-dire en homme vraiment digne d'une telle amitié. Aussi, dans la lettre suivante, ce sont, de la part de Vauvenargues, des excuses, des assurances, des protestations, tout le ravissement d'une tendresse qui revient d'autant plus vive, d'autant plus radieuse, qu'après avoir douté un instant, elle reconnaît l'iniquité de ses soupçons, l'injure de ses alarmes :

Je ne saurais trop te répéter combien je suis reconnaissant et touché de ton amitié et de la manière dont elle s'exprime : je n'ai jamais vu, ce me semble, de lettres si

naturelles, si précises, si claires, si faciles que les tiennes, et si pleines de sentiment. Je pourrais te dire cela d'une manière plus polie, mais tu croirais que c'est un compliment, et ce n'en est point un.

D'où vient que tu ne me dis pas quelle sorte de travail t'occupe pendant quatre heures, sans aucune interruption? J'ai peur que ce ne soit le droit, et que cette étude aride ne te fasse négliger celle des belles-lettres ; tu ne sais pas jusqu'à quel point tu aurais pu y réussir ; nous en parlerons l'hiver prochain. Tu croiras que je dis cela pour te regagner : ce n'est pas mon intention ; mais si tu sais quelque moyen de t'adoucir à mon égard, tu me feras grand plaisir de me l'indiquer ; car il n'y a rien que je ne fasse pour effacer l'aigreur que tu crois avoir vue dans la chaleur de mes reproches. Je te supplie, du moins, de croire qu'en t'offrant, comme j'ai fait, de m'acquitter avec toi, je n'ai jamais été fâché, un seul moment, de te devoir. Dieu m'a donné, pour mon supplice, une vanité sans bornes et une hauteur ridicule par rapport à ma fortune ; mais je ne suis pas assez sot pour la placer aussi mal. J'ai toujours regardé comme un bien d'avoir des marques indubitables de ton amitié ; bien loin qu'elles m'aient été à charge pendant ces froideurs apparentes, elles m'en ont consolé, et je m'estimais heureux de trouver cette ressource contre mes tristes soupçons. Je te jure, mon cher Saint-Vincens, que je dis vrai ; ne me fais point l'injustice de douter de ce sentiment ; ce serait trop me punir, et tu dois tout oublier ; je te le demande à genoux et t'embrasse de tout mon cœur [1].

[1] Cette lettre, datée de Metz le 23 avril 1740, commence ainsi : « J'ai reçu *vos* deux lettres, mon cher Saint-Vincens, » par le même ordinaire, et si *tu* voulais dire la vérité, tu con- » viendrais qu'elles ont été écrites le même jour, etc... » On

La lettre précédente exprimait un vif désir de visiter l'Angleterre, qui, depuis les voyages de Voltaire et de Montesquieu, gagnait, en France, la sympathie des esprits supérieurs, sans avoir encore celle de la nation que, plus tard, elle devait obtenir. Ce projet de Vauvenargues, comme beaucoup d'autres desseins formés par lui pour développer et appliquer, dans une carrière nouvelle, ses puissantes facultés, ne reçut pas d'exécution. Sa correspondance avec Saint-Vincens met sous nos yeux les obstacles multipliés, insurmontables, qu'oppose trop souvent le mauvais état de sa santé, toujours celui de sa bourse.

> ..... Quorum virtutibus obstat
> Res angusta domi.

Et cependant une irrésistible énergie l'inquiète, le sollicite au milieu de ces difficultés sans cesse renaissantes; il veut, malgré la maladie, malgré le défaut de fortune, réaliser ses vues d'élévation politique auxquelles se lie étroitement, dans son

trouve là un exemple de ce que nous avons remarqué plus haut sur l'emploi alternatif de la deuxième personne du singulier et de celle du pluriel dans la correspondance de Vauvenargues avec Saint-Vincens.

esprit, l'influence, ou, pour mieux rendre sa pensée, l'action sociale. C'est là son point de mire permanent, dont il ne détachera ses regards qu'à la dernière extrémité pour les y reporter encore, de temps à autre, en dépit de toute espérance détruite, de toute illusion perdue.

Le 29 janvier 1744, envoyant à Saint-Vincens les diverses pièces relatives à sa démission, Vauvenargues donne lui-même des renseignements très-précis sur les motifs qui l'ont déterminé. Ces pièces, au nombre de dix, méritent une attention particulière. Les deux lettres à Louis XV, ainsi que celles qu'il écrivit, pour le même objet, au duc de Biron, son colonel, et à M. Amelot, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, sont empreintes d'un cachet de dignité admirable [1]. Une pudique fierté voile et exprime, à la fois, le sentiment qu'il a de sa valeur personnelle, mais surtout la pensée qui le remplit; qui le presse d'être utile encore, par la plume ou par la parole, à cette chère patrie que la défaillance de ses forces physiques ne lui permet plus de servir l'épée à la main.

[1] La réponse du duc de Biron est d'une froideur révoltante.

Voici les deux lettres adressées au roi :

Nancy, le 8 avril 1743.

Sire,

Lorsque l'on n'a plus rien à espérer de la fortune, on se tourne d'abord, bien naturellement, vers ceux qui sont au-dessus d'elle. Je sers depuis huit ans, en France, dans les emplois subalternes de la guerre, sans promesse et sans espérance. Cette situation, insupportable à l'âge de vingt-sept ans, m'a fait naître la pensée et la hardiesse d'offrir mes services à Votre Majesté. Vous savez, Sire, qu'il est difficile qu'on n'espère pas quelque chose des hommes que le monde admire : ils élèvent nos sentiments ; nous croyons trouver dans notre âme de secrètes convenances qui la rendent digne d'eux, et notre vanité rappelle ainsi à elle tout ce qu'elle leur sacrifie.

J'ai honte, Sire, de vous laisser voir ce que je présume de moi ; mais j'ai remarqué très-souvent que les espérances les plus ridicules et les plus hardies avaient été presque toujours la cause des succès extraordinaires. Je ne demande à Votre Majesté que d'agréer que je me donne à elle et que je serve auprès de sa personne, n'importe dans quel emploi, et j'ose croire qu'il n'y a rien dans ma naissance, ni dans ma conduite, qui puisse m'éloigner de cet honneur : je ferai connaître l'une et l'autre à Votre Majesté lorsqu'elle l'ordonnera, et ma vie répondra de ma sincérité.

J'espère encore, Sire, que vous me pardonnerez de m'adresser directement à Votre Majesté. Je sais combien cette hardiesse est éloignée du culte que l'on rend aux rois ; il n'y a que Dieu et Votre Majesté qui puissent inspirer tant d'amour et tant de confiance, et dont l'esprit, supérieur aux usages et au gouvernement des peuples,

soit toujours en état de se prêter aux pensées des particuliers malheureux.

Je suis avec un très-profond respect, Sire, de Votre Majesté, etc.

Cette première lettre, si remarquable, ne fut point mise sous les yeux de Louis XV, parce que, le régiment du roi ayant été désigné pour une campagne au delà du Rhin, Vauvenargues ne voulut pas quitter le service en de pareilles circonstances. A son retour, il fit présenter la lettre suivante par M. Amelot :

Arras, le 12 décembre 1743.

Sire,

Pénétré de servir, depuis neuf ans, sans espérance, dans les emplois subalternes de la guerre, avec une faible santé, je me mets aux pieds de Votre Majesté, et la supplie très-humblement de me faire passer du service des armées, où j'ai le malheur d'être inutile, à celui des affaires étrangères, où mon application peut me rendre plus propre. Je n'oserais dire à Votre Majesté ce qui m'inspire la hardiesse de lui demander cette grâce ; mais peut-être est-il difficile qu'une confiance si extraordinaire se trouve dans un homme tel que moi, sans quelque mérite qui la justifie.

Il n'est pas besoin de rappeler à Votre Majesté quels hommes ont été employés, dans tous les temps et dans les affaires les plus difficiles, avec le plus de bonheur. Votre Majesté sait que ce sont ceux-là mêmes qu'il semblait que la fortune en eût le plus éloignés. Et qui doit, en effet, servir Votre Majesté avec plus de zèle qu'un gen-

tilhomme qui, n'étant pas né à la cour, n'a rien à espérer que de son maître et de ses services? Je crois sentir, Sire, en moi-même, que je suis appelé à cet honneur, par quelque chose de plus invincible et de plus noble que l'ambition.

Monsieur le duc de Biron, sous qui j'ai l'honneur de servir, pourra faire connaître ma naissance et ma conduite à Votre Majesté lorsqu'elle le lui ordonnera, et j'espère qu'elle ne trouvera rien, dans l'une ni dans l'autre, qui puisse me fermer l'entrée de ses grâces.

Je suis avec un très-profond respect, etc.

Nous croyons convenable de reproduire également les deux lettres écrites au ministre :

Arras, le 12 décembre 1743.

Monseigneur,

J'ai pris la liberté d'écrire au roi et de lui représenter que l'état de ma santé et de ma fortune m'ôtant toute espérance de rendre à la guerre aucun service, je croyais que l'habitude que je me suis faite du travail et le caractère de mon esprit pouvaient me faire espérer de le servir avec plus de succès, sous l'autorité de votre emploi, dans les pays étrangers. J'ose encore, Monseigneur, vous adresser ma lettre, et vous supplie de la présenter. Je voudrais vous paraître digne de la grâce que j'y demande; mais vous n'avez pas le loisir, au milieu des affaires qui vous environnent, de lire les discours d'un homme oisif. Eprouvez, Monseigneur, s'il est possible qu'il se trouve un homme assez hardi pour tenter d'imposer à son maître et à un ministre tel que vous.

Je me ferai connaître plus particulièrement à vous, lorsque vous le souhaiterez. Il y a neuf ans que je sers

dans le régiment du roi, et M. le duc de Biron sait quelle y a été ma conduite.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

La lettre qu'on vient de lire étant restée sans réponse, fut suivie de celle-ci, à un mois de distance :

Arras, le 14 janvier 1744.

Monseigneur,

Je suis sensiblement touché que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, et celle que j'ai pris la liberté de vous adresser pour le Roi, n'aient pas pu attirer votre attention. Il n'est pas surprenant, peut-être, qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps d'examiner de telles lettres ; mais, Monseigneur, me permettrez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale où se trouve un gentilhomme qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le découragement que l'on remarque parmi la noblesse des provinces, et qui éteint toute émulation.

J'ai passé, Monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait, du moins, au niveau de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. Je suis pénétré, Monseigneur, qu'une confiance que j'avais principalement fondée sur l'amour de mon devoir, se trouve entièrement déçue. Ma santé ne me permettant plus de continuer mes services à la guerre, je viens d'écrire à M. le duc de Biron pour le prier de nommer à mon emploi. Je n'ai pu, dans une situation si malheureuse, me refuser de vous faire connaître mon désespoir; pardonnez-

moi, Monseigneur, s'il me dicte quelque expression qui ne soit pas assez mesurée.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Tant de noblesse de cœur, tant d'élévation d'intelligence ne furent point comprises[1]. Si ces pages, où respire un si beau génie, au lieu de tomber dans des mains frivoles et indifférentes, avaient frappé le regard de quelqu'un de ces hommes éminents qui découvrent d'un coup d'œil, chez les autres, les qualités qu'eux-mêmes possèdent ou savent estimer, Vauvenargues aurait porté dans la carrière des négociations, la sagacité, la finesse merveilleuse de son esprit, le don qu'il avait reçu de la nature de démêler, de gagner les hommes, avec ce que l'usage du monde et l'étude y avaient ajouté ; et en même temps il aurait déployé cette grandeur, cette pureté de caractère qui

[1] Parmi les *Réflexions et maximes* (no 561, édition Gilbert), on lit la pensée suivante : « Si un homme est né avec » l'âme haute et courageuse, s'il est laborieux, altier, ambi- » tieux, sans bassesse, d'un esprit profond et caché, j'ose dire » qu'il ne lui manque rien pour être négligé des grands et des » gens en place, qui craignent, encore plus que les autres » hommes, ceux qu'ils ne peuvent dominer. » — Evidemment Vauvenargues, en écrivant ceci, traduisait une expérience personnelle.

honorent, à l'étranger, tout un peuple dans son représentant. Quelle fortune serait-ce, au moins pour les lettres et pour l'histoire, si Vauvenargues avait été envoyé, comme il le demandait, en qualité d'attaché d'ambassade, auprès de Frédéric II ! Ce grand prince possédait tout ce qu'il fallait pour l'apprécier spontanément, quand même — hypothèse inadmissible, — la correspondance de Voltaire, l'admirateur enthousiaste du jeune philosophe, ne le lui eût pas signalé. Ç'aurait été, sans nul doute, une heureuse rencontre que celle de ces deux génies dignes de se mesurer, capables de s'éclairer l'un l'autre. J'aime à me les représenter sous les ombrages de Potsdam, avec la noble familiarité que le héros de Molwitz savait prendre et accorder tour à tour, dialoguant ensemble sur la connaissance et le gouvernement des hommes, sur la guerre, la littérature, les beaux-arts, la religion enfin, qui, tôt ou tard, apparaît dans les conversations des hommes sérieux. Combien Vauvenargues, avec sa modestie vraie, ajoutée, comme un charme virginal, à tant de mâles facultés, mais aussi avec ce tact délicat qui sait se mouvoir, sans heurt ni secousse, dans les plus hautes sphères

sociales, combien, dis-je, avec tous ces avantages, toutes ces séductions, se trouvant en face d'un philosophe couronné, chez lequel ne pouvait ni ne devait entièrement s'effacer le roi, il eût mieux convenu que le chef des beaux-esprits, dont les hardiesses indiscrètes, mêlées ou suivies d'obséquiosités extrêmes, produisirent, à la cour de Prusse, une impression si peu digne, un effet si fâcheux! Jamais pareille humiliation, jamais semblable échec n'auraient été provoqués par un homme que sa naissance, son éducation, son caractère, ses habitudes, avaient autrement préparé.

Vauvenargues n'atteignit pas le but auquel il visait. Comment et pourquoi ? on le devine sans peine. Une foule de causes concourent à éloigner des hautes charges qu'ils seraient surtout capables de remplir, les esprits supérieurs plus soucieux de la vérité que du succès. Puis aussi, soyons justes : ce jeune officier sans fortune, sans patron, sans protecteur, qui n'avait à offrir qu'un génie encore sous le voile, ne réunissait pas les conditions indispensables pour emporter, de haute lutte, la confiance d'un homme d'Etat ordinaire auquel il était totalement inconnu. Mais, comme il

lui faut, à toute force, de l'activité et de la gloire, ne regrettons point de le voir ainsi condamné à devenir simplement un grand écrivain. C'est là, sinon sa vocation unique, au moins sa vocation supérieure. N'ayant donc pas obtenu d'emploi, n'obtenant pas même de réponse, il écrivit à M. Amelot cette seconde lettre dans laquelle, sous l'effort d'un violent sacrifice, on sent tout ce qu'il refoule de douleur au fond de son âme blessée [1].

Arrivé d'Arras à Paris vers le 10 février 1744, Vauvenargues fut, quelques jours après, présenté au ministre. « Il m'a reçu poliment, écrit-il, le 26 » du même mois à Saint-Vincens, mais les dispo- » sitions de ma famille ne me permettent pas de

[1] Les réflexions suivantes de M. de Sacy, relatives à notre sujet, nous ont frappé par leur justesse : « La carrière diplo- » matique est une de celles que les hommes distingués re- » cherchent avec le plus d'ardeur ; et ce n'est pas seulement » parce que les fonctions diplomatiques appartiennent à un » ordre supérieur et parce que ceux qui les remplissent sont, » en quelque sorte, associés au gouvernement de leur pays et » comme les gardiens de sa puissance, de sa dignité, de son » honneur ; c'est aussi parce que ceux qui en sont investis y » peuvent déployer librement les plus grandes facultés de l'esprit » et les plus nobles qualités du cœur. Pour suivre la carrière » diplomatique avec succès, il ne suffit pas qu'on soit un

» suivre mes projets et je suis obligé de prendre
» de nouvelles vues. »

Il résulte, en effet, de cette lettre et de la suivante, que son père, sollicité de lui fournir les moyens de rester dans la capitale pour continuer des démarches, s'y refusa, soit qu'il regardât le succès comme impossible, soit que la santé, profondément altérée, de l'aspirant-diplomate exigeât, avant tout, la salutaire influence de l'air natal et des soins maternels. Toujours est-il que cette résolution désola Vauvenargues, comme on en peut juger par les lignes suivantes dont l'expression contenue est, à cause de cela même, plus douloureuse :

Paris, le 1er mars 1744.

. . . . . .

Mes parents, mon cher Saint-Vincens, m'éloigneront peut-être pour toute ma vie de la Provence, en me faisant

» homme habile, instruit, plein d'expérience, versé dans la
» connaissance du droit des gens et du droit public et au cou-
» rant de toutes les traditions ; il faut à tous ces avantages
» joindre les dons d'un homme bien élevé, qui veut plaire et
» et qui sait plaire. Le diplomate qui plaît obtient un ascen-
» dant qui lui rend sa tâche facile. La carrière diplomatique
» suppose donc l'assemblage de beaucoup de qualités très-
» diverses, et c'est pour cela qu'elle exerce sur certaines
» natures d'élite une séduction irrésistible. » (Notice nécrologique sur le comte Alphonse de Rayneval, ambassadeur de France à Pétersbourg. — *Journal des Débats* du 10 mars 1858.

une nécessité d'y retourner ; ils ne veulent se prêter à rien et croient les conjonctures favorables pour me forcer à me détacher de mes inclinations ; je crois qu'ils se trompent, et peut-être qu'ils y auront du regret avant qu'il soit peu.

Je ne puis pas, mon ami, en confier davantage au papier ; mais j'espère que je serai bientôt à même de vous écrire avec plus de liberté. Je suis au désespoir d'être réduit à un parti qui me répugne, dans le fond, autant qu'il déplaira à ma famille : si l'on avait voulu me mettre en état de demeurer, un an de suite, à Paris, pour suivre les choses que j'y avais commencées, ou j'aurais obtenu ce que je désirais, ou je me serais dégoûté et j'aurais pris de moi-même le parti auquel on me sollicite ; mais la nécessité n'a point de loi.

Quel était ce parti qui, *dans le fond*, répugnait tant à Vauvenargues ? C'était évidemment la résolution, pour lui extrême, ou plutôt désespérée, de demander à sa plume inconnue, mais digne et consciencieuse, un moyen d'existence, après avoir abandonné la noble profession des armes, après avoir perdu tout espoir d'emploi dans les affaires publiques. Cette interprétation ne présente pas une ombre d'incertitude. Pour en demeurer convaincu, il suffit de se reporter au point de vue des positions aristocratiques de l'époque. Le futur marquis de Vauvenargues, aîné des enfants d'une famille dont les titres authentiques remontaient, comme on l'a

dit, au commencement du XIVe siècle, était appelé, en cette qualité, à maintenir le rang de sa maison. Que si sa santé détruite ne lui permettait pas d'ajouter lui-même, par une alliance convenable, de nouveaux rameaux à cette souche antique et honorée, il devait, du moins, la représenter, à côté de son père, dans le pays où elle avait de profondes racines. En tout cas, la dignité de sa race lui interdisait, comme industrie, l'état d'homme de lettres. Il ne s'agit pas de discuter ici un préjugé, qui, si l'on y regarde bien, se montre sous un aspect très-plausible, très-respectable même ; il s'agit uniquement de le constater. Et d'ailleurs, en se rappelant plusieurs traits d'une dédaigneuse éloquence lancés par le moraliste contre les *ouvriers littéraires* (le mot est de lui), qu'il n'avait pas eu besoin de voir de près pour connaître leur misère intellectuelle et leur indigence morale, on trouve, dans cette fière susceptibilité, un titre de plus à l'admiration et à la sympathie. Comme l'heureux président Montesquieu, — qu'il enviait à Mirabeau de pouvoir visiter dans son magnifique domaine de la Brède, — s'il avait pu, exempt des soucis vulgaires, se livrer tout entier aux paisibles

préoccupations, aux calmes jouissances du travail intellectuel, goûtant la liberté, la puissance immédiate que donne la richesse, lorsqu'elle accompagne le mérite, et protégeant sa pensée par sa fortune, alors, de même que l'auteur déjà célèbre des *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, il eût composé à loisir de grandes œuvres lentement méditées, et il ne se fût pas vu forcé d'arracher avant le temps, pour les offrir au public, les fruits de son génie. Mais le ciel lui refusa ces conditions propices [1].

Vauvenargues, placé dans les dures circonstances

[1] Montesquieu avait tenté, avant Vauvenargues, de suivre la carrière diplomatique ; il ne réussit pas mieux, auprès des ministres, à faire apprécier son aptitude. Dans une lettre adressée par lui, de Vienne (en Autriche), à l'abbé D'Olivet, il charge son collègue à l'Académie française de sonder là-dessus M. de Chauvelin : « Je voudrais, dit-il, savoir si je suis » un sujet agréable, ou si je dois m'ôter cette idée de la tête, » ce qui sera bientôt fait. Les raisons pour qu'on jette les yeux » sur moi, sont que je ne suis pas plus bête qu'un autre ; » que j'ai ma fortune faite, et que je travaille pour l'honneur » et non pour vivre ; que je suis assez sociable et assez curieux » pour être instruit dans quelque lieu que j'aille. Adieu, mon » cher abbé, etc. (Vienne, le 10 mai 1728.) »

A cette date, Montesquieu était âgé de trente-neuf ans. Ses *Lettres persanes*, livre d'une forme légère, mais qui révélait un excellent écrivain et un profond politique, étaient publiées depuis l'année 1721.

que nous avons indiquées, revint en Provence vers le mois d'avril 1744, et il y resta au moins une année entière. Quatre lettres qu'il adresse, dans cet intervalle, à Voltaire, dénotent l'état lamentable de sa santé. « Mon rhume, dit-il à la » date du 27 janvier 1745, continue toujours avec » la fièvre et d'autres incommodités qui m'affligent » et m'épuisent. Tous les maux m'assiégent, etc. »

Dans une de ces lettres, Vauvenargues nous apprend qu'il faisait des vers, à l'époque de sa première jeunesse, comme exercice de style évidemment, et non par passion impérieuse. Il le reconnaît lui-même de bonne grâce quand il dit :

Je n'ai pu cependant me refuser de vous donner ce témoignage de l'amour que j'ai eu de très-bonne heure pour la poésie; je l'aurais cultivée avec ardeur, si elle m'avait plus favorisé; mais la peine que me donna ce petit nombre de vers ridicules me fit une loi d'y renoncer [1].

Un autre aveu que les admirateurs de Vauvenargues ne se consoleraient pas de trouver au même endroit, sous sa plume, s'ils n'y voyaient

[1] « L'imagination, l'enthousiasme, le talent de peindre ne » suffisent pas pour faire un poëte : il faut encore qu'il soit » né avec une extrême sensibilité pour l'harmonie, avec le » génie de sa langue et l'art des vers. (*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, chap. xv.)

une preuve de plus de son entière véracité, c'est d'avoir cédé aux suggestions d'une muse qui, malheureusement, laissait tomber, devant lui, le voile de la pudeur :

Je ne suis pas assez impudent, dit-il, pour montrer de telles sottises ; je n'aurais jamais osé vous les lire ; mais dans l'éloignement qui nous sépare et dans une lettre, je suis plus hardi. Le sujet des premières pièces est peu honnête ; je manquais beaucoup de principes lorsque je les ai hasardées ; j'étais dans un âge où ce qui est le plus licencieux paraît trop souvent le plus aimable. Vous pardonnerez ces erreurs d'un esprit follement amoureux de la liberté et qui ne savait pas encore que le plaisir même a ses bornes.

On ne peut retenir un sourire attristé en pensant que cette confession, noblement embarrassée de honte, plus noblement encore mêlée de repentir, s'adressait au futur auteur de *la Pucelle*, dont l'âge mûr devait se souiller par des peintures licencieuses auxquelles nul pardon ne saurait jamais être accordé, parce qu'elles constituent un crime irrémissible contre la plus pure gloire nationale de la France, parce qu'elles sont une triple profanation de la vertu, de l'héroïsme et du malheur [1].

[1] Il faut rendre à notre siècle cette justice, et par conséquent, lui reconnaître cette supériorité, qu'il ne tolérerait

C'est une curiosité bien naturelle, qui, d'ailleurs, n'est point sans utilité, que d'aimer à connaître les lieux où ont vécu et agi les personnages célèbres. Transportons-nous donc dans la résidence provençale de notre écrivain.

Après être sorti d'Aix par la porte Saint-Louis, si l'on marche environ trois lieues vers la partie septentrionale de *Sainte-Victoire*, on arrive au pied du pic le plus élevé de cette montagne et au bas de la colline boisée du *Défens*, qui encaisse une vallée étroite au fond de laquelle coule la petite rivière de la *Cause*.

Là, sur un monticule émergeant du sein même de la vallée, s'élève le château de Vauvenargues, antique demeure seigneuriale bâtie au XVIe siècle, dans le style de l'époque, et dont le nom est

pas un semblable attentat. L'indignation publique se soulèverait à l'instant même, surtout si le coup venait d'un homme occupant une place tant soit peu élevée dans le monde littéraire. Un symptôme décisif, à cet égard, nous est fourni par un grand poëte contemporain auquel, cependant, la morale la moins rigoureuse doit adresser de bien graves reproches. Béranger, dans son autobiographie, dit en parlant de Voltaire : « Je le pris presque en haine lorsque, plus tard, je lus le » poëme où il outrage Jeanne d'Arc, véritable divinité patrio- » tique, qui, dès l'enfance, fut l'objet de mon culte. »

désormais associé, pour toujours, à l'illustration de l'écrivain qu'il rappelle.

Une prairie bordée de saules et de peupliers qu'arrose une source très-estimée des gens du pays, forme, avec le jardin, une verdoyante ceinture autour de l'édifice, — ornement rare et d'autant plus précieux dans cette aride contrée.

Grâce à la disposition du sol qui lui sert de base, le vieux manoir se voit de loin. C'est un quadrilatère d'une grande élévation et d'un aspect imposant. La façade principale, à l'ouest, regarde la ville. Elle est flanquée de deux grosses tours, garnies de crénaux et surmontées d'une toiture conique. La belle plate-forme, qui règne sur tout le bâtiment, doit aussi avoir été crénelée pour relier le système de défense aux quatre autres tours placées, une au nord, une au midi, et deux à l'est.

Devant la même façade s'étend une large terrasse, ornée d'une balustrade en pierres parfaitement conservées. Un superbe perron y conduit ainsi qu'à la porte d'honneur. Au-dessus de cette porte repose un fronton quadrangulaire soutenu par des colonnes de calcaire compacte dont les

anneaux, alternativement saillants et rentrants, sont à moitié encastrés dans le mur. Au centre du fronton, une pierre carrée présente trois têtes de sangliers sur un champ traversé, au milieu, d'une barre horizontale; de chaque côté se tient un chien portant un flambeau entre les dents; au-dessus du chien de droite, on voit une croix; au-dessus du chien de gauche, une étoile. Telles sont les armoiries, au moins singulières, que les propriétaires actuels, issus d'une famille de marchands de la ville d'Aix, ont substituées à celles des anciens maîtres, comme l'indique, dès le premier aspect, la couleur tendre du nouvel écusson enchâssé dans des pierres d'un grain plus serré et noircies par le temps.

A l'intérieur, l'unique chose remarquable, après les dimensions princières des appartements, ce sont quelques vieux meubles ayant appartenu aux ancêtres de Vauvenargues et qui ont dû servir à notre philosophe. Du reste, nulle inscription commémorative : on n'a pas même imaginé, ce qui pourtant était assez simple, de graver sur l'un des murs une seule de ses immortelles maximes, et rien, si ce n'est sa gloire, — il est vrai, toujours

présente, — ne parle de lui au voyageur qu'elle seule attire dans ce lieu écarté.

L'ancienne chapelle, en mauvais état, occupe le côté nord au-dessous de la plate-forme ; on y vient, trois fois l'an, du village, en procession. Ce village, ou plutôt ce hameau de Vauvenargues, l'un des moins populeux et des plus pauvres du pays, est situé à cent cinquante mètres du château, au nord-ouest, sur un étroit plateau dominant la vallée, et dominé lui-même par les rochers abrupts de la petite chaîne du *Baou* [1]. Les maisons, basses et mal construites, semblent se confondre avec la roche grisâtre aux flancs de laquelle on les dirait incrustées.

De la terrasse, mais surtout de la plate-forme, à l'ouest, le regard se promène avec plaisir sur la vallée pittoresque et accidentée au milieu de laquelle, comme un ruban d'argent, la *Cause* dessine de grâcieux méandres. Dans cette direction, à travers des massifs de chênes verts, on aperçoit la tour dite *de César*, et les ruines du castel de Saint-Marc, qui, jadis, fermait l'entrée du val ; ensuite, la vue,

[1] *Baou*, en provençal, signifie : hauteur escarpée.

s'étendant sans obstacle, embrasse une grande partie du territoire de la ville d'Aix, dont un voile de vapeur indique au loin la présence.

Au sud, Sainte-Victoire, la montagne historique, montre ses flancs crevassés et porte avec orgueil à sa cime, l'immense croix plantée au centre des débris du temple construit, il y a plus de deux mille ans, par les Romains, en souvenir de la défaite des Cimbres et des Teutons. Puis, les yeux se reposent sur la verte colline du *Défens,* toute couronnée de pins, toute parsemée de kermès, de buis, de plantes aromatiques, et formant un agréable contraste avec l'âpre nudité du géant de pierre qui se dresse au-dessus d'elle. Enfin, à l'est, dans un espace d'un demi-kilomètre, s'allongent les contreforts boisés de la chaîne du *Sambuc,* véritables Thermopyles, qui n'ouvraient, autrefois, sur la vallée, qu'un accès étroit et dangereux.

Ce grand, ce beau paysage, éclairé par la splendide et chaude lumière du soleil méridional, forme un poétique séjour, singulièrement propre à éveiller l'imagination, à exciter la pensée. L'enfance rêveuse, la jeunesse contemplative de Vauvenargues durent y puiser de vives et profondes impressions.

Peut-on en douter, si l'on se reporte au temps de son adolescence, et si l'on se rappelle cette pathétique scène peinte par lui-même, lorsque, le cœur débordant de l'enthousiasme qu'a produit en lui la lecture de quelques pages des *Hommes illustres* de Plutarque, « il étouffe, quitte ses livres, sort » comme un homme en fureur, et fait plusieurs » fois le tour d'une assez longue terrasse, en cou- » rant de toute sa force, jusqu'à ce que la lassitude » mette fin à la convulsion... » Son âme est là tout entière. On se plaît à le voir, aux diverses heures du jour, cherchant en cet endroit, selon la saison, l'ombre ou la chaleur; méditant, composant en silence; puis, s'interrompant tout à coup pour contempler le limpide azur du ciel, l'ensemble ou les détails du paysage; pour aspirer les senteurs pénétrantes que le vent lui apporte après avoir couru sur la plaine embaumée de serpolet et de romarin; ou bien écoutant le bruit confus des troupeaux et des voix humaines qui lui viennent de la forêt; jouissant, en un mot, du spectacle inspirateur d'une solitude à la fois majestueuse et charmante. Il y a, en effet, bien des idées, bien des émotions à recueillir en face de cette montagne

grandiose que les paysans provençaux, dans leur harmonieux langage, appellent *la Santo-Vittori*[1].

Vauvenargues, — nous le voyons par sa correspondance — était encore en Provence, au printemps de 1745; nous le retrouvons l'été suivant, à Paris, dans le même état qui lui fait dire, le 22 juillet, à Saint-Vincens..... : « Je suis en peine de » votre santé, quoique vous me marquiez qu'elle » est meilleure ; la mienne est toujours si mauvaise » et m'oblige à tant d'attentions que je mène une » vie pénible, pleine de sujétions et de tristesse. » Il avait certainement emporté le manuscrit de son livre à peu près achevé, puisque, le 30 décembre de cette année, il annonce au même ami l'envoi de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* qui venait de paraître, sans nom d'auteur, avec le millésime de 1746.

Je ne doute pas, dit-il, que beaucoup de gens ne me condamnent de l'avoir donné au public ; on ne pardonne guère, dans le monde, cette espèce de présomption, mais j'espère de supporter avec patience le tort qu'elle pourra

[1] Les gens de Vauvenargues appellent aussi Sainte-Victoire *la buono nourriço* (la bonne nourrice), parce que les terres cultivables étant rares, ils vivent principalement du travail de bûcherons dans les parties boisées de la montagne.

me faire, si on me devine. C'est à des hommes plus heureux que moi qu'il appartient de craindre le ridicule ; pour moi, je suis accoutumé, depuis longtemps, à des maux beaucoup plus sensibles.

Certes, voilà une défiance admirable chez notre auteur, à l'instant où il vient de lancer sa première œuvre, objet de longues méditations, fruit de l'amour qui produit le plus d'illusions paternelles; mais il en parle ainsi dans toute la candeur, dans toute la sincérité de son âme. Ecoutez ce qu'il écrit à Voltaire, après que celui-ci, ravi d'enthousiasme, a *relu* (ce sont ses propres termes) l'ouvrage *avec un extrême recueillement,* après qu'il y a *admiré de nouveau cette belle âme si sublime, si éloquente et si vraie; cette foule d'idées neuves ou rendues d'une manière si hardie, si précise; ces coups de pinceau si fiers et si tendres;* il répond :

Je ne mérite aucune des louanges dont vous m'honorez; mon livre est rempli d'impertinences et de choses ridicules ; je vais cependant travailler à le rendre moins méprisable, puisque vous voulez bien m'aider à le refaire. Dès que vous m'aurez donné vos corrections, je mettrai la main à l'œuvre. J'avais le plus grand dégoût pour cet ouvrage ; vos bontés réveillent mon amour-propre; je sens vivement le prix de votre amitié ; je veux du moins faire tout ce qui dépend de moi pour la mériter.

Il fallait avoir un sentiment aussi vif que profond de la beauté idéale pour juger avec cette sévérité un livre dans lequel brillent de nombreuses parties achevées, des beautés littéraires ou philosophiques d'un ordre supérieur; mais celui qui a dit : *Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire,* et qui a si bien analysé les éléments constitutifs du génie[1], celui-là devait se montrer rigoureux envers lui-même, et, plaçant à une telle hauteur la perfection de l'art d'écrire, il pouvait naïvement croire en être fort éloigné. Si l'on avait encore là-dessus quelque doute, on y renoncerait après avoir lu cette confidence épanchée du fond du cœur de Vauvenargues dans celui de Saint-Vincens :

Veus estimez trop ce petit succès. Il s'en faut de beaucoup, mon cher ami, que la gloire soit attachée à si peu de chose. Vous vous moquez de moi quand vous parlez comme vous faites. Un homme qui a un peu d'ambition serait bien vain, s'il croyait avoir mérité de telles louanges pour avoir fait un petit livre.

Puis aussitôt résonne une note toute vibrante de tendresse :

Ce qui me touche, mon cher Saint-Vincens, c'est qu'elles

[1] *Introduction à la connaissance de l'esprit humain,* ch. XV : DU GÉNIE ET DE L'ESPRIT.

viennent de votre amitié; c'est cette amitié qui m'honore et qui me fait aimer moi-même la vertu, afin de vous plaire toujours et de vous faire estimer, si je puis, les sentiments que je vous ai voués jusq'au tombeau...

Jusqu'au tombeau!..... autre accent parti des profondeurs de l'âme et des entrailles, et qui nous émeut comme il dut émouvoir son ami. Précédemment, lorsqu'il assurait Saint-Vincens de son inaltérable affection, Vauvenargues disait : « Tant que je vivrai; » — maintenant que le terme se rapproche d'une manière sensible, il dit d'un ton douloureux mais calme, où se confondent l'attendrissement et la sérénité : *jusqu'au tombeau!*

Le mal augmentait, en effet, à vue d'œil. Peut-être, néanmoins, notre cher malade jetait-il, de temps à autre, sur sa fin prochaine, le voile de l'illusion. Comme il se serait volontiers rattaché à l'existence par les doux liens de l'amitié, on le voit dans sa lettre écrite, le 30 mai 1746, à Saint-Vincens, qui était sur le point d'épouser une personne d'une naissance et d'un mérite distingués, la fille du marquis de Vence. Il le félicite avec une mélancolie particulière, tempérée, toutefois, par le bonheur d'autrui cordialement partagé :

Voilà, lui dit-il, l'établissement le plus décent et le plus agréable que vous pussiez faire : un grand nom, beaucoup de bien, le plus aimable et le plus respectable de tous les hommes pour beau-père. Quoique je ne sois plus fait pour paraître à aucune fête, je suis fâché, mon cher Saint-Vincens, de voir celle-ci de si loin; je voudrais être témoin de votre joie et de celle de vos amis. La mienne est égale aux sentiments que vous me témoignez ; rien ne m'est plus cher que votre amitié ; elle est la plus douce de mes consolations dans les maux qui m'accablent. Soyez toujours heureux, mon cher ami, autant que vous méritez de l'être, et n'oubliez jamais un philosophe qui gémit d'être obligé de vous écrire, quand il voudrait pouvoir passer sa vie auprès de vous et vous embrasser mille fois.

Un rayon d'espérance éclaire le commencement de la lettre du 23 août de la même année, sans qu'aucune amélioration notable se soit opérée dans sa santé. Mais, comme l'indique le *post-scriptum*, l'état de nos affaires en Italie lui faisait appréhender une invasion du duc de Savoie en Provence, et cette crainte exaltait à la fois, chez lui, l'ardeur guerrière et un double patriotisme ; car ce n'était pas seulement la France en général, c'était, en particulier, le pays de sa naissance et de sa famille, le lieu de ses premières, de ses plus intimes affections, que menaçaient les armes de l'étranger. Vauvenargues, oubliant l'affaiblissement progressif

qui, désormais, ne lui laissera que six mois d'une vie mourante, veut ressaisir son épée; il supplie ses amis de lui obtenir *quelque emploi que ce soit;* il s'indigne contre lui-même de rester *tranquillement au coin de son feu, tandis que toute la Provence est armée.* Quatre lettres, du 24 novembre 1746 au 11 février 1747, bien qu'elles portent l'irrésistible empreinte de la souffrance, s'animent, tout d'un coup, de cette flamme rallumée au foyer des plus fiers, des plus dignes sentiments de l'âme humaine, et, en les lisant, on verse des larmes de douleur autant que d'admiration sur le suprême effort d'un courage invincible, qui s'élance à travers des organes en ruines. Le contraste de tant de faiblesse physique et d'une si haute énergie morale vous afflige, mais surtout vous élève.

Cependant, lorsqu'il offrait ainsi son bras à sa patrie, Vauvenargues n'avait plus, en réalité, pour elle que son cœur. On le voit d'une manière frappante par sa lettre du 18 janvier, où il parle *d'un mal au pied,* qui *depuis longtemps l'empêche de se tenir vis-à-vis de sa table pour écrire;* on le voit non moins clairement dans ce passage du 11 février :

Je ne me flatte pas encore de sortir de sitôt, car il n'y a aucun changement à mon *engelure*[1]; la plaie est toujours de même, et l'os fort gonflé. Le défaut d'exercice influe sur ma santé; je ne digère point, et je suis plein d'humeurs qui se portent sur ma poitrine et irritent ma toux : je vous entretiens de toutes ces bagatelles, parce que je sais que vous m'aimez.

Ces bagatelles! encore un mot qui peint la résignation douce et souriante de Vauvenargues. Il s'exprimait avec la même simplicité, le même désintéressement sur ses ouvrages, le 23 août 1746 :

Vous me demandez si je continue à travailler : il y a longtemps que je ne fais rien ou peu de chose; je n'ai point de copiste et n'en ai pas besoin. Si je faisais, dans la suite, quelque niaiserie dont je fusse content, je la ferais transcrire et je vous l'enverrais; je ne désire rien tant, mon cher ami, que de vous entretenir de moi et de vous empêcher de m'oublier.

La dernière lettre de Vauvenargues à Saint-Vincens, datée du 10 mars, est pleine de tristesse, et, ce que nous n'avions pas vu encore, le découragement s'y révèle. Les premières lignes font regretter qu'il ait eu sujet d'adresser, même sous la

[1] Vauvenargues avait eu les jambes gelées pendant la désastreuse retraite de Prague à Egra, et, à la suite de la petite vérolé, l'*engelure* avait dégénéré en plaie. (Note de M. Gilbert.)

forme la plus adoucie, la plus indulgente, un reproche dont le motif lui causa, sans nul doute, un profond chagrin :

Paris, le 10 mars 1747.

Je vous adresse, mon très-cher ami, une petite lettre pour mon frère, que je vous prie de lui rendre, en mains propres, lorsque vous le rencontrerez. Il y a longtemps que vous me privez des témoignages aimables de votre souvenir, et je suis bien aise d'avoir cette occasion de vous en faire un petit reproche.

Il y a deux mois et demi que je garde ma chambre, avec des infirmités que cette vie trop sédentaire ne soulage point; je n'ai pas besoin, mon cher ami, de tant d'ennui et de solitude pour songer à vous ; mais je vous regrette souvent, et je voudrais bien être à portée de vous demander du secours contre la tristesse de mes rêveries. Rendez-moi compte d'une vie qui m'est chère et qui est plus heureuse que la mienne; vous écarterez les chagrins qui me surmontent. Vous savez si je suis sensible aux charmes de votre amitié et de votre conversation : un enchaînement malheureux de plusieurs causes me fait passer ma vie éloigné de vous; cela changera, si je vis, et vous me tiendrez lieu des pertes que j'ai faites et de la santé qui me manque.

Il mourut le 28 mai 1747, n'ayant pas encore atteint sa trente-deuxième année.

Les derniers moments de Vauvenargues ont donné lieu à des récits controuvés où l'esprit de parti se manifeste avec toute l'évidence qu'ajoutent, en ces matières, aux traits essentiels de la

vérité, la distance des temps et l'apaisement des passions. Quelques hommes animés d'une haine furieuse, et dès lors aveugle, contre le christianisme, voulurent trouver dans la mort du jeune philosophe un argument que sa vie leur refusait. De là une anecdote, d'abord racontée, dit-on, par d'Argental, et ensuite mise en scène par Condorcet. Selon celui-ci, Vauvenargues aurait congédié, après quelques minutes d'entretien, le prêtre introduit furtivement dans sa chambre, puis, s'adressant à d'Argental lui-même, qui venait de rentrer, il lui aurait dit :

. . . . . Cet esclave est venu,
Il a montré son ordre et n'a rien obtenu.

Avant tout, pourrait-on admettre, sans d'irrécusables preuves, qu'un penseur éminent qui, l'année précédente, avait donné des témoignages publics de sa foi aux vérités chrétiennes, — éloigné d'ailleurs, dans sa conduite comme dans ses paroles, de toute affectation, — eût ainsi arrangé, d'une façon théâtrale, sa dernière heure? Il n'y a là aucune vraisemblance. Au contraire, Vauvenargues, tel que nous le connaissons, — si le scepticisme l'avait enveloppé de ses ténèbres à l'instant

formidable où toute âme qui n'est pas complétement fermée, s'ouvre et se dilate aux rayons que projette sur elle la lumière du monde supérieur, — Vauvenargues, loin de faire parade d'incroyance, aurait, par respect pour lui-même et pour sa famille, emporté son amer secret dans la tombe.

En dehors des inductions morales, pourtant si puissantes lorsqu'il s'agit d'un homme de cette intelligence et de ce caractère, et même sans relever les contradictions palpables des différentes versions de l'anecdote précitée, nous avons, au sujet de la Religion apparaissant près du chevet des mourants, la pensée intime, la pensée formelle du moraliste. La XLVe lettre du recueil traite, à peu près tout entière, du malheur des impies ; on y trouve une pensée revêtue d'une image que l'on dirait émanée de la plume de Bossuet à l'égard de ceux qui ayant *consumé leur vie à noircir la vérité, la repoussent encore dans les bras de la mort, et presque éclipsés dans son ombre.*

Comme c'est le cœur qui doute dans la plupart des gens du monde, quand le cœur est converti tout est fait; il les entraîne ; l'esprit en suit les mouvements par coutume et par raison. *Je n'ai jamais été contre.* Mais il y a des incrédules dont l'erreur est plus profonde ; c'est leur

esprit trop curieux qui a gâté leurs sentiments; leur raison s'est égarée et formée sur le mensonge; ils ont consumé leur vie à noircir la vérité; ils la repoussent encore entre les bras de la mort et presque éclipsés dans son ombre.... *Cette même Religion a des preuves irréfutables, etc.*

On lit, dans la lettre XL*, le passage suivant, qui n'est pas moins significatif :

. . . . . .

Je ne suis point surpris de la sécurité avec laquelle tu as vu les approches de la mort; il est pourtant bien triste de mourir dans la fleur de la jeunesse! Mais la Religion, comme tu dis, fournit de grandes ressources; il est heureux, dans ces moments, d'en être bien convaincu. La vie ne paraît qu'un instant auprès de l'éternité, et la félicité humaine un songe; et, s'il faut parler *franchement,* ce n'est pas seulement contre la mort qu'on peut tirer des forces de la Foi; elle nous est d'un grand secours dans toutes les misères humaines : il n'y a point de disgrâces qu'elle n'adoucisse, point de larmes qu'elle n'essuie, point de pertes qu'elle ne répare; elle console du mépris, de la pauvreté, de l'infortune, du défaut de santé, qui est la plus rude affliction que puissent éprouver les hommes, et il n'en est aucun de si humilié, de si abandonné qui, dans son désespoir et son abattement, ne trouve en elle de l'appui, des espérances, du courage.

Ne sont-ce pas là de ces vrais accents partis du cœur (*veræ voces ab imo pectore*), et que le cœur reconnaît avec un sens infaillible?... Enfin, si l'on rapproche la *Méditation sur la foi* et la *Prière,* publiées à la suite de l'*Introduction à la connaissance*

de l'esprit humain, sans compter une foule d'autres passages analogues, dispersés dans les *œuvres* et dans la *correspondance* de Vauvenargues, peut-on raisonnablement admettre que la mort de cet homme véridique, de ce philosophe sincère, ait calomnié sa conscience et démenti sa vie? Non, certes, on ne le peut pas [1].

[1] L'anecdote de Condorcet, d'abord publiée dans l'édition de Kehl des *Œuvres de Voltaire,* plus de trente ans après la mort de Vauvenargues, et reproduite dans l'édition Beuchot, ne repose sur aucun témoignage positif. D'Argental, mis en scène dans cette dernière édition, n'est pas même nommé dans la première. Indépendamment des contradictions palpables résultant de ces versions différentes, Voltaire, que Condorcet cite pour garantie, n'a pas écrit un seul mot qui puisse le justifier. Au contraire, dans son Eloge funèbre des officiers morts pendant la guerre de 1741, l'auteur du *Siècle de Louis XV,* parlant de Vauvenargues, le présente comme *l'ame la plus dégagée de tout esprit de parti.* Marmontel, qui avait connu d'une manière intime notre moraliste et qui lui a consacré plusieurs pages touchantes, dit formellement : *Il est mort dans les sentiments d'un chrétien philosophe.*

CHAPITRE III

PHILOSOPHIE.

Parmi les pages inédites de Vauvenargues récemment publiées, il convient d'attacher une importance toute particulière au fragment intitulé : *Plan d'un livre de philosophie*. Ce morceau, remarquable à beaucoup d'égards, mérite spécialement notre attention par la lumière nouvelle et inattendue qu'il répand sur le dessein de l'auteur de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*.

Le cadre déjà très-vaste du livre que nous possédons était plus vaste encore dans le projet antérieur de Vauvenargues. Il avait conçu un immense édifice dont nous allons montrer les lignes principales, et pour lequel un grand nombre de pensées, de maximes, actuellement disséminées, formaient autant de pierres taillées d'avance, qui, plus tard, devaient occuper la place marquée par l'architecte.

Les souffrances physiques, mille obstacles jetés à travers ses efforts, la brièveté de sa vie surtout, l'empêchèrent d'achever ce qu'il avait entrepris, ce que, — l'âge et le travail aidant, — il était capable d'exécuter. Une analogie, à la fois douloureuse et glorieuse, se présente ici tout naturellement : celle de Pascal trahi, comme lui et avant lui, dans sa gigantesque entreprise, moins par de continuelles infirmités que par une mort prématurée ; mais, chez le philosophe du XVIIIe siècle, de même que chez celui du XVIIe, la grandeur, la majesté du plan idéal subsistent, et les parties achevées, ou simplement ébauchées, se dessinent d'une manière plus nette dans la perspective lointaine où nous les contemplons ; Vauvenargues, comme Pascal, est mieux connu, mieux apprécié de notre siècle que de ses contemporains.

Leur méthode, leur idée fondamentale diffèrent; il y a, toutefois, entre eux cette frappante ressemblance que l'un et l'autre, à leur point de départ, attaquent le scepticisme ; c'est l'ennemi commun auquel ils commencent par arracher les armes.

Faute de pouvoir accorder un grand nombre de réflexions contradictoires en apparence, ou véritablement incompa-

tibles, dit Vauvenargues, plusieurs se sont persuadé qu'il n'appartenait pas à l'homme de connaître la vérité, car le pyrrhonisme est né de l'impuissance de l'esprit, comme l'indifférence de la vérité est née du pyrrhonisme. On a fait ce raisonnement : S'il y a tant de choses également apparentes et néanmoins incompatibles, ou tout est erreur dans le monde, ou l'esprit de l'homme est incapable de démêler la vérité; or, si la vérité ne peut être connue, c'est une folie de la chercher. Alors, et les auteurs et les lecteurs sont convenus qu'il n'était plus question que d'avoir de l'esprit, et les uns n'ont écrit, et les autres n'ont lu que dans cette unique pensée.

Notre moraliste s'élève ainsi, tout d'abord, contre ces insouciants de la vérité pour lesquels les livres ne sont qu'un amusement, — disposition lâche et honteuse, qui a son principe dans le scepticisme ou qui doit y aboutir. Il flétrit avec l'ironie sereine des esprits supérieurs, plus pénétrante que tous les traits de l'indignation, ce sacrilége abus de l'intelligence. Développant ensuite, sans la rappeler d'une manière expresse, l'observation de Pascal inscrite en tête de la préface de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* : LES BONNES MAXIMES SONT DANS LE MONDE, IL NE FAUT QUE LES APPLIQUER, l'auteur trace, à grands traits, le dessin d'un ouvrage dont l'objet serait de faire « *un corps* » *de principes,* de rassembler toutes les lumières

» des grands génies, de purger leurs opinions du
» faux qui peut s'y être mêlé, et d'élever, avec des
» matériaux aussi riches que ceux qu'ils nous ont
» laissés, un édifice qui ait de la proportion et de
» l'étendue. »

Le jeune philosophe, on le voit, ne se propose rien de moins que de « former un esprit vaste de » tant d'esprits particuliers, mais excellents, qui » nous ont ouvert l'entrée de toutes les sciences. » Et parce que, continue-t-il, « c'est un grand défaut » dans les ouvrages de réflexions, de ne pas faire » un tout, car l'esprit saisit avec peine ce qui n'est » point un, » il veut constituer *un système général des vérités essentielles*. Alors, par un de ces mouvements d'une simplicité éloquente, comme on en rencontre souvent chez Vauvenargues, il demande *qu'on nous mène aux grandes sources de nos opinions.*

C'était lui, le noble, le vaillant esprit, qui s'offrait avec une modestie égale à son courage, de nous conduire à ces sources pures,

..... Juvat integros accedere fontes;

Et quelle marche la pensée eût faite sous la con-

duite d'un tel guide, si lui-même n'avait été arrêté dès le début du voyage !

Vauvenargues, nous le répétons, visait très-haut, bien plus haut qu'on ne le croit généralement. Il aspirait à écrire l'*Esprit des lois de l'intelligence humaine*. Moins heureux en toutes choses que cet autre grand génie dont il aurait pu devenir l'émule, il n'eut pas vingt années devant lui pour accomplir sa tâche; aussi n'en a-t-il donné que l'*introduction;* mais une preuve irrécusable qu'il la comprenait à la manière de Montesquieu, ce sont les indications qui terminent le *Plan d'un livre de philosophie*. Redisons ses propres paroles :

Je voudrais encore qu'on prouvât la réalité de la vertu et celle du vice, qu'on expliquât la religion et la morale, que l'on remontât aux principes de l'une et de l'autre, qu'on cherchât, dans la connaissance de l'esprit humain, la source des coutumes différentes, des mœurs qui nous semblent les plus barbares, et des opinions qui nous surprennent le plus, afin qu'on ne s'étonnât plus de tant de choses qu'il serait si facile de concilier et de comprendre.

Comme le commerce paraît aujourd'hui une chose fort importante, ainsi que les manufactures et les arts qui le font fleurir, et qu'il se trouve, néanmoins, des philosophes qui méprisent toutes ces choses qu'ils croient superflues, et voudraient ramener les hommes à la première simplicité, je crois qu'il serait instructif et agréable de montrer en quoi les uns et les autres se trompent, et en quoi ils

peuvent être bien fondés. Il ne serait ni moins utile ni moins nécessaire de décider entre les ignorants et les savants du mérite des beaux-arts, trop estimés peut-être par les uns, et trop avilis par les autres. Je voudrais qu'on fixât aussi nos opinions sur le gouvernement, dont les hommes disputent depuis si longtemps sans pouvoir s'accorder.

Rien ne serait plus utile, ce me semble, que de régler ainsi tous les principaux points de nos disputes, en conciliant, autant qu'il est possible, toutes les vérités répandues dans nos opinions, et en les dépouillant du faux qui s'y est mêlé. Or, je crois qu'il serait nécessaire, pour cela, de traiter chaque chose brièvement, clairement, et de manière que les vérités présentées prévinssent toutes les objections qu'on a coutume de leur opposer, afin d'éviter les longueurs et les détails; car, si l'on s'engageait, sur chaque article, ou dans de longues disputes ou dans des détails expliqués, l'ouvrage devenant alors trop étendu pour être saisi facilement et d'un coup d'œil, on perdrait le fruit principal qu'on s'y propose, qui est de pouvoir rapprocher en peu de mots toutes les vérités importantes, et former un corps de principes. Toutefois, il serait facile, après avoir traité les grands sujets dans un premier tome, d'en expliquer les branches et les effets dans un second et dans un troisième, qui, sans séparer les matières du premier volume, ne feraient que les éclaircir.

Une particularité, digne d'être remarquée en passant, n'aura point échappé au lecteur. Lorsque Vauvenargues signalait ces philosophes qui méprisent, comme choses superflues, le commerce, les manufactures, les arts, et qui voudraient ramener

les hommes à la simplicité première, il posait en termes précis, plusieurs années avant l'Académie de Dijon, la question fameuse que J.-J. Rousseau, encore inconnu, devait prendre pour thème de son brillant paradoxe [1].

Laissons maintenant le *livre de philosophie* tel qu'il était conçu, et étudions-le tel qu'il est sous nos yeux.

Cet ouvrage ne forme pas un système métaphysique dans lequel les propositions s'enchaînent rigoureusement les unes aux autres; c'est une série d'observations particulières sur les facultés de l'intelligence et du cœur. Or, comment analyser une analyse, à moins de la refaire? Nous devons donc nous contenter de mettre en relief les idées principales.

L'auteur attache une souveraine importance à la nature de l'âme proprement dite. L'âme, selon

[1] Comme nous l'avons déjà dit, le livre de Vauvenargues parut, vers la fin de l'année 1745, avec le millésime de 1746. L'Académie de Dijon mit au concours, en 1749, le sujet suivant : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Rousseau traita ce sujet de la manière qu'on connaît, et obtint, en 1750, le prix qui fonda sa réputation.

notre philosophe, détermine l'esprit, lui donne sa forme et son essor. L'essence individuelle de l'âme, en un mot, voilà l'élément primordial, constitutif, d'où dérivent toutes nos aptitudes ; nous aurons plus d'une occasion de revenir sur ce principe générateur, qui occupe une place si élevée, qui remplit un rôle si décisif.

Trois livres divisent l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. Le premier traite des facultés intellectuelles ; le deuxième a pour sujet les passions ; le troisième est consacré au bien et au mal moral.

Vauvenargues veut d'abord faire connaître, au moyen de définitions et de réflexions, *fondées sur l'expérience*, « toutes ces différentes qualités qui » sont comprises sous le nom d'esprit, » et il commence par l'Imagination, la Réflexion et la Mémoire.

L'ordre choisi ne nous paraît pas heureux. La faculté fondamentale, chez nous, ce n'est point l'imagination ; c'est la raison, dont l'imagination dépend, car la raison l'applique, la superpose, comme un vêtement ou un ornement, aux idées abstraites. Vauvenargues, d'ailleurs, renverse, aussi-

tôt après l'avoir établie, la base de sa classification, quand il dit : « j'appelle imagination le don de con- » cevoir les choses d'une manière figurée, et de » rendre ses pensées par des images. » D'après cette définition même, qui nous paraît bonne et que nous adoptons, l'imagination est le regard de l'intelligence ou de la raison s'arrêtant sur les objets du monde sensible et s'élevant par degrés au moyen de la réflexion et de la pensée, jusqu'à la puissance de les transfigurer, en les faisant servir à la manifestation du monde spirituel et des idées qu'il renferme. Si l'initiative appartient à l'imagination dans le développement de l'enfant, c'est que l'homme, au début de son existence est voisin de l'animalité; que sa nature spirituelle se développe, pour ainsi dire, par couches concentriques du dehors au dedans; qu'il ne révèle souvent que bien tard ses facultés les plus nobles, la raison et la volonté, auxquelles appartient la première place en dignité précisément parce qu'elles ont la dernière dans l'ordre d'évolution qui nous élève graduellement du monde sensible au monde intelligible.

Voltaire a écrit en marge d'un exemplaire des œuvres de Vauvenargues conservé à la Bibliothèque

de la ville d'Aix : « La mémoire est la première (de nos facultés) ; on ne pense que par mémoire.[1] » Cette observation est tellement superficielle et inexacte qu'elle mérite à peine d'être relevée, car si l'imagination n'est que l'aptitude à recevoir l'empreinte des objets extérieurs, et, sous ce rapport, nous est commune avec les animaux ; si elle est le regard de l'intelligence abaissé sur les choses de l'espace, la mémoire, quelle que soit d'ailleurs sa noblesse, n'est que ce même regard s'exerçant dans les conditions de la durée : elle n'est donc aussi elle que l'instrument de la réflexion et de la pensée, qui s'efforce, tout en s'appuyant sur les choses du temps et de l'espace, de s'abstraire de leur multiplicité pour tendre à l'unité et s'élever vers les régions de l'infini. C'est vers l'infini que nous nous trouvons entraînés par l'exercice de toutes nos facultés, et il n'en est pas une qui ne porte dans

[1] Voir, dans l'avertissement de l'édition de M. Gilbert, des renseignements importants et des remarques pleines de sagacité sur l'exemplaire dont il s'agit. M. Mouan, avocat, sous-bibliothécaire d'Aix, avait déjà publié à ce sujet une intéressante brochure de 16 pages in-8°, intitulée : *Quelques mots sur un exemplaire des œuvres de Vauvenargues avec notes manuscrites aux marges. Aix, 1856.*

son activité le caractère de cet attrait sans limite du désirable et de l'intelligible, que notre volonté recherche sous toutes les formes. Ce sens de l'infini et cette volonté de le posséder révèlent en nous des facultés bien plus élevées que l'imagination, la mémoire et la réflexion même, et qui ne pouvaient échapper à celui qui a dit que les grandes pensées viennent du cœur : aussi Vauvenargues nous semble-t-il s'être oublié lui-même en écrivant dans la conclusion de ce chapitre : « Imaginer, réfléchir, se » souvenir, voilà les trois principales facultés de » notre esprit. C'est là tout le don de penser, qui » prècède et fonde les autres. »

Il règne là une confusion étonnante chez un homme qui voyait la vérité d'une manière souvent lumineuse, mais qui était trop dominé par l'esprit de son siècle pour chercher ailleurs que dans sa jeune expérience les solutions du problème qu'il agitait. Dès cette époque, en effet, il était reçu dans les sciences philosophiques de n'admettre comme certain que ce que l'analyse et l'observation personnelle avaient constaté. Il était réservé à la philosophie contemporaine, après bien des tentatives et des recherches infructueuses, de

nous éclairer enfin sur la stérilité du labeur individuel dans cette voie d'observation et d'analyse de nos facultés pour nous conduire à la connaissance de notre être spirituel. Nous savons aujourd'hui que ce n'est point en nous mêmes seulement, ni dans le monde extérieur que nous devons chercher la lumière; que les faits de sensibilité et d'expérience physique ne sont pas les seuls dont nous ayons à tenir compte, mais que la science de l'homme puise ses éléments dans les régions du sentiment moral aussi bien que dans celles de la sensation, dans l'expérience des générations humaines et dans les traditions qu'elles nous ont léguées comme dans l'expérience bornée et étroite de l'individu ; en un mot, dans les faits de la vie spirituelle autant que dans ceux de la vie matérielle. Vauvenargues n'ignorait point ces vérités ; il en avait au moins le pressentiment, comme toutes les belles intelligences, et, s'il fait une part si large à l'imagination, c'est qu'il l'aimait en écrivain avant de la juger en philosophe. « Il n'arrive jamais, dit-il, qu'elle soit véritablement échauffée sans passionner l'âme. » Peut-être lui attribuait-il même une influence encore plus directe et plus active sur nos autres facultés.

L'imagination est, en effet, dans cette merveille que l'on appelle l'homme, quelque chose de spécialement merveilleux. Placée au point d'intersection de la nature intellectuelle et de la nature physique, elle participe de l'une et de l'autre; elle apparaît comme un produit de notre double substance. Elle tient à l'âme par les fonctions spirituelles qu'elle exerce; elle touche au corps par les représentations sensibles dont elle est le miroir. Puissance mystérieuse! on l'appellerait volontiers un sens de plus, lorsqu'elle s'adapte, en quelque sorte, à chacun de nos organes pour continuer ou reproduire leurs opérations. Mais quel nom lui donner lorsque, d'un coup d'aile, elle nous emporte au plus haut des régions éthérées et soulève le voile jeté sur l'infini; ou bien lorsque, descendue de ces hauteurs, elle fait passer devant nos yeux ses magiques évocations, soit qu'elle charme par les plus riants tableaux une capricieuse rêverie, soit qu'elle illumine de subites clartés une méditation profonde. Elle occupe dans notre âme une place immense, elle y remplit un rôle incessant. Elle ne s'arrête pas même lorsque toutes nos autres facultés sont enveloppées et liées par le sommeil,

car les rêves, c'est encore, c'est toujours l'imagination. Dans cette absence momentanée de l'entendement et de la volonté, elle veille, comme un vacillant reflet de l'intelligence, qui, selon une glorieuse disposition de Dieu, n'abandonne jamais entièrement la créature faite à son image. Ainsi, à chaque instant du jour et de la nuit, sur quelque point du globe, riant ou triste, que l'universelle Providence l'ait placé, l'homme IMAGINE. Sa fantaisie toujours en mouvement, même lorsqu'il n'en a pas conscience, élargit ou resserre, éclaire ou obscurcit son esprit et son cœur. Le pâtre errant dans les monotones plaines de la Beauce ou dans les sites grandioses des Alpes et des Pyrénées, le rude matelot balloté sur l'immensité de la mer, l'humble artisan au fond d'un obscur réduit, de même que l'homme d'Etat, de même que le poëte et le philosophe dans leur cabinet silencieux, tous, grands et petits, savants et ignorants, riches et pauvres, nous sommes, à divers degrés et sous des formes diverses, les tributaires de l'imagination.

Au reste, l'imagination étant, à la fois, si l'on peut ainsi parler, la plus matérielle des facultés de l'esprit, puisqu'elle ne peut se passer de l'entremise

des sens, et la plus intellectuelle des opérations physiques, puisqu'elle transporte la sensation au sein de la pensée, Vauvenargues, en lui assignant le premier rang, faisait, sans le savoir, un pas vers la doctrine que devait bientôt formuler Condillac [1]. Peut-être, enfin, notre écrivain, dont la langue scientifique n'est pas toujours exacte, attachait-il simplement au mot *imaginer* la signification de *concevoir*. Dans ce cas, nous réduirions volontiers à une critique d'expression ce que nous avons dit plus haut.

Dans l'énumération et la description suivantes, Vauvenargues passe en revue les manières d'être ou d'agir de nos facultés essentielles. Ici encore l'ordre adopté ne peut pas être rigoureux à moins de rattacher, par les lois de l'analogie, ces diverses modalités aux attributs dont elles dépendent. Par exemple, la FÉCONDITÉ que l'auteur met en tête, ne

[1] Condillac naquit à Grenoble dans la même année (1715) où Vauvenargues naquit à Aix, et, comme lui, il publia en 1746 son premier ouvrage intitulé : *Essai sur l'origine des connaissances humaines.* On remarquera l'analogie des matières traitées par les deux philosophes. Ceci n'a rien qui doive étonner, le courant des idées, dans un même siècle, entraînant naturellement vers les mêmes sujets les esprits supérieurs.

serait point à son rang dans cette espèce de genèse psychologique, si elle ne correspondait qu'à la faculté d'imaginer considérée comme acte primitif de l'entendement, car une imagination féconde est bien plutôt la condition première de la poésie que de la pensée. Mais peu importe, en définitive, une coordination plus ou moins arbitraire des modes d'activité par lesquels se manifeste l'intelligence : l'essentiel, après l'avoir bien observée et bien définie dans ses éléments constitutifs ou dans son centre, c'est d'observer et de définir, avec la même exactitude, les qualités multiples qui partent de là et y reviennent comme autant de rayons. Que Vauvenargues, donc, fasse passer la FÉCONDITÉ, la VIVACITÉ, la PÉNÉTRATION avant la JUSTESSE, la NETTETÉ, la PROFONDEUR, ou bien qu'avec un droit au moins égal nous revendiquions la première place pour le bon sens, qui n'occupe sur sa liste que la septième, ceci ne nous inquiète nullement, convaincu comme nous le sommes d'avance, qu'il déploiera lui-même toutes les précieuses facultés dont il entreprend de faire l'analyse.

Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude ; on les perfectionne seulement, a dit Pas-

cal [1]. Une pensée analogue sert de fondement à la théorie de Vauvenargues. Il attache, — on se le rappelle, — une suprême importance à la nature individuelle de l'âme, qui, selon ses propres expressions, *forme l'esprit et lui donne l'essor*. Ainsi, quand il dit : *Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût*, personne, je pense, n'osera le contredire. Ce sont les dispositions spontanées de l'âme, sa sensibilité, sa délicatesse natives, qui constituent l'organe intérieur au moyen duquel nous sentons, nous apprécions ce qui a rapport à l'esthétique. On en peut dire autant de l'ÉTENDUE, de la PROFONDEUR, de la FORCE, de la FINESSE : ces diverses manières d'être d'un même sujet dépendent évidemment de sa nature intrinsèque, en d'autres termes de son essence individuelle.

A plus forte raison faut-il appliquer ce principe à l'INVENTION, à l'ÉLOQUENCE, au GÉNIE et à l'ESPRIT, que l'auteur analyse tour à tour. C'est la note fondamentale du thème dont nous entendons successivement les variations. Et il n'y a pas lieu d'en être surpris : la spontanéité devait naturellement rem-

[1] Discours sur les passions de l'amour.

TAYLOR INST. OXFORD

plir ce rôle dans le système du philosophe qui fait venir du cœur les grandes pensées.

De même que l'âme détermine l'esprit, elle détermine le caractère, dont les qualités sont trop souvent confondues avec celles de l'intelligence. « Un homme, dit Vauvenargues, est distrait et » rêveur, on croit qu'il a l'esprit lent et peu d'ima- » gination [1]. »

Il dit ailleurs : « L'âme influe beaucoup sur l'es- » prit ; l'esprit influe aussi sur l'âme. C'est de » l'âme que viennent les sentiments ; mais c'est » par les organes de l'esprit que passent les objets » qui les excitent [2]. » Parle-t-il de l'étendue de l'esprit, il a bien soin de dire que « cette qualité » dépend aussi beaucoup de l'âme, qui donne or- » dinairement à l'esprit ses propres bornes, et le » rétrécit ou l'étend, selon l'essor qu'elle même » se donne [3]. » Lorsqu'il traite de la DÉLICATESSE, il pose tout d'abord qu'*elle vient essentiellement de l'âme* [4]. En résumé, *il n'y a,* pour Vauvenargues,

[1] Chap. XVI.
[2] Chap. XXV.
[3] Chap. X.
[4] Chap. IX.

de vrai et de solide esprit que celui qui prend sa source dans le cœur [1]. Tel est le fond de la doctrine de cette partie de son ouvrage.

Ce n'est point là, sans doute, une étude scrupuleusement analytique des facultés de l'âme comme celle que les progrès des méthodes philosophiques ont produite dans la première moitié du XIXe siècle : mais on ne doit pas perdre de vue que Vauvenargues n'avait nullement la prétention de former un système. Plus moraliste que métaphysicien, plus homme du monde qu'homme d'école, il prenait les choses au point où l'expérience de son temps les avait amenées. Ne cherchons donc pas, chez lui, ces classifications, ces définitions rigoureuses ni cet ensemble d'observations exactes qui ont transformé, de nos jours, la psychologie en une sorte de chimie intellectuelle, et qui l'ont portée au niveau des autres sciences les plus solides et les plus avancées. La véritable spécialité de notre écrivain est la morale : aussi avons-nous hâte d'entrer dans cette sphère avec l'intention de nous y arrêter davantage.

[1] Maxime 477.

Vauvenargues définit d'abord l'essence de la passion : il la place dans l'amour de l'être ou de sa perfection et dans le sentiment de son imperfection ou de son dépérissement. « Nous tirons, dit-il, de » l'expérience de notre être une idée de grandeur, » de plaisir, de puissance que nous voudrions tou- » jours augmenter ; nous prenons dans l'imper- » fection de notre être une idée de petitesse, de » sujétion, de misère que nous tâchons d'étouffer : » voilà toutes nos passions [1]. »

Cette définition nous paraît juste et féconde. En effet, c'est dans le sentiment alternatif ou simultané de notre puissance et de notre faiblesse qu'il faut placer les mobiles de nos actions. Bien que l'activité soit inhérente à la nature humaine, elle ne s'exerce néanmoins que sous l'empire d'une passion quelconque. On doit conclure de là l'importance suprême d'une bonne discipline des passions, la nécessité de fortes habitudes qui leur tracent, en quelque sorte, un cours rationnel et leur ouvrent un lit régulier. Le gouvernement de nos passions, c'est le gouvernement de nous-mêmes dans sa partie la plus

[1] Chap. XXII.

délicate, car, ce qui conduit l'homme, c'est moins son esprit que son caractère, et le caractère se compose de passions bien ou mal réglées.

Après avoir ainsi ramené toutes nos passions à la double conscience de notre force et de notre faiblesse, au double sentiment de la perfection idéale et de l'imperfection réelle de notre être, Vauvenargues distingue celles qui tiennent plus étroitement à la constitution physique et celles qui se rattachent d'une manière plus intime à la constitution morale. Il les étudie d'abord dans leurs manifestations générales qui sont, selon lui, les rapports immédiats du tempérament et de l'humeur avec l'âme ; c'est là la base physiologique de sa théorie, ce qui lui fait considérer la gaîté, la joie, la mélancolie comme autant de caractères ou de degrés distinctifs des diverses organisations.

Notre philosophe établit une distinction rigoureuse entre l'*amour de nous-mêmes* et *l'amour-propre*. Voici la définition à la fois profonde et délicate qu'il donne de l'amour. « L'amour est une » complaisance dans l'objet aimé : aimer une » chose, c'est se complaire dans sa possession, sa » grâce, son accroissement, craindre sa privation,

» ses déchéances, etc. [1] » Il combat la doctrine qui rapporte à l'amour-propre toute sorte d'attachements et il montre, dans le sacrifice volontaire de l'existence terrestre, qu'il y a, qu'il peut, du moins, y avoir, en nous, un amour différent de celui de la conservation de notre individu, « car, dit-il excel-
» lemment, si l'objet de notre amour nous est plus
» cher sans l'être, que l'être sans l'objet de notre
» amour, il paraît que c'est notre amour qui est
» notre passion dominante [2]. » Ici la pensée de Vauvenargues se rencontre avec cette divine parole du Sauveur : *Personne ne peut aimer davantage ses amis qu'en donnant sa vie pour eux*, et, en effet, cette démonstration suprême de l'amour reste sans objection possible. L'auteur applique avec la même force le même argument à l'amour de la gloire, pour laquelle un homme meurt de sang-froid. Au contraire, l'amour-propre ou l'égoïsme, loin de vouloir s'immoler, rapporte tout à soi. Il se manifeste principalement dans l'orgueil, qui est un produit de la complaisance exclusive ou excessive que nous avons en nous mêmes et qui, sous ses formes

[1] Chap. XXIV.
[2] *Ibidem.*

multiples, prend les noms de présomption, de vanité, de fierté.

Aux yeux de Vauvenargues, la distinction entre l'amour de nous-mêmes et l'amour-propre est fondamentale. Toutefois, il ne tient pas outre mesure à cette terminologie, qu'on pourrait effectivement contester, et, afin d'éviter une dispute de mots, il rappelle le principe qui éclaire, pour lui, le fond des choses, à savoir : que tous nos sentiments pouvant se ramener à celui des perfections relatives et des imperfections réelles de notre être, c'est là qu'il nous faut chercher la source de nos passions, comme aussi celle de nos plaisirs et de nos peines.

Parmi les passions, il examine d'abord les grandes, les principales, dont les autres, dit-il, ne sont que *des dépendances*, et, en première ligne, il place l'ambition, qu'il approuve ou qu'il condamne suivant le but qu'elle se propose et les moyens qu'elle emploie, — vertu chez l'un, vice chez l'autre, élévation d'âme et d'intelligence dans celui-là, bassesse de cœur et d'esprit dans celui-ci, selon leurs vues et leurs actes.

Vauvenargues ayant traité de *l'amour de la*

gloire dans deux discours spéciaux, indépendamment du chapitre XXVIIe de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain,* nous résumerons d'une seule fois toute sa doctrine sur ce grand et magnifique sujet.

L'amour de la gloire, inséparable pour lui de l'amour de la vertu, est l'aiguillon naturel des généreuses entreprises demandées à chacun de nous dans la sphère de notre activité et dans la mesure de nos forces ; car, si nous ne sommes pas tous destinés à exceller par les talents, nous sommes, du moins, tous appelés à nous distinguer par notre conduite. Or, l'honneur qui revient après avoir bien fait, donne partout aux facultés humaines une énergique impulsion. Vauvenargues voit, du reste, dans cette passion, plutôt un soutien qu'une récompense pour la vertu, et c'est à ce titre qu'il l'encourage. « L'amour de la gloire, dit-il, porte » l'esprit à ces nobles efforts, où la vertu, supé- » rieure à soi-même, franchit les limites mortelles » de son court essor, et, d'une aile forte et légère, » échappe à ses liens [1]. » — Voilà qui est assuré-

[1] Premier discours sur la gloire.

ment fort beau, mais qui ne détruit point cette grave objection : que l'immense majorité des hommes se laissant entraîner sous le poids d'intérêts grossiers, le désir de la gloire est impuissant à soulever ces âmes alourdies, et qu'il faut, par conséquent, pour les tourner vers le bien, un ressort à la fois plus intime et plus général. Ce ressort est, de toute évidence, le mobile religieux. Or, si la religion, malgré les avantages qu'elle assure en ce monde, et les biens éternels qu'elle promet, ne parvient néanmoins à se faire écouter et suivre que du petit nombre, comment l'amour de la gloire entraînerait-il la masse des hommes? Vauvenargues s'adresse donc uniquement à une faible élite d'esprits et de caractères élevés, quand il offre ce motif et ce but à leur ardeur, et il restreint encore considérablement leur nombre, quand il donne pour corrélatif obligé à l'amour de la gloire l'amour de la vertu. . .

L'amour des sciences et des lettres devait naturellement inspirer à notre auteur, qui en était pénétré, un choix de pensées vraies et d'expressions heureuses. C'est dans ce chapitre que l'on trouve ce mot souvent cité : « On ne peut avoir l'âme

» grande ou l'esprit un peu pénétrant sans quelque » passion pour les lettres. » Cette passion, d'après Vauvenargues, prend, comme l'amour de la gloire, son origine dans le sentiment de notre vide et de notre imperfection. L'une veut nous étendre au dehors, l'autre nous agrandir intérieurement; voilà, entre les deux, toute la différence.

Vauvenargues signale, dans l'amour des sciences et des lettres, deux inconvénients : le mauvais choix et l'excès. Quant au choix, comme il dépend de la nature et de la portée d'esprit de chacun, l'on ne peut guère le modifier; c'est une affaire en quelque sorte tout individuelle. Il n'en est pas ainsi de l'excès : plusieurs moyens sont efficaces pour le combattre. L'auteur recommande, à ce sujet, la fréquentation du monde, qui assouplit et polit, en même temps, nos facultés intellectuelles. *Les bons livres,* dit-il, *sont l'essence des meilleurs esprits :* formule bien simple, mais d'une justesse et d'une netteté saisissantes.

Poursuivant toujours son idée première sur l'essence des passions, Vauvenargues considère *l'avarice* comme une défiance extrême de notre imperfection naturelle, qui cherche à se prémunir con-

tre l'instabilité de la fortune; et, parce qu'elle n'exige, ni vigueur physique, ni élévation d'intelligence, ni force morale, elle apparaît d'ordinaire au déclin des autres facultés et parmi leurs ruines.

La cupidité, l'amour du faste, le goût des plaisirs, l'avarice elle-même alimentent *la passion du jeu*, que l'on retrouve chez toute sorte d'hommes au milieu des conditions les plus diverses.

La passion des exercices ne flatte pas seulement les sens, elle flatte aussi l'âme, qui s'exalte dans la force ou l'adresse du corps, s'enivre et s'étourdit dans le bruit et dans le mouvement. Il y a là une large place pour la vanité humaine, tellement avide, et à la fois tellement misérable, qu'on la voit se prendre aux moindres objets par lesquels elle croit pouvoir se satisfaire [1].

[1] Consultons les fragments de Pascal sur les *Divertissements*, cette poignante analyse dans laquelle le grand penseur décrivait, avant Bossuet, avec les traits les plus pénétrants, *l'inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine*, et son inséparable compagne, la vanité : « Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion; et il est si vain, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffit pour le divertir. — Mais, direz-vous, quel objet a-t-il

Le chapitre sur *l'amour paternel* est composé simplement de deux phrases, si peu justes qu'elles nous forcent de recourir à une douloureuse hypothèse pour les expliquer. Rappelons d'abord ce que Vauvenargues dit de l'amour-propre en l'opposant à l'amour de nous-mêmes :

L'amour-propre subordonne tout à ses commodités et à son bien-être ; il est à lui-même son seul objet et sa seule fin ; de sorte qu'au lieu que les passions qui viennent de l'amour de nous-mêmes nous donnent aux choses, l'amour-propre veut que les choses se donnent à nous, et se fait le centre de tout.

Sans nous arrêter à relever ce qu'il peut y avoir

» en tout cela? Celui de se vanter demain, entre ses amis, » de ce qu'il a mieux joué qu'un autre.....

» Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours » peu de chose. Donnez-lui, tous les matins, l'argent qu'il » peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : » vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est » qu'il cherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-» le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y en-» nuiera.....

» Ce n'est pas qu'il y ait, en effet, du bonheur, ni qu'on » s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on » peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court. On n'en » voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mou et » paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse con-» dition, qu'on recherche, mais c'est le tracas qui nous dé-» tourne d'y penser et nous divertit. » (*Pensées de Pascal*, édition Havet, p. 52 et 55.)

de contestable dans cette antithèse, nous ajouterons immédiatement les paroles suivantes tirées du chapitre qui nous occupe :

> Un père ne sépare point l'idée d'un fils de la sienne, à moins que le fils n'affaiblisse cette idée de propriété par quelque contradiction ; mais plus un père s'irrite de cette contradiction, plus il s'afflige, plus il prouve ce que je dis.

Il sort de ce passage, — du moins, nous le craignons, — une triste clarté sur les rapports de Vauvenargues avec son père. Autrement nous ne saurions concevoir qu'un homme, un moraliste, doué d'un cœur si tendre et d'un esprit si pénétrant, n'ait trouvé au fond de l'amour paternel que les grossiers instincts de l'amour-propre. Quelque déplorable que soit ce point de vue de notre auteur, c'est le seul qui nous explique comment il a traité ou plutôt comment il a écarté, avec amertume, un des plus beaux sujets de son livre. Hâtons-nous toutefois de le reconnaître (c'est une circonstance atténuante) : dans les mœurs de l'aristocratie française, au siècle dernier, trop souvent les intérêts ou les préjugés du nom l'emportaient sur les sentiments naturels, et le refus de Vauvenargues d'ha-

biter la Provence, après avoir quitté le service militaire, dut être regardé par ses parents comme un coupable oubli de ce qu'il leur devait, à eux et à leur antique maison. Mais il convient de ne pas soulever davantage le voile qui recouvre ces mystères de famille, et nous osons à peine confirmer d'un mot rapide notre pénible supposition, en faisant remarquer que si Vauvenargues, le sensible Vauvenargues, ne parle pas de l'amour maternel, c'est probablement pour les mêmes motifs.

Le chapitre suivant sur l'*amour filial* est également sec et ne peut que fortifier l'opinion énoncée tout à l'heure. Quelques mots bien sentis sur l'amour fraternel montrent le cœur de notre philosophe plus ouvert à cette affection, comme nous le savons, d'ailleurs, par sa correspondance.

Dans les trois pages consacrées ensuite à l'*amitié*, l'âme de Vauvenargues, telle que nous la connaissons, telle que nous l'aimons, se retrouve tout entière. Il étend au delà de la mesure ordinaire les devoirs d'un sentiment qu'il sut si bien pratiquer. « Nous suivons, dit-il, notre ami dans ses dis» grâces ; mais dans ses faiblesses, nous l'abandon» nons : c'est être plus faible que lui. » Et n'est-ce

pas lui-même qu'il peint d'une manière naturelle et touchante quand il dit :

On ne trouve nulle part l'amitié si vive et si solide que dans les esprits timides et sérieux, dont l'âme modérée connaît la vertu ; car elle soulage leur cœur oppressé sous le mystère et sous le poids du secret, détend leur esprit, l'élargit, les rend plus confiants et plus vifs, se mêle à leurs amusements, à leurs affaires et à leurs plaisirs mystérieux : c'est l'âme de toute leur vie.

L'*amour* n'a pas inspiré Vauvenargues aussi bien que l'amitié, sans doute par défaut d'expérience personnelle. Tout ce qu'il dit de spécial à ce sujet ne vaut point la belle définition rapportée plus haut, d'après laquelle *l'amour est une complaisance dans l'objet aimé, etc.* Cependant il montre une délicatesse et une élévation admirable en terminant ainsi :

Ce qui s'offre à nos sens ne nous plaît alors que comme une image de ce qui se cache à leur vue ; donc nous n'aimons alors les qualités sensibles que comme les organes de notre plaisir, et avec subordination aux qualités insensibles dont elles sont l'expression ; donc il est au moins vrai que l'âme est ce qui nous touche le plus. Or, ce n'est pas aux sens que l'âme est agréable, mais à l'esprit ; ainsi l'intérêt de l'esprit devient l'intérêt principal, et si celui des sens lui était opposé, nous le lui sacrifierions.

Suivant Vauvenargues, *la pitié est un sentiment mêlé de tristesse et d'amour*. Cette noble définition écarte, ou du moins fait passer à l'arrière-plan, l'amour-propre considéré par d'autres moralistes comme la cause première de la pitié. Ainsi nous n'avons pas besoin de faire un retour égoïste sur nous-mêmes, à la vue des souffrances de nos semblables, pour en être émus, et le cri d'une douleur sympathique s'échappe spontanément du fond de notre cœur.

Les divers effets de la haine, tels que la jalousie, l'envie, la colère, l'indignation, le mépris, l'antipathie, sont de même analysés avec une grande sagacité. Après avoir posé en principe que « tous les » sentiments sont mêlés d'amour ou de haine ; » que « l'estime est un aveu intérieur du mérite de » quelque chose, » comme « le respect est le sen- » timent de la supériorité d'autrui, » l'auteur ramène son idée fondamentale sur l'amour, qui est « une complaisance dans l'objet aimé ; » puis il établit que les hommes, en général, s'aimant plus que tout le reste, mesurent naturellement leur estime et leur respect sur le prix qu'ils attachent aux objets qui leur plaisent.

Par un effet naturel de cette disposition, la haine rabaisse tout ce que relève l'amour, et « puisqu'il » n'y a presque point d'hommes dont le jugement » soit supérieur à leurs passions, » Vauvenargues conclut qu'il faut se présenter à eux par des côtés attrayants. Il indique toutefois aussitôt un autre moyen plus digne et plus sûr de conquérir leur estime : c'est de leur faire désirer la nôtre en nous ennoblissant devant eux par l'élévation de l'esprit et du caractère, et en ajoutant à ces hautes qualités le charme irrésistible de la bonté, de l'indulgence, et d'une simplicité modeste. On sent bien ici que Vauvenargues donne sa propre recette, et qu'il a mis en action cette morale avant de la mettre en théorie. Tel est, selon lui, le véritable secret pour gagner et conserver les suffrages. Quant aux petites finesses employées pour les surprendre, c'est, à ses yeux comme aux nôtres, la ressource bientôt épuisée de la médiocrité.

Le désir, l'ennui, l'espérance, le regret, la timidité, la raillerie, la surprise, l'étonnement, l'admiration, tour à tour, lui fournissent une abondante matière d'observations profondes ou ingénieuses. Il fait observer que les hommes dominés par les

sens ne sont pas, d'ordinaire, sujets aux grandes passions. Les objets extérieurs les amusent, les amollissent. Voilà pourquoi les hommes enjoués, généralement contents de leur genre d'existence, ne mettent point d'ardeur à en chercher un autre.

L'auteur termine ce deuxième livre par des pensées générales sur le jeu des passions, ayant soin de noter qu'il se place au point de vue purement humain. « Je regarde, dit-il, humainement les » choses. » Ainsi, Vauvenargues lui-même nous en avertit, il n'a voulu, dans cet ouvrage, considérer l'homme que sous l'aspect philosophique et comme agissant avec ses seules facultés naturelles. Cela voudrait-il dire qu'il n'admettait pas une force supérieure, une force divine s'ajoutant à la volonté humaine et lui imprimant une direction spéciale? Plusieurs déclarations expresses des *œuvres* et de la *correspondance* protesteraient contre cette interprétation. Il suffit, en ce moment, de rappeler ces magnifiques paroles du *premier discours sur la gloire* :

On en voit qui combattent par la religion ce qu'il y a de meilleur dans la nature, et qui rejettent ensuite la religion même, ou comme une loi impraticable, ou comme

une belle fiction et une invention politique. Qu'ils s'accordont donc, s'ils le peuvent. Sont-ils sous la loi de grâce? que leurs mœurs le fassent connaître; suivent-ils encore la nature? qu'ils ne rejettent pas ce qui peut l'élever et la maintenir dans le bien.

C'est une inconséquence chez Vauvenargues, qui reconnaissait la loi de grâce, de ne l'avoir pas posée comme la plus haute puissance de l'humanité régénérée : il s'est privé par là du levier avec lequel il pouvait soulever le monde moral, tandis qu'une foule de ses préceptes et de ses conseils manquent de prise sur l'homme déchu et par conséquent d'efficacité pratique. S'il avait cherché, à la clarté de la religion révélée, le nœud de la destinée humaine, il eût donné pour contre-poids à nos passions les vérités, les forces du christianisme, dont une expérience de plus de dix-huit siècles a surabondamment démontré la vertu, car, enfin, — toute raison ferme et calme doit le reconnaître — : ou bien le christianisme n'est qu'un leurre inexplicable de l'histoire et de l'imagination, ou bien il est la loi suprême des esprits et des cœurs. Si celui qui a dit : *Je suis la voie, la vérité et la vie,* n'est pas réellement le Dieu-homme, le Dieu-sauveur, sans cesse présent au milieu de

l'humanité pour la relever, la soutenir, la porter plus haut, qu'est-ce que l'idéal chrétien, incontestable pourtant dans son type et dans ses effets? On répond : n'y a-t-il donc pas aussi des vertus humaines? — Oui, certes, il y a des vertus humaines : vous les connaissez, vous savez comme elles sont défaillantes par leur nature même. Or, il s'agit d'établir par le raisonnement ce qui est déjà constaté par les faits, à savoir qu'il existe en dehors de nous une énergie supérieure, divine, qui, mêlée à la nôtre, l'élève et la transporte au delà du terme ordinaire des efforts purement humains. Le dernier mot de la morale est là. Vauvenargues l'a senti dans sa conclusion, tout hésitante qu'elle soit. Il appelle Dieu à son aide, non pas, il est vrai, le Dieu de sa *Méditation sur la foi* et de sa *Prière,* le Dieu de l'Evangile, le Médiateur Jésus-Christ, mais un Dieu abstrait dont il indique vaguement, en cette dernière phrase, l'intervention secourable :

Cela ne dispense personne de combattre ses habitudes, et ne doit inspirer aux hommes ni abattement ni tristesse. Dieu peut tout; la vertu sincère n'abandonne pas ses amants; les vices mêmes d'un homme bien né peuvent se tourner à sa gloire.

On sent, dans cette froide péroraison, une lutte sourde entre les premiers sentiments, les sentiments les plus intimes de Vauvenargues, tels qu'il les a maintes fois exprimés, et le courant des idées ou plutôt des préjugés de l'époque. Voilà pourquoi, malgré ses hautes aspirations, notre écrivain, se laissant dominer par l'influence du XVIIIe siècle, a étudié l'esprit humain en naturaliste plus encore qu'en philosophe, et a déployé plus de sagacité dans l'analyse que de vigueur dans la synthèse, cette autre méthode qui contrôle la première, et la complète en donnant à l'intelligence la vue directe de son objet.

Le livre troisième de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* comprend trois chapitres intitulés : *du Bien et du Mal moral; de la Grandeur d'âme; du Courage; du Beau et du Bon.* Ces sujets sont traités assez inégalement ; le dernier, d'une manière tout à fait insuffisante, puisqu'il est réduit à une douzaine de lignes. Là, plus qu'ailleurs, le temps a manqué à l'écrivain pour établir les proportions harmonieuses et l'équilibre sans lesquels il n'y a point d'œuvre achevée. Toutefois, des pensées fortes, des sentiments profonds, des mouve-

ments saisissants animent encore plusieurs pages, et Voltaire a pu dire, sans trop d'exagération : « J'ignore si jamais aucun de ceux qui se sont » mêlés d'instruire les hommes, a rien écrit de » plus sage que son chapitre sur le bien et sur le » mal moral [1]. »

On ne doit pas perdre de vue que, depuis 1741 jusqu'à 1747, Vauvenargues fut assailli de souffrances continuelles et qu'il mourut au seuil de sa trente-deuxième année. Or, qu'est-ce qu'une carrière de philosophe terminée à trente-deux ans? C'est la période de la jeunesse, ce n'est pas celle de la maturité. Et néanmoins, combien de parties complètes, prééminentes, dans ce qu'il regarda toujours comme de simples essais!

J'ai cru, dit l'auteur en parlant des vertus, qu'il fallait d'abord établir une règle sûre pour les bien distinguer du vice. Je l'ai rencontrée sans effort dans le bien et le mal moral; je l'aurais cherchée vainement dans une moins grande origine. Dire simplement que la vertu est vertu, parce qu'elle est bonne en son fond, et le vice tout au contraire, ce n'est pas les faire connaître. La force et la beauté sont aussi de grands biens; la vieillesse et la maladie, des maux réels : cependant l'on n'a jamais dit que ce fût là vice ou vertu. Le mot de vertu emporte l'idée de

[1] Note manuscrite de l'exemplaire d'Aix.

quelque chose d'estimable à l'égard de toute la terre ; le vice au contraire ; or, il n'y a que le bien et le mal moral qui portent ces grands caractères. La préférence de l'intérêt général au personnel est la seule définition qui soit digne de la vertu et qui doive en fixer l'idée ; au contraire, le sacrifice mercenaire du bonheur public à l'intérêt propre est le sceau éternel du vice.

Tel est, sur ce point, toute la théorie de Vauvenargues. Il pose pour base à la vertu le dévouement, le sacrifice, idées essentiellement chrétiennes que l'antiquité n'a pas embrassées au fond de leur substance, ni dans toute leur étendue, parce que, chez les anciens, la vertu, étant plutôt l'effet d'une harmonie intérieure, considérait moins le but final de l'existence, assujettie, d'ailleurs, pour eux aux inflexibles lois du destin. « Un » sacrifice quel qu'il soit, selon une noble parole » de Mme de Staël, est plus beau, plus difficile que » tous les élans de l'imagination et de la pensée. » D'où vient cela? C'est que l'homme n'ayant rien, en soi, qui puisse lui être plus intime et plus cher que lui-même, tend naturellement à se faire centre de ce qui l'environne et à tourner toute chose vers son intérêt. Mais quand, par un généreux effort, il brise ces liens si serrés de l'égoïsme ; quand il

sort, en quelque façon, de sa propre personne pour l'immoler, alors nous sommes remués jusque dans les dernières fibres de notre être. L'homme, en effet, malgré toutes ses infirmités, n'en est pas moins, comme dit Platon, *un exilé des sphères célestes* qui conserve une affinité secrète avec toute grandeur, et qu'y a-t-il, ici-bas, de plus grand que l'immolation d'une âme par le libre arbitre? La nécessité de pareils sacrifices est un instinct profondément gravé au cœur de l'humanité. Partout et toujours elle en a cherché des modèles, elle en a demandé des exemples qu'elle a ensuite couronnés de son enthousiaste admiration. Dans le monde réel, comme dans le monde idéal, le plus haut degré du dévouement est le degré suprême du beau, et si l'antique tragédie n'offre rien au-dessus du personnage mythique de Prométhée endurant, sur un âpre sommet du Caucase, d'immenses douleurs pour le bien des hommes, l'histoire divine du christianisme révèle, chaque jour, à la lumière de ses idées et de ses bienfaits, l'ineffable prix de la victime du Golgotha.

La pensée de Vauvenargues rassemble, en un même foyer, les qualités de l'intelligence et du

cœur. C'est chez lui, nous l'avons déjà remarqué, une disposition permanente, essentiellement juste puisqu'elle tient à l'unité même de l'âme humaine. Aussi tout s'enchaîne dans sa morale comme dans sa psycologie, comme dans son esthétique. La subordination de l'intérêt personnel à l'intérêt général, en d'autres termes, le sacrifice consommé de l'égoïsme, voilà, pour lui, le fondement du bien, de même que le principe de la *véritable* grandeur d'âme, car il en reconnaît aussi une *fausse* et il s'écrie : « Qu'elle est belle quand la vertu dirige tous » ses mouvements! mais qu'elle est dangereuse » alors qu'elle se soustrait à la règle ! »

Il avait dit dès le début de cette partie de son travail : « Afin qu'une chose soit regardée comme » un bien pour toute la société, il faut qu'elle tende » à l'avantage de toute la société ; et afin qu'on la » regarde comme un mal, il faut qu'elle tende à sa » ruine, » — critérium aussi simple qu'infaillible du bien et du mal moral ; — pierre de touche qu'on peut remettre, sans crainte, aux mains des plus ignorants, et qui, dans nos jours d'agitation, réduirait le rôle d'une foule de gens à l'humble mesure de leur mérite.

« Le vrai courage, ainsi que s'exprime notre » auteur, est une des qualités qui supposent le plus » de grandeur d'âme. »

Et il dit : « J'en remarque beaucoup de sortes : Un » courage contre la fortune, qui est philosophie ; » un courage contre les misères, qui est patience ; » un courage à la guerre, qui est valeur ; un cou- » rage dans les entreprises, qui est hardiesse ; un » courage fier et téméraire, qui est audace ; un » courage contre l'injustice, qui est fermeté ; un » courage contre le vice, qui est sévérité ; un cou- » rage de réflexion, de tempérament, etc. »

On aime ces nuances délicates, bien rendues par un homme qui pratiqua lui-même toutes les sortes de courage ; mais on désirerait qu'ayant pénétré plus avant dans l'objet qu'il voulait analyser, il en eût découvert la base, l'élément fondamental. Ne pourrait-on pas, à cette occasion, faire observer d'abord : que l'essence et, pour ainsi dire, l'âme du courage est le dévouement, le sacrifice ; puis, marquer les trois grandes divisions du genre, savoir : le courage militaire, le courage civil, et le courage domestique. Ce sont là autant d'espèces distinctes, qui ne se trouvent pas toujours réunies.

Toutes les époques, d'ailleurs, ne sont pas également favorables aux diverses manifestations d'une vertu multiple, dans ses causes et dans ses effets, comme la vie sociale au sein de laquelle elle s'exerce. Durant des siècles, la guerre est demeurée en possession presque exclusive des honneurs et de l'idée même du courage. Ceci n'a rien d'étonnant. L'histoire générale de l'humanité ayant commencé et s'étant longtemps développée à travers d'incessantes périodes de violence, les luttes armées ont dû grandir en proportion de la jeunesse et de la vigueur des peuples. Voilà pourquoi le courage militaire occupait alors la première place sur le théâtre mobile du monde, bien que les mâles vertus du citoyen fussent comprises et honorées dans les Etats de l'antiquité, surtout, au centre de la civilisation occidentale, dans les républiques grecques et romaine. Mais, tôt ou tard, l'invincible nature des choses reprend ses droits. Voilà pourquoi encore, lorsque nous remontons à la source première du courage, c'est-à-dire à l'esprit, au besoin d'immolation personnelle, nous pensons qu'il faut pour s'avancer, seul et désarmé, sur le Forum, au-devant de la foule et de la mort, plus de

grandeur, plus d'énergie morale que pour se précipiter collectivement, l'épée à la main, au milieu des rangs ennemis. Or, le courage civil, envisagé dans son suprême idéal, est une constante disposition aux actes intrépides, et celui-là ne mérite point le titre entier de citoyen courageux, qui n'est pas prêt, chaque jour, à tout dévouer à l'intérêt public, jusqu'au dernier souffle de l'existence terrestre [1].

Elles deviennent rares ces éclatantes rencontres. D'autres combats, plus fréquents, méritent mieux l'estime des hommes. Ce sont les luttes quotidiennes contre la fortune, surtout si on l'a irritée par une inflexible opposition de la conscience et de l'hon-

[1] Notre histoire nationale offre d'admirables exemples de courage civil. Nous n'en citerons qu'un, trop peu célébré. Michel-Étienne Turgot, père de l'économiste qui a illustré ce nom, remplit, durant onze années (1729-1740), avec un rare mérite, la charge de prévôt des marchands à Paris. Or, un jour, on l'avertit, en toute hâte, qu'à la suite de vieilles inimitiés, une rixe épouvantable vient de s'engager entre les gardes suisses et les gardes françaises, sur le quai de l'École. Il y court sans hésiter, fend la foule émue du péril imminent qu'il méprise, se jette seul à travers ces furieux, en désarme plusieurs de sa propre main, et, bientôt, par la fermeté énergique de ses paroles, ainsi que par la sévère majesté de son visage, il arrête l'effusion du sang.

neur; luttes obscures dont les témoins attristés sont une mère, une femme, des enfants qu'on a soi-même à soutenir malgré ses propres défaillances; luttes inégales, qui briseraient fatalement le cœur auquel ne sourirait pas, de temps en temps, du haut des cieux, Celui qui a dit par la bouche de l'antique sagesse: « Que le spectacle le plus digne » de son regard, sur la terre, c'est l'homme juste » aux prises avec l'adversité. »

Luttes néanmoins fécondes, car ce n'est pas en vain pour le génie que Dieu perce l'âme du glaive de la douleur, comme cet arbre d'où la hache fait découler le suc précieux. Vauvenargues l'éprouva. Personne plus que lui ne connut la souffrance; personne aussi ne sut mieux la dompter, non point, comme l'imaginent quelques-uns, avec le courage violent du stoïcisme, mais avec la calme et puissante mansuétude de l'esprit chrétien.

Dieu clément, Dieu vengeur des faibles, je ne suis ni ce pauvre délaissé qui languit sans secours humain, ni ce riche que la possession même de ses richesses trouble et embarrasse; né dans la médiocrité dont les voies ne sont pas peut-être moins rudes, accablé d'afflictions dans la force de mon âge, ô mon Dieu! si vous n'étiez pas, ou si vous n'étiez pas pour moi, seule et délaissée dans ses

maux, où mon âme espérerait-elle? Serait-ce à la vie, qui m'échappe et me mène vers le tombeau à travers les détresses? Serait-ce à la mort, qui anéantirait, avec ma vie, tout mon être? Ni la vie ni la mort, également à craindre, ne pourraient adoucir ma peine; le désespoir sans bornes serait mon partage [1].....

Ainsi, en même temps que l'on reconnaît combien notre philosophe avait besoin de courage, on voit distinctement à quelle source il le puisait. Vauvenargues, nous pouvons le dire sans exagération, fut un héros du courage domestique, après avoir commencé par déployer sa valeur sur les champs de bataille. Il parle peu de cette qualité guerrière, sans doute parce qu'elle lui paraissait toute naturelle, inhérente au sang français, spécialement au sang de la noblesse, tandis qu'il insiste sur la nature et les effets du courage appliqué aux combats de la vie, soit publique, soit privée. « Le courage, dit-il, en ce sens, a plus de res-

[1] Cette pathétique prière, qu'on pourrait nommer indistinctement une *Élévation* ou une *Énarration*, puisqu'elle rappelle, à la fois, celles de Bossuet *sur les mystères* et de saint Augustin *sur les psaumes*, se trouve dans un des écrits les moins remarqués de Vauvenargues. Le sujet: *De l'inégalité des richesses*, avait été proposé, en 1745, par l'Académie française, pour le concours du prix d'éloquence.

» sources contre les disgrâces que la raison. — Le » courage est la lumière de l'adversité. — Il n'ap- » partient qu'au courage de régler la vie. » Puis, ce dernier coup de pinceau, simple et fier, dans lequel résumant tous les genres de la vertu courageuse, prise au point culminant des forces humaines, il s'avertit, il s'exhorte indubitablement lui-même, en face de sa prochaine fin: « Le terme » du courage est l'intrépidité à la vue d'une mort » sûre. »

Oui, certes, c'est un noble, un salutaire spectacle que ce jeune homme opprimé d'infirmités, qui, cependant, ne déserte point la méditation, ni le travail ; qui ne cède point la proie de son âme, avec celle de son corps, au mal physique ; qui, au contraire, fait de ses souffrances autant de degrés par lesquels il élève vers la vertu suprême son cœur épuré, vers la vérité et la beauté idéales son esprit agrandi. Ce n'était pas là, je le répète, du pur stoïcisme ; le stoïcisme seul ne lui eût pas donné tant de force. Il en connaissait, je ne dirai pas la vanité, parce que j'honore dans le stoïcisme un progrès de la philosophie ancienne, mais je dirai l'insuffifisance. Voici ce qu'il écrivait sur ce sujet, du châ-

teau de Vauvenargues, le 3 novembre 1740, à son ami Saint-Vincens :

Il y a des moments de force, des moments d'élévation, de passion et d'enthousiasme, où l'âme peut se suffire et dédaigner tout secours,— ivre de sa propre grandeur. Le philosophe dont vous me parlez ne voulait tromper personne, en bravant des douleurs aiguës ; son esprit, possédé du charme et du goût de la vertu, ne les sentait presque pas ; il était dans une espèce de délire, qui affaiblissait le sentiment de tous ses maux, et il ne croyait pas même que c'en fussent de réels, dans le temps qu'il les surmontait, qu'il conservait son courage, et qu'il était embrasé d'un sentiment bien plus vif, bien plus pur, bien plus ardent ; mais, si on l'eût interrogé une heure après, il n'aurait peut-être pas répondu de même. Le feu de l'orgueil, de la gloire se consume bientôt lui-même, lorsqu'il ne tire point de nourriture du dehors ; il tombe, il périt, il s'éteint ; et alors, mon cher Saint-Vincens, l'homme éprouve de la douleur ; il en reconnaît le pouvoir, et ne trouve au-dedans de lui que ce vide épouvantable que vous avez éprouvé [1].

Telle était, dès sa vingt-cinquième année, l'o-

[1] « Les stoïciens n'étaient pas prudents, dit encore Vauvenargues, car ils promettaient le bonheur dès cette vie dont » nous connaissons tous par expérience les misères... Ce qui » distingue notre sainte religion de cette secte, c'est qu'en » nous proposant, comme ces philosophes, des vertus surnaturelles, elle nous donne des secours surnaturels. » (Du Stoïcisme et du Christianisme, édition Gilbert, tome Ier, p. 221.)

pinion et, — ceci pénètre plus profondément dans l'âme humaine, — telle était l'expérience de Vauvenargues sur le stoïcisme. « Celui qui n'a pas ex- » périmenté ne sait rien, et celui qui n'a pas souf- » fert, n'a point d'expérience, » disait, naguère, un des plus éminents philosophes et théologiens de l'Allemagne [1].

On le sent aussitôt : ce n'est pas, chez notre moraliste, une simple vue de l'esprit, une pure spéculation psycologique ; la réalité est là, présente et poignante ; il sait, pour l'avoir éprouvé, que, dans les grandes afflictions, il faut à l'homme un autre appui, un autre consolateur que lui-même.

Cette conviction et ce sentiment débordent dans la *Prière,* insérée immédiatement après la *Méditation sur la foi.* Ne pouvant, à cause de leur étendue, reproduire en entier ces deux fragments, nous donnons ici un court extrait de l'un et de l'autre.

O Dieu! qu'ai-je fait? quelle offense arme votre bras contre moi? quelle malheureuse faiblesse m'attire votre

[1] Sailer, professeur, durant une trentaine d'années, aux universités de Dillingen et de Landshut, mort, en 1832, évêque de Ratisbonne.

indignation? Vous versez dans mon cœur malade le fiel et l'ennui qui le rongent; vous séchez l'espérance au fond de ma pensée; vous noyez ma vie d'amertume; les plaisirs, la santé, la jeunesse m'échappent; la gloire, qui flatte de loin les songes d'une âme ambitieuse, vous me ravissez tout.....

Être juste, je vous cherchai sitôt que je pus vous connaître; je vous consacrai mes hommages et mes vœux innocents dès ma plus tendre enfance, et j'aimai vos saintes rigueurs. Pourquoi m'avez-vous délaissé? pourquoi, lorsque l'orgueil, l'ambition, les plaisirs m'ont tendu leurs piéges infidèles?... C'était sous leurs traits que mon cœur ne pouvait se passer d'appui. J'ai laissé tomber un regard sur les dons enchanteurs du monde, et soudain vous m'avez quitté; et l'ennui, les soucis, les remords, les douleurs, ont en foule inondé ma vie, etc. (*Prière.*)

..... Seigneur, ceux qui espèrent en vous s'élèvent sans peine au-dessus de ces réflexions accablantes. Lorsque leur cœur, pressé sous le poids des affaires, commence à sentir la tristesse, ils se réfugient dans vos bras; et là, oubliant leurs douleurs, ils puisent le courage et la paix à leur source. Vous les échauffez sous vos ailes et dans votre sein paternel; vous faites briller à leurs yeux le flambeau sacré de la Foi; l'envie n'entre pas dans leur cœur; l'ambition ne le trouble point; l'injustice et la calomnie ne peuvent pas même l'aigrir. Les approbations, les caresses, les secours impuissants des hommes, leurs refus, leurs dédains, leurs infidélités, ne les touchent que faiblement; ils n'en exigent rien; ils n'en attendent rien; ils n'ont pas mis en eux leur dernière ressource; la Foi

seule est leur saint asile, leur inébranlable soutien, etc. (*Méditation sur la foi* [1].)

Ou bien on doit abandonner la notion traditionnelle du caractère de Vauvenargues, de sa sincérité, de sa loyauté, ou bien cette *Méditation* et cette *Prière* sont le cri de son âme sous l'étreinte de la souffrance, le cri d'une âme, à la fois broyée et confiante, qui appelle à son secours, non plus le Dieu abstrait, l'impassible régulateur des mondes, mais le Dieu de la Rédemption, le Dieu fait homme, qui « a porté nos douleurs et nos lan- » gueurs » Sa voix déchirante vibre comme un écho des psaumes de David ou des confessions de l'évêque d'Hippone. Aussi, après avoir subi l'invincible émotion, ne pouvons-nous descendre à réfuter la fable suivant laquelle ces pages sublimes ne seraient autre chose que des exercices de style,

[1] Vauvenargues n'avait nullement résolu de retirer ces deux pièces. Nous avons examiné avec soin l'exemplaire d'Aix, annoté par Voltaire, et sur lequel Vauvenargues marquait lui-même les corrections, changements et suppressions à faire dans la seconde édition ; or, nous pouvons affirmer que, malgré les instances de Voltaire, dont *ces choses affligeaient la philosophie* (voir sa lettre de la fin d'avril 1746), Vauvenargues les maintenait sans en ôter un seul mot. (Note de M. Gilbert.)

écrits à la suite d'une gageure. Tout, en nous, de même que chez notre moraliste, se révolte contre cette niaise hypothèse. Il fallait, assurément, une bien étroite conception, je ne dis pas de l'art, je dis du métier littéraire, pour supposer qu'un génie de la famille de Pascal, pressé par le double aiguillon de la vérité et de la douleur, se soit amusé... à quoi? — *A faire des vers blancs*[1].

[1] Cette hypothèse est celle de Suard, dans l'édition qu'il publia des *Œuvres de Vauvenargues*, en 1806 : « On a dit (dit-» il), et il passe pour constant parmi les personnes qui ont » le plus connu Vauvenargues, que la *Prière* précédente était » le résultat d'une espèce de défi fait à l'auteur d'écrire tout » un morceau de prose en vers blancs, de manière à ce qu'on » ne s'en aperçût pas, à moins d'être averti. C'est ce qu'il a » fait dans cette *Prière*. Pour peu qu'on y fasse attention, on » la trouvera entièrement composée de vers ayant tous le » nombre de pieds qu'il faut pour composer un vers français » et remplissant presque toutes les conditions nécessaires du » vers, excepté la rime. Au reste, quoiqu'on puisse penser de » cette anecdote, il faut remarquer que, partout où Vauve-» nargues a pris un ton élevé, il a adopté la même manière, » et l'Éloge du jeune de Seytres, en particulier, est presque » entièrement dans ce genre. »

Malgré tout le respect, malgré toute la déférence possible, je ne puis retirer la qualification de *niaiserie* devant ces pauvretés d'un académicien et même d'un secrétaire perpétuel de l'Académie française. On ne saurait, du reste, faire ici la part exacte de la frivolité littéraire et de la légèreté morale, dans une imputation qui blesse, à la fois, chez Vauvenargues, l'homme et l'écrivain, surtout si l'on n'oublie pas

Nous nous sommes appliqué à mettre en lumière le caractère chrétien de Vauvenargues, pour montrer que cet élément constitue le fond de sa pensée, et que là même où il ne se produit pas sous une forme sensible, il étend son action, sa chaleur latente. *Spiritus intus alit*... On pourrait aisément établir là-dessus une démonstration en règle, qu'on entourerait de nombreux passages qui s'offrent d'eux-mêmes à l'appuyer; mais ce que nous venons de dire suffit, croyons-nous, au dessein de notre travail.

Un dernier chapitre reste à analyser dans le troisième livre de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain,* si, cependant, on peut appeler

qu'elle se trouve dans une *notice biographique* pleine pour lui de bienveillance. Tant il est vrai que les œuvres éminentes par le sentiment et par la pensée contiennent une foule de choses qui dépassent les petites mesures, les petites règles du bel esprit! Quant à examiner si les pages dont parle Suard sont réellement composées, comme il l'affirme, *en vers blancs,* j'avoue, qu'autant par mon respect pour le grand moraliste, que par ma propre nature, j'en suis tout à fait incapable. Vauvenargues, sans nul doute, possédait, à un haut degré, *le goût* de la forme; mais il en avait, avant tout, *le génie,* et, lui qui a dit, dans son beau chapitre intitulé : DU LANGAGE ET DE L'ÉLOQUENCE, que *l'expression répond à la nature des idées,* ne s'abaissait certainement pas, quand il écrivait, aux froides combinaisons, aux artifices puérils d'un simple rhéteur.

chapitre ce qui n'est pas même un cadre, pas même un sommaire. Avouons-le sans détour : notre auteur a complétement manqué, ou singulièrement tronqué cette partie de son ouvrage. N'omettons pas aussi de faire observer que, s'il eût réuni et lié ensemble les passages de ses autres écrits dans lesquels il traite DU BON ET DU BEAU, il avait amplement de quoi finir d'une manière convenable.

En commençant à étudier Vauvenargues comme philosophe, nous avons indiqué quelque ressemblance entre lui et Pascal. Il n'avait pas assurément, au degré de celui-ci, le vol qui va saisir, dans les hauteurs métaphysiques, les principes abstraits et, d'un seul bond, les rattache à leurs conséquences éloignées; il n'avait pas, non plus, son éloquence, mais il aimait la vérité de la même manière, d'un amour candide, passionné, et il savait, comme lui, l'exprimer simplement, sans avoir toutefois dans la simplicité autant de vigueur. Sans doute, la foi du jeune capitaine du régiment du Roi ne fut pas aussi ardente que celle du disciple de Port-Royal : qui osera dire qu'elle fût moins sincère? C'est surtout

par le style que Vauvenargues rappelle souvent Pascal, bien qu'une critique superficielle n'ait voulu voir là que des effets d'imitation. Mais la manière de penser et d'écrire de Pascal ne se laisse pas plus atteindre, par des procédés, que le dessin et le coloris de Michel-Ange ou de Raphaël. Il y a, chez ces grands maîtres, de véhémentes hardiesses, des grâces ingénues, que personne ne trouve à moins d'avoir reçu, de Dieu, des dons sinon égaux, du moins semblables.

Certaines analogies de Vauvenargues avec le père de la philosophie moderne peuvent encore être indiquées. L'un et l'autre choisirent la carrière des armes, — école excellente, — où le caractère, ainsi que l'esprit, reçoit une trempe plus forte et prend de plus mâles habitudes. Poussés, tous deux, dans cette direction, par l'instinct d'une activité supérieure, par le désir de donner à leur âme entière un noble but, ils voulaient, en outre, élargir en eux le cercle de la science, en visitant des contrées lointaines, en étudiant la nature physique et morale de l'homme sous les aspects nouveaux que présentent d'autres climats. Puis, les accidents, les émotions de la vie militaire, au lieu

de détourner ou de rétrécir les génies essentiellement méditatifs, leur communiquent une rectitude qui tient de la discipline, un nerf qui participe de l'élan imprimé à la volonté. Le besoin de la méditation, ne s'élève, d'ailleurs, chez quelques individus d'élite, qu'après celui de l'action, s'il ne s'est pas, dès le principe, confondu spontanément avec elle. Il leur faut agir avant de formuler des idées. On le sait par une foule de poètes, de philosophes, d'orateurs, d'artistes de tout genre de l'antiquité, qui ont d'abord dépensé, — disons mieux, — qui ont enrichi leurs facultés natives dans les violentes luttes de la guerre, pour ensuite les mieux appliquer dans les sphères sereines de la pensée, cette disposition est un sentiment primitif de l'humanité; on le sait aussi par d'illustres exemples du monde moderne.

Vauvenargues ne s'enferma pas, comme Descartes, dans *un poêle d'Allemagne* afin de s'y construire, en silence, le puissant instrument d'une *méthode*, au moyen duquel seraient creusées plus tard de profondes *méditations*; il ne se retira pas davantage en Hollande, sous un ciel triste, au fond d'une sévère retraite, afin d'élever une sorte de

mur infranchissable entre lui et les objets extérieurs ; son esprit, bien que très-philosophique, était différemment organisé. Il avait besoin, pour se développer, du commerce de quelques intelligences choisies ; il lui fallait, tour à tour, l'expansion et la concentration, la société et la solitude. Au reste, il ne prétendait point sonder de nouveau, dans toute leur profondeur, ni explorer, dans toute leur étendue, les principes des choses ; il se proposait simplement, — nous l'avons dit, — de réunir en faisceau les anciennes observations suffisamment éprouvées et d'y joindre ses propres découvertes ; avant tout, s'instituant lui-même dans la sagesse, il voulait tourner vers le vrai et le beau les forces de son esprit en même temps qu'il appliquerait au bien celles de sa volonté ; puis il écrivait, avec une courageuse lenteur, un ouvrage qui devait servir de *commentaires* à la double activité de son existence.

Dans quelles limites a-t-il réalisé ce dernier dessein? Hélas ! — on l'a assez vu, — dans les limites étroites que lui mesura la hâtive marche de la mort.

CHAPITRE IV

LITTÉRATURE.

Chez les écrivains de la nature de Vauvenargues, c'est dans l'intime constitution de l'âme, et dans l'ensemble complet des facultés, qu'il faut chercher la raison, l'explication de leur manière. Ces auteurs n'écrivent pas pour faire parade de leurs talents, moins encore pour en tirer un profit matériel; ils écrivent pour répandre au dehors une idée qui les remplit, qui les obsède; ils écrivent pour obtenir un effet moral. Ils voient dans la manifestation publique de leurs opinions et de leurs sentiments un acte grave, solennel, religieux en quelque sorte. Aussi est-ce dans un profond recueillement, et en rassemblant toute l'énergie de leur cœur et de leur intelligence, qu'ils composent, ne se contentant jamais d'une production superficielle qui n'offrirait qu'un vague reflet de leur pensée. Et voilà comment, après de longs et silencieux

efforts, lorsque l'œuvre paraît, elle se présente dans la plénitude de sa substance et le rayonnement de sa lumière. Or, les aperçus les plus simples, comme les plus hautes spéculations, ne peuvent être communiqués que sous les signes sensibles de la parole. De là le soin extrême que cette famille d'écrivains apportent à la forme, non par un frivole souci de l'agencement et de l'harmonie des mots, mais par amour, par respect pour la vérité elle-même dont la splendeur brille au-dessus de leur esprit, tantôt dans un pur éther où leurs yeux ravis n'ont qu'à la contempler pour la saisir, tantôt enveloppée d'un nuage qu'elle éclaircit, qu'elle dissipe, peu à peu, au regard pieusement obstiné qui la poursuit derrière ce voile.

Le style est l'âme, l'âme tout entière. Il se compose de notre essence intellectuelle et morale, de nos qualités, de nos défauts, de nos affections, de nos antipathies, en un mot, de toutes nos habitudes ; *c'est l'homme même*, suivant la haute et célèbre formule de Buffon. L'homme donc, avec les dispositions fondamentales, comme avec les nuances fugitives de son intelligence et de son caractère, s'exprime, se révèle dans son style ; de

sorte qu'une femme d'esprit a dit d'un ton aussi fin que juste : *Ecrire!... mais c'est se confesser.* Heureux ceux dont les écrits reflètent des vertus fortes et aimables, et qui servent ainsi d'image, on peut dire d'organe à la divine bonté! Tel était Vauvenargues. Aux meilleurs dons naturels, à des aptitudes exquises, il joignit une candeur, une droiture constantes. La simplicité et la pureté forment les deux ailes sur lesquelles s'élève son style radieux [1]. Plus on l'étudie plus on découvre ce cachet spécial. Les ressources ordinaires de l'art ne sont point à son usage ; il ignore ou il dédaigne les procédés, les finesses d'atelier. Spontané, naturel en toutes choses, l'expression, chez lui, procède immédiatement de la pensée et détermine avec celle-ci une assimilation complète. Cicéron, parlant de la manière de Thucydide, disait : « Ce style » si bien approprié aux choses, qu'on ne sait si » c'est le langage qui éclaire l'idée, ou l'idée qui » communique sa lumière au langage. » On peut donner hardiment la même louange à notre mora-

[1] « L'homme s'élève au-dessus de la terre sur deux ailes, » la simplicité et la pureté (*l'Imitation de Jésus-Christ*, liv. II, » ch. 4). »

liste. Comme il se préoccupe avant tout de la vérité, il attache le plus haut prix à la propriété, à la précision des termes ; c'est là son premier et son dernier labeur. N'a-t-il pas dit que « la netteté tient » lieu de preuves aux idées ; » que « la clarté » orne les pensées profondes, » que « lorsqu'une » pensée est trop faible pour porter une expression » simple, c'est la marque pour la rejeter ; » — préceptes d'un ordre supérieur à la théorie comme à la pratique habituelles de l'école, et qui dénotent aussitôt le maître éminent. Mais que, tout à coup, une grande conception lui apparaisse, transfigurée au milieu de l'auréole d'une lumineuse image :

. . . . . Et puro se lumine vestit,

il la poursuit, il l'atteint dans sa course triomphante, et alors il rencontre, il grave quelqu'une de ces formules qu'on n'oublie plus, véritable monnaie d'or frappée, pour les siècles, à l'effigie d'un roi du monde intellectuel [1].

[1] Un autre maître que j'oserai aussi appeler éminent dans son genre, M. Edmond Arnould, a écrit sur cette matière le meilleur ouvrage de notre époque : *Essai d'une théorie du style*. Voir particulièrement, pour notre sujet, le premier chapitre qu'il nous faudrait citer tout entier. M. Arnould a mis en tête de son livre une maxime (à lui), digne de Vauvenargues :

Comme on l'a pu voir par la biographie qui précède, ce fut, relativement, assez tard que Vauvenargues se décida à tenter la carrière littéraire. Il n'avait point trouvé dans le métier des armes un aliment suffisant à son activité, à son amour passionné de la gloire ; des infirmités prématurées l'avaient éloigné du service, et enfin il avait essayé vainement d'entrer dans la diplomatie. Fatigué d'occupations stériles où son génie ne trouvait pas à se faire jour, déçu dans la plus chère de ses espérances, celle de se signaler sur un vaste théâtre, il vint se fixer à Paris où l'attirait une illustre amitié.

Il s'était exercé déjà dans plusieurs genres. Tout jeune encore, il composait des poésies dans le goût du temps. Plus tard, étant en garnison à Besançon, il avait écrit, à l'âge de vingt-deux ans (juillet 1737), un *discours sur la liberté,* ébauche ou forme primitive de son *Traité sur le libre arbitre,* et, en 1743,

« Ce qui ne peut pas être dit simplement ne vaut pas la peine » d'être dit. » Le volume intitulé : *Essais de théorie et d'histoire littéraire,* se compose de trois parties : 1° De l'invention originale ; 2° Essai d'une théorie du style ; 3° De l'influence exercée par la littérature italienne sur la littérature française, in-8° de 500 pages, Paris 1858, chez A. Durand.

il envoyait, de Nancy, à Voltaire deux lettres qu'il développa, dans la suite, sous le titre de *Réflexions critiques sur quelques poètes*. C'était chose merveilleuse, en ce temps de frivolité générale, au milieu surtout des habitudes dissipées de la vie militaire, que de voir un jeune officier occupé à pénétrer les plus profonds problèmes philosophiques et à discuter les matières de goût les plus délicates. Aussi Voltaire ne tarit pas d'admiration et d'éloges dans sa réponse à ce correspondant inattendu qui venait, en lui demandant des conseils, de lui ouvrir à lui-même plus d'un aperçu fécond.

Nous dirons peu de chose ici du *Traité sur le libre arbitre*, d'abord parce que c'est une matière aussi abstruse qu'immense, et ensuite parce que désormais, nous avons spécialement à considérer Vauvenargues comme littérateur. Il serait injuste, toutefois, de négliger entièrement cette tentative grandiose, dans laquelle de si précoces, de si brillantes qualités de pensée et d'expression percent à travers les ténèbres du sujet. La thèse de notre philosophe consiste à établir que notre volonté ne se détermine point par autonomie, c'est-à-dire par un mouvement spontané et primitif, mais qu'elle

cède à des idées ou à des sentiments qui l'entraînent.

Je nie, dit-il, que la volonté soit jamais le premier principe ; c'est, au contraire, le dernier ressort de l'âme ; c'est l'aiguille qui marque les heures sur une pendule et qui la pousse à sonner. Je conviens qu'elle détermine nos actions ; mais elle est elle-même déterminée par des ressorts plus profonds, et ces ressorts sont nos idées et nos sentiments actuels ; car, encore que la volonté éveille nos pensées, et assez souvent nos actions, il ne peut suivre de là qu'elle en soit le premier principe ; c'est précisément le contraire, et l'on n'a point de volonté qui ne soit un effet de quelque passion ou de quelque réflexion.

Ainsi, d'après l'auteur, êtres à la fois raisonnables et sensibles nous ne nous déterminons à agir qu'en vue d'un bien quelconque, infini ou fini. C'est là le moteur qui presse irrésistiblement le ressort de notre volonté. Celle-ci ne se meut jamais par un acte de souveraineté intrinsèque. Autrement elle serait toute puissante, elle serait indépendante, ce qui est impossible puisque nous sommes des créatures limitées. La volonté humaine est donc nécessitée, en ce sens qu'elle dépend de nos réflexions, de nos impressions, qui, elles-mêmes, dépendent de nos habitudes.

Sans nous enfoncer, à la suite de Vauvenargues,

dans cet obscur dédale, constatons sommairement que, malgré les antinomies apparentes qu'il a soulevées, et malgré ses propres contradictions, il reconnaît, en définitive, la liberté de l'homme vis-à-vis de l'action de Dieu, ce qui est le point essentiel.

Immédiatement après le *Traité sur le libre arbitre*, ou plutôt le *Discours sur la nécessité*, vient, par ordre de date, l'éloge de Paul-Hippolyte-Emmanuel de Seytres, officier au régiment du Roi, enlevé par le typhus à Prague, dans sa dix-huitième année, pendant la guerre de la succession d'Autriche [1]. Néanmoins cette espèce d'oraison funèbre, telle qu'elle nous est parvenue, n'est pas purement et simplement un des premiers essais de Vauvenargues : il la retoucha souvent, comme une œuvre de prédilection, et la copie sur laquelle elle a été imprimée est celle qu'il envoya, peu de temps avant de mourir, à son ami Saint-Vincens.

C'est un morceau évidemment trop travaillé, mais où le soin excessif de la forme, s'il a refroidi le sentiment, ne l'a pas éteint. Les facultés qui ont déjà fait Vauvenargues ce qu'il apparaîtra

[1] C'était le fils aîné du marquis de Caumont, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

bientôt comme écrivain, s'y déploient avec éclat, avec profusion et aussi avec inexpérience. On voit son âme candide éprise d'une même passion pour le beau idéal et pour l'ami dont l'épanouissement moral lui inspira cette pensée qu'on dirait empruntée à un poète de l'Ionie : « Les premiers jours » du printemps ont moins de grâce que la vertu » naissante d'un jeune homme. » Il y avait, en effet, dans la personne d'Hippolyte de Seytres, tel que le peintre l'a fait revivre, un attrait singulier : les plus nobles dons du cœur et de l'esprit, les qualités les plus aimables du caractère, tout cela, dans sa fleur, sur les limites encore indécises de l'adolescence et de la jeunesse, dut charmer Vauvenargues. Ajoutez les circonstances dans lesquelles ils se connurent et s'aimèrent. Nés, tous deux, à la brillante lumière du midi de la France, ils se retrouvaient au milieu des périls d'une guerre malheureuse, environnés de frimas, sous un ciel sombre. Combien les fatigues, les privations, les dangers supportés ensemble, combien les secours mutuels, tous les incidents de leur vie commune, fortifièrent chez eux cette sympathie instinctive, première attraction et premier lien de l'amitié !

Aussi quels traits, quels accents s'échappent, tour à tour, de l'inépuisable fonds du cœur de Vauvenargues, selon qu'il voit, qu'il cherche l'objet possédé ou perdu. Il y a là des élans, il y a là des cris de tendresse, qui rappellent la peinture hardiment et chastement brûlante des Livres Saints, quand ils retracent l'union de David et de Jonathas dont *les deux âmes soudées ensemble étaient chères l'une à l'autre, au-dessus de l'amour des femmes*[1].

Naturellement plein de grâce, les traits ingénus, l'air ouvert, la physionomie noble et sage, le regard doux et pénétrant, on ne le voyait pas avec indifférence; d'abord son aimable extérieur prévenait tous les cœurs pour lui, et quand on était à portée de connaître son caractère, alors il fallait adorer la beauté de son naturel.

Il n'avait jamais méprisé personne, ni envié, ni haï; hors même quelques plaisanteries qui ne tombaient que sur le ridicule, on ne l'avait jamais ouï mal parler de qui que ce soit. Il entrait aisément dans toutes les passions et dans toutes les opinions que le monde blâme le plus, et qui semblent les plus bizarres; elles ne le surprenaient point : il en pénétrait le principe, il trouvait dans ses réflexions des vues pour les justifier, marque d'un génie élevé que son propre caractère ne domine pas; et il était,

[1] « Il était des plus sensibles à l'amitié, et il y a porté des » délicatesses et des tendresses qu'il semblait avoir dérobées » à l'amour, » a dit M. Sainte-Beuve, dans sa délicieuse *causerie* sur Vauvenargues.

en effet, d'un jugement si ferme et si hardi, que les préjugés, même les plus favorables à ses sages inclinations, ne pouvaient pas l'entraîner, quoiqu'il soit si naturel aux hommes sages de se laisser maîtriser par leur sagesse; si modeste d'ailleurs, et si exempt d'amour-propre, qu'il ne pouvait souffrir les plus justes louanges, ni même qu'on parlât de lui; et si haut dans un autre sens, que les avantages les plus respectés ne pouvaient l'éblouir. Ni l'âge, ni les dignités, ni la réputation, ni les richesses, ne lui imposaient: ces choses qui font une impression si vive sur l'esprit des jeunes gens, n'assujétissaient pas le sien; il était naturellement et sans effort au niveau d'elles.

Qui pourrait expliquer le caractère de son ambition, tout à la fois si modeste et si fière? Qui pourrait définir son amour pour le bien du monde? Qui aurait l'art de le peindre au milieu des plaisirs? Il était né ardent; son imagination le portait toujours au-delà des amusements de son âge, et n'était jamais satisfaite: tantôt on remarquait en lui quelque chose de dégagé et comme au-dessus du plaisir, dans les chaînes du plaisir même; tantôt il semblait qu'épuisé, desséché par son propre feu, son âme abattue languissait de cette langueur passionnée qui consume un esprit trop vif; et ceux qui confondent les traits et la ressemblance des objets, le trouvaient alors indolent. Mais, au lieu que les autres hommes paraissent au-dessous des choses qu'ils négligent, lui paraissait au-dessus; il méprisait les affaires que l'on appréhende. Sa paresse n'avait rien de faible ni de lent; on y aurait remarqué plutôt quelque chose de vif et de fier. Du reste, il avait un instinct secret et admirable pour juger sainement les choses, et saisir le vrai dans l'instant: on aurait dit que, dans toutes ses vues, il ne passait jamais par les degrés et par les conséquences qui amusent le reste des

hommes; mais que la vérité, sans cette gradation, se faisait sentir tout entière, et d'une manière immédiate, à son cœur et à son esprit; de sorte que la justesse de ce sentiment, dans laquelle il s'arrêtait, le faisait paraître quelquefois trop froid pour le raisonnement, où il ne trouvait pas toujours l'évidence de son instinct. Mais cela, bien loin de marquer quelque défaut de raison, prouvait sa sagacité. Il ne pouvait s'assujétir à expliquer par des paroles et par des retours fatigants, ce qu'il concevait d'un coup d'œil. Enfin, pour finir ce discours par les qualités de son cœur, il était vrai, généreux, pitoyable, et capable de la plus sûre et de la plus tendre amitié; d'un si beau naturel d'ailleurs, qu'il n'avait jamais rien à cacher à personne, ne connaissant aucune de ces petitesses, haines, jalousies, vanités, que l'on dérobe au monde avec tant de mystère, et qu'on verse au sein d'un ami avec tant de soulagement. Insensible au plaisir de parler de soi-même, qui est le nœud des amitiés faibles; élevé, confiant, ingénu, propre à détromper les gens vains, chargés du secret accablant de leurs faiblesses, en leur faisant sentir le prix d'une naïveté modeste; en un mot, né pour la vertu et pour faire aimer sur la terre cette haute modération qu'on n'a pas encore définie, qui n'est ni paresse, ni flegme, ni médiocrité de génie, ni froideur de tempérament, ni effort de raisonnement, mais un instinct supérieur aux chimères qui tiennent le monde enchanté; on ne verra jamais dans le même sujet tant de qualités réunies... Tu croissais au milieu des fleurs et des songes de l'espérance; tu croissais... O Dieu! de quels coups vous frappez les têtes les plus innocentes!...

Vauvenargues fait chérir tant de vertus charmantes, moissonnées sur leur tige, et le lecteur se

reportant à cet âge, unique dans l'existence humaine, où l'affection et la confiance, réciproquement données aussitôt que senties, ne trompent pas encore ceux qui s'y abandonnent, voudrait avoir rencontré pour ami de Seytres, si déjà il n'avait préféré Vauvenargues [1].

Ce n'est pas seulement sur la déplorable perte d'Hippolyte de Seytres que s'attendrit notre orateur : son deuil patriotique embrasse toute cette jeunesse de l'armée française dont les corps mourants, ou inanimés, jonchent la longue et douloureuse voie de la retraite de Prague ; il esquisse le lugubre tableau d'un de ces grands désastres militaires qui devait, au commencement du XIXe siècle, se reproduire sous un climat encore plus rude et dans d'immenses proportions.

[1] Comme l'a très-bien remarqué M. Gilbert, « Vauvenargues » pleure non-seulement son ami, mais l'image idéale qu'il » s'en faisait... Il relève (dans ce jeune homme) des qualités » qu'il partageait avec lui, qu'il lui avait données peut-être ; » ou plutôt, disons-le, ce n'est plus là de Seytres, c'est plus » que lui, c'est Vauvenargues lui-même ; c'est Vauvenargues » qui, par une sorte de douloureux pressentiment, s'élève de » ses propres mains ce monument funéraire. Voilà pourquoi, » sans doute, il aimait tant ces quelques pages. » (Note de M. Gilbert, t. Ier, p. 143.)

Est-ce là cette armée qui semait l'effroi devant elle? Vous voyez, la fortune change : elle craint à son tour; elle presse sa fuite à travers les bois et les neiges; elle marche sans s'arrêter. Les maladies, la faim, la fatigue excessive accablent nos jeunes soldats; misérables, on les voit étendus sur la neige, inhumainement délaissés; des feux allumés sur la glace éclairent leurs derniers moments; la terre est leur lit redoutable.

On peut reprocher à certains passages le ton déclamatoire : les ornements de la rhétorique y sont trop multipliés ; la douleur n'éclate pas dans un langage assez simple. L'auteur l'a senti, et, non moins clairvoyant que modeste, il indique, en ces termes, le côté faible :

Une chose encore que j'ai remarquée, c'est que plusieurs personnes m'ayant parlé, comme vous, de mon discours avec éloge, aucune ne m'a dit qu'il fût touchant. Or, comme le sujet est pathétique, il faut qu'il y ait quelque grand défaut dans l'expression qui refroidisse, soit accablement d'ornements, soit défaut de naïveté, soit exagération dans les pensées ; car ce n'est pas, ce me semble, faute de passion qu'il n'émeut pas, mais plutôt parce que la passion y est fardée (Lettre du 13 mai 1743, à Saint-Vincens).

Ainsi, avec l'ingénuité qui fait le fonds de sa noble nature, Vauvenargues se blâme, se frappe lui-même, à l'endroit vulnérable. N'appelons pas

de son jugement. *La passion est fardée* quelquefois, dans cette œuvre, et voilà ce qui l'empêche de produire un plein effet ; mais comme elle subsiste, après tout, sincère et vive, elle perce, à chaque instant, par jets de lumière, à travers l'emphase inséparable des débuts du jeune écrivain. C'est notre conviction que si Vauvenargues eût été plus éloigné, par le temps, du héros qu'il voulait célébrer, il aurait mieux réussi. L'oraison funèbre exige, pour être traitée convenablement, la maturité des années. Vous le voyez chez le maître accompli du genre, chez Bossuet, qui tout en déployant, avec la gravité de son âge et de son ministère, un art infini, se laisse emporter par ces mouvements tumultueux, par ces élans passionnés au fond desquels, sous la résignation chrétienne, on sent l'amertume des inconsolables regrets. Il faut bien, du reste, qu'un sentiment vrai ait inspiré Vauvenargues, pour que, à la distance de plus d'un siècle, il nous transporte et nous touche encore au pied de la tombe lointaine d'un jeune homme inconnu. Puissance des sentiments vrais, qui réunissent dans une commune émotion les hommes séparés par le temps et l'espace ; mais, surtout,

puissance du génie, qui les exprime et les fait partager !

Voltaire, écrivant à Vauvenargues au sujet de ce discours, avait raison de lui dire : « L'*Eloge fu-* » *nèbre* que vous m'avez envoyé a augmenté mon » amitié pour vous, en augmentant mon admiration » pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes » né ; » il allait trop loin, quand il ajoutait : « Voilà » la première oraison funèbre que le cœur ait dic- » tée ; » il revenait complétement au vrai par les paroles suivantes : « Vous craignez qu'il n'y ait un » peu de déclamation : il est bien difficile que ce » genre d'écrire se garantisse de ce défaut ; qui » parle longtemps, parle trop sans doute. Je ne » connais aucun discours oratoire où il n'y ait des » longueurs ; tout art a son endroit faible. » Délicate et judicieuse critique, tracée au courant de la plume, par un autre grand maître, avec la grâce et la facilité exquise de la meilleure conservation. Voltaire fit mieux encore. Après avoir constamment témoigné à Vauvenargues, durant les quatre années qu'il le connut, une affection tendre (et respectueuse, bien que plus âgé que lui de vingt ans), il le célébra dans l'*Eloge funèbre des officiers*

morts pendant la guerre de 1741, — éloge composé à son intention, comme il l'a dit expressément lui-même, et dans lequel le cœur a parlé :

Tu n'es plus, ô douce espérance du reste de mes jours ! ô ami tendre, élevé dans cet invincible régiment du Roi, toujours conduit par des héros... La retraite de Prague, pendant trente lieues de glaces, jeta dans ton sein les semences de la mort que nos tristes yeux ont vues depuis se développer : familiarisé avec le trépas, tu le sentis approcher avec cette indifférence que les philosophes s'efforçaient jadis ou d'acquérir ou de montrer ; accablé de souffrances au dedans et au dehors, privé de la vue, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, et cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vu toujours le plus infortuné des hommes, et le plus tranquille... Mais par quel prodige avais-tu, à l'âge de vingt-cinq ans, la vraie philosophie et la vraie éloquence sans autre étude que le secours de quelques bons livres? Comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petitesses ? et comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur et cette force de génie? Je sentirai longtemps avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes, non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux et dont on a toujours à se plaindre, mais de cette amitié solide et courageuse, la plus rare des vertus [1].

Ce n'est pas seulement l'accent d'une douleur

[1] Édition Beuchot, tome XXXIX, p. 27.

vraie que l'on entend dans ces belles paroles, simples et émues ; elles donnent aussi le ton, la note fondamentale des relations de Voltaire avec le jeune officier moraliste. On a le plaisir, trop rarement satisfait, d'y trouver une élévation, un sérieux que la merveilleuse intelligence de l'auteur des *Eléments de la philosophie de Newton* était si bien en état de comprendre, même de s'assimiler, mais qu'elle avait peu d'occasions de rencontrer autour d'elle ; et surtout on y goûte comme un parfum de ces intimes entretiens du modeste hôtel de Tours, dans la petite rue du Paon, dont les Mémoires de Marmontel ont consacré le souvenir.

Ce fut dans ce temps-là (1745) que je vis chez lui (chez Voltaire) l'homme du monde qui a eu pour moi le plus d'attrait, le bon, le vertueux, le sage Vauvenargues. Cruellement traité par la nature du côté du corps, il était, du côté de l'âme, un de ses plus rares chefs-d'œuvre. Il me témoignait de la bienveillance, et j'obtins aisément de lui la permission de l'aller voir. Je ferais un bon livre de ses entretiens, si j'avais pu les recueillir. On en voit quelques traces dans le recueil qu'il nous a laissé de ses pensées et de ses méditations ; mais tout éloquent, tout sensible qu'il est dans ses écrits, il l'était, ce me semble, encore plus dans ses entretiens (Œuvres complètes de Marmontel, Paris 1818, *Mémoires,* t. Ier, p. 133).

..... Le marquis de Vauvenargues logeait à l'hôtel

de Tours, petite rue du Paon, et vis-à-vis de cet hôtel était la maison de la fruitière; m'y voilà logé. Surtout, quelle école pour moi que celle où, tous les jours, depuis deux ans, l'amitié des deux hommes les plus éclairés de leur siècle m'avait permis d'aller m'instruire! Les conversations de Voltaire et de Vauvenargues étaient ce que jamais on peut entendre de plus riche et de plus fécond. C'était, du côté de Voltaire, une abondance intarissable de faits intéressants et de traits de lumière; c'était, du côté de Vauvenargues, une éloquence pleine d'aménité, de grâce et de sagesse. Jamais, dans la dispute, on ne vit tant d'esprit, de douceur et de bonne foi, et, — ce qui me charmait plus encore, — c'était le respect de Vauvenargues pour le génie de Voltaire et la *tendre vénération* de Voltaire pour la vertu de Vauvenargues. L'un et l'autre, sans se flatter ni par de vaines adulations, ni par de molles complaisances, s'honoraient par une liberté de pensées qui ne troublait jamais l'harmonie et l'accord de leurs sentiments mutuels.

Vauvenargues mort, j'avais besoin de me soulager des regrets que j'en ressentais, et, dans une épître à Voltaire, il me fut doux de les répandre. Cette épître est de tous mes ouvrages celui que j'ai écrit avec le plus de rapidité; les vers coulaient de source; je le fis dans une soirée, et, depuis, je n'y ai rien changé (*Ibidem*, p. 163) [1].

[1] Combien il est à jamais regrettable que Marmontel n'ait pas recueilli ces entretiens dont il eût pu faire un si *bon livre!* Mais, à cette époque, venant d'arriver lui-même à Paris, du fond du Limousin, sans moyens assurés d'existence, il manquait de temps pour un pareil travail. Plus tard, dans la dissipation qui suivit ses premiers succès au théâtre, le loisir, peut-être aussi le désir lui manqua. L'épître de Marmontel à Voltaire sur Vauvenargues n'en est pas moins une production remarquable.

Vauvenargues, — pour reprendre sa vie littéraire au point où nous l'avons laissée, — était donc arrivé à Paris avec des idées bien nettes, des principes sûrs, des règles de conduite très-précises, et l'on peut affirmer que le plan de ses ouvrages était arrêté dans son esprit.

Quels étaient ces idées et ces principes? L'examen des *œuvres* nous les fait saisir et nous met à même d'indiquer les sources de son inspiration.

Il faut écrire, dit-il, parce que l'on pense, parce que l'on est pénétré de quelque sentiment. Ce qui fait qu'on est inondé de tant de livres froids, frivoles ou pesants, c'est que l'on ne suit pas cette maxime. Souvent, un homme qui a résolu de faire un livre se met devant sa table, sans savoir ce qu'il doit dire, ni même ce qu'il doit penser; ayant l'esprit vide, il essaie de remplir du papier, il écrit et efface, et forge des pensées et des phrases, comme le maçon bat du plâtre ou comme l'artisan le plus grossier travaille à un art mécanique, etc. [1].

[1] Fragment *sur les mauvais Écrivains*, t. I, p. 277. Ce morceau, qui a pris une couleur nouvelle dans le texte publié par M. Gilbert d'après les manuscrits, est excellent d'un bout à l'autre. Beaucoup de *maçons* littéraires de notre temps qu'on pourrait nommer, qu'on nomme en effet, tout bas malheureusement, sont reconnaissables aux traits que Vauvenargues a burinés sur les *modèles* qui posaient devant lui! S'il avait voulu *caractériser* à la manière de La Bruyère, nous aurions là quelques curieux portraits individuels; mais il s'est con-

Son âme, obsédée des images du sublime et de la vertu, ne saurait être attentive aux arts qui peignent les petits objets. Il n'imitera pas les auteurs de son siècle pour qui l'art d'écrire n'est plus qu'un métier, *comme l'arpentage ou l'orfévrerie*, et qui sont frappés de la maladie du temps, laquelle est de *vouloir badiner de tout;* il ne traitera que ceux des sujets qui demandent, à la fois, la fermeté des convictions, l'élévation des sentiments, l'amour du beau et du bien ; et l'éloquence, unie à la morale, se présentera naturellement à lui comme le plus digne objet de son ambition. Il devra être orateur et philosophe; mais s'il s'élance dans cette voie après Pascal, ne lui demandez pas de rien sacrifier aux caprices d'un public frivole, de rechercher l'esprit, les saillies, les pointes qui sont les signes du faux goût et des arts en décadence.

tenté de généraliser. « Concluons de tout cela, dit-il, qu'il » faut avoir pensé avant d'écrire, qu'il faut sentir pour émou- » voir, connaître avec évidence pour convaincre, et que tous » les efforts qu'on fait pour paraître ce qu'on est pas ne ser- » vent qu'à montrer plus clairement ce qu'on est. Pour moi, » je voudrais que ceux qui écrivent..... Je leur demanderais » enfin de se souvenir de cette maxime et de la graver en » gros caractères dans leur cabinet : *que l'auteur est fait pour* » *le lecteur, mais que le lecteur n'est pas fait pour admirer* » *l'auteur qui lui est inutile.* »

..... Je voudrais, dit-il, que ceux qui écrivent, poètes, orateurs, philosophes, auteurs en tout genre se demandassent du moins à eux-mêmes : Ces pensées que j'ai proposées, ces sentiments que j'ai voulu inspirer, cette lumière, cette évidence de la vérité, cette chaleur, cet enthousiasme que j'ai tâché de faire naître, en étais-je pénétré moi-même? En un mot, les ai-je contrefaits ou éprouvés? Je voudrais qu'ils se persuadassent qu'il ne sert de rien d'avoir mis de l'esprit dans un ouvrage, quand on n'y a pas joint le talent d'instruire et de plaire (SUR LES MAUVAIS ÉCRIVAINS).

Vous le voyez, son grand cœur amoureux de la perfection morale l'est aussi de l'idéale beauté, et à l'époque où Fontenelle tient le sceptre de la philosophie dans cette froide main qu'il *se garderait d'ouvrir si elle était pleine de vérités*, vous reconnaissez en lui, avec autant de bonheur que de surprise, un disciple inspiré à la fois de Platon et de Fénelon. Pour lui, comme pour Voltaire, sur les lèvres duquel il a recueilli le miel attique de cette parole, *la poésie est l'éloquence harmonieuse*[1]; pour

[1] SUR LA POÉSIE ET L'ÉLOQUENCE (édition Gilbert, tome Ier, p. 280). Il faudrait citer en entier ces pages admirables dirigées, mais avec une parfaite urbanité, contre Fontenelle : « M. Fontenelle dit formellement, en plusieurs endroits de ses » ouvrages, que l'éloquence et la poésie sont peu de chose. » Il me semble qu'il n'est pas trop nécessaire de défendre

qu'il admire, il faut qu'à une grande imagination s'unissent « une grande sagesse, un jugement net » et profond, des passions très-hautes, mais vraies, » nul effort pour être grand, une extrême sincé- » rité, beaucoup d'éloquence, et point d'art que » celui qui vient du génie [1]. »

Il est l'ennemi de l'emphase, qu'il définit assez

» l'éloquence. Qui devrait mieux savoir que M. Fontenelle, » que la plupart des choses humaines, je dis celles dont la » nature a abandonné la conduite aux hommes, ne se font » que par la séduction? C'est l'éloquence, etc., etc. »

[1] L'Homme vertueux dépeint par son génie (éd. Gilbert, t. Ier, p. 83). Aux magnifiques paroles que nous venons de lui emprunter, notre moraliste ajoute celles-ci, précieuses surtout à cause du type vivant qui a servi à dessiner le portrait idéal. « ... Alors je respecte l'auteur, je l'estime autant que » les sages ou que les héros qu'il a peints. J'aime à croire » que celui qui a conçu de si grandes choses n'aurait pas été » incapable de les faire; *la fortune qui l'a réduit à les écrire » me paraît injuste.* Je m'informe curieusement de tout le dé- » tail de sa vie; s'il a fait des fautes, je les excuse, parce que » je sais qu'il est difficile à la nature de tenir toujours le cœur » des hommes au-dessus de leur condition. Je le plains des » préjugés cruels qui se sont trouvés sur sa route, et même » des faiblesses naturelles qu'il n'a pu surmonter par son » courage. Mais lorsque, malgré sa fortune et malgré ses pro- » pres défauts, j'apprends que son esprit a toujours été oc- » cupé de grandes pensées et dominé par les passions les plus » aimables, je remercie à genoux la nature de ce qu'elle a » fait des vertus indépendantes du bonheur, et des lumières » que l'adversité n'a pu éteindre. »

bien : *le mauvais enthousiasme,* il rejette les ornements empruntés, tout ce qui n'atteste rien qu'un effort de l'imagination impuissante ; il aime principalement la vérité « (ceux qui emploient leurs pa- » roles pour une autre fin, ne connaissent pas les » principes de l'éloquence) ; » la netteté, « qui est » le vernis des maîtres ; » la simplicité, « don de » l'âme, qu'on reçoit immédiatement de la nature, » et qui en porte le caractère [1], » non pas celle qui, froide et nue, arrive bientôt à la sécheresse, mais celle qui, sans repousser les fleurs du langage et les grâces du discours, se complaît surtout dans

[1] L'Esprit naturel et le simple (édition Gilbert, t. Ier, p. 82). On lit dans le même fragment ce remarquable passage : « .... Elle (la simplicité) ne suppose pas nécessairement l'es- » prit supérieur, mais il est ordinaire qu'il l'accompagne ; elle » exclut toutes sortes de vanités et d'affectations, témoigne » un esprit juste, un cœur noble, un sens droit, un naturel » riche et modeste, qui peut tout puiser dans son fonds et ne » veut se parer de rien. Les deux caractères (l'esprit naturel » et le simple) comparés ensemble, je crois sentir que la sim- » plicité est la perfection de l'esprit naturel, et je ne suis plus » étonné de la rencontrer si souvent dans les grands hommes : » les autres ont trop peu de fonds pour s'arrêter dans leur » propre sphère, qu'ils sentent si petite et si bornée. D'ail- » leurs, il est très-difficile, lorsqu'on entre dans le monde, » de n'y pas prendre, malgré soi, une teinture des ridicules » dominants et applaudis : personne presque qui conserve son » caractère pur. »

l'harmonie de l'expression et de la pensée, parce qu'elle est née du goût et de la justesse de l'esprit. C'est la simplicité des bons orateurs grecs, la simplicité de Fénelon. « O charmante simplicité, s'é-
» crie-t-il, j'abandonnerais tout pour marcher sur
» vos traces [1] ! » Fénelon lui-même, dont nous venons d'invoquer l'exemple, disait, en se plaçant au point de vue mystique : « Oh ! qu'elle est aimable
» cette simplicité ! Qui me la donnera? Je quitte
» tout pour elle ; c'est la perle de l'Evangile. » Enfin, ne peut-on pas appliquer à l'art ce que le pieux archevêque de Cambrai dit encore de la vie chrétienne? « Dieu veut des âmes qui ne soient
» point occupées d'elles et comme toujours au
» miroir pour se composer... ; il veut une simpli-
» cité libre, droite et généreuse jusqu'à s'oublier

[1] Sur la simplicité et contre l'abus de l'art, t. I, p. 107. Dans les éditions précédentes, ce morceau fait partie d'une variante au *Discours* (posthume) *sur le caractère des différents siècles;* mais, dans le manuscrit que nous avons sous les yeux, c'est un morceau détaché que Vauvenargues destinait sans doute aux *Réflexions sur divers sujets,* car il ne l'a pas mis dans le *Discours,* dont la rédaction paraît définitive. Nous le rétablissons ici avec les différences de texte assez notables que donne le manuscrit du Louvre. (Note de M. Gilbert.)

» elle-même pour se livrer à lui sans réserve [1]. »

Heureux les écrivains tout préparés, comme alors l'était Vauvenargues! Affermis dans leurs croyances, appuyés sur des principes certains, épris du vrai, du bien et du beau, passionnés pour un idéal très-élevé, mais cependant saisissable, ils savent, dès le premier jour, où ils veulent aller; ils n'hésitent ni sur le but à poursuivre ni sur la route qui doit y conduire, et avec eux on ne risque pas de s'égarer. Ils plaisent, ils émeuvent, ils subjuguent : on subit le double ascendant de leur cœur et de leur esprit; on respecte tout en eux, jusqu'à leurs erreurs. S'ils ne persuadent pas toujours; si, pour employer une expression de notre auteur, *ils éclairent*, parfois, *sans échauffer*, il n'en est pas moins vrai qu'ils vous transportent dans une atmosphère plus sereine, et qu'ils sont de ces amis indulgents et fermes qu'on ne quitte jamais sans se sentir meilleur, ou disposé du moins à le devenir.

Critique, orateur, peintre, moraliste, Vauvenargues porte partout les saines et fortes doctrines

[1] *Œuvres de Fénelon*, édition Lefèvre, Paris 1838, tome Ier, p. 645.

qui communiquent leur chaleur à son talent, et qui font qu'on ne peut en lui séparer l'homme de l'écrivain. Suivons-le dans des *essais* malheureusement inachevés, semblables, pour la pureté, la grâce et l'harmonie, à ces débris mutilés de l'art antique, et toujours nous retrouverons celui que Voltaire appelait, avec tant de justesse, *une belle âme et un beau génie* [1].

Avant de chercher à exprimer ses propres idées, Vauvenargues, dans ses loisirs, avait fait des études sérieuses ; il avait approfondi les écrivains dont les pensées se rapprochaient le plus du tour de son esprit, et l'on peut, en surprenant, dans ses œuvres, la trace des influences qu'il a subies, retrouver les modèles qu'il s'était proposé d'imiter.

L'antiquité, nous le croyons, lui était peu familière ; il ne connaissait Homère que par les traductions ; il n'avait lu dans l'original ni Pindare,

[1] « Adieu, belle âme et beau génie » (Billet du 13 mai 1746). « Je vais lire vos portraits. Si jamais je veux faire celui du » génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de » l'âme la plus haute et la plus simple, je mettrai votre nom » au bas. Je vous embrasse tendrement. » (Autre billet du mois de mai 1746), édition Gilbert, t. II, p. 291 et 294.

ni Isocrate, ni Démosthènes [1], ni Horace, ni Lucain [2], et il était indifférent à la querelle des anciens et des modernes qui tenait encore, chez nous, deux camps très-divisés [3]. Cette insuffisance le rend médiocre appréciateur des chefs-d'œuvre littéraires d'Athènes et de Rome; il ne sent profondément ni la grandeur ingénue de l'Iliade, ni les patriotiques fureurs de l'adversaire d'Eschine et de Philippe, ni la gracieuse facilité du poète de Tibur, et il est plutôt frappé de l'élévation morale de la pensée que de l'expression parfaite. Ainsi les plaintes de Brutus, ainsi les doctrines de Sénèque le saisissent, le transportent; ainsi, surtout, il éprouve, à la lecture de Plutarque, cet enthousiasme qu'il a exhalé lui-même et qu'on ne peut oublier. Vauvenargues, sous ce rapport, est bien

[1] Le fonds de ces deux orateurs n'est pas suffisamment creusé dans les dialogues où il les met en scène, t. II, p. 8, et suiv.

[2] « Je n'ai lu, dit-il candidement, ni les odes d'Horace ni » celles de Pindare (t. Ier, p. 280). Je voudrais qu'on me dît si » ceux qui entendent le latin n'estiment pas Lucain plus grand » poète que Corneille (maxime 349). » On aurait tort d'inférer, de cette dernière citation, que la langue latine était entièrement étrangère à Vauvenargues; il parle ici de ceux qui sentent le mieux les nuances.

[3] *Réflexions sur les anciens et les modernes*, t. Ier, p. 103.

l'homme de son temps, car on sait comment, en France, après Fénelon jusqu'à André Chenier exclusivement, l'antiquité grecque fut comprise ; il suffit, pour cela, de se rappeler les jugements des deux principales autorités, Voltaire et La Harpe. Le XVIIIe siècle, si audacieusement revendicateur des droits de la raison humaine, rejetait la tradition en littérature, comme en religion, comme en politique, ne voulant, dans l'orgueil infini de ses aspirations et de ses espérances, dater que de lui seul. Notre moraliste, à coup sûr, ne ressentait point ce dédain systématique ; mais, même en résistant aux excès intellectuels de l'époque, il était entraîné sur sa pente, et ce n'est pas un des côtés les moins curieux à étudier, dans cette âme tout ouverte, que la lutte déclarée entre ses tendances intérieures et les idées qui dominent au dehors.

Les littératures étrangères et le moyen âge ne sont pas mieux compris par lui que l'antiquité. Comme Voltaire, qui, même après avoir été à l'école plus libre de l'Angleterre, suivit, à cet égard, trop docilement Boileau, il enveloppe dans une même proscription tous les siècles durant lesquels s'est laborieusement formé l'esprit français. Ce

sont pour lui, jusqu'au XVIe y compris, autant de siècles barbares [1]. S'il avait à écrire notre histoire poétique, il la ferait, lui aussi, commencer à Malherbe :

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse *aux règles du devoir*.
Par ce *sage* écrivain *la langue réparée*
N'offrit plus rien de rude *à l'oreille épurée*, etc. [2].

Et s'il voulait remonter aux origines de notre prose, il débuterait par l'auteur des *Essais*, sans tenir compte de tant d'œuvres originales et charmantes qui chez nous ont assoupli la langue, *épuré* le goût, agrandi le domaine de l'imagination et de la pensée. Il semble n'avoir connu, de tous les peuples voisins, que les Anglais, et, parmi ceux-ci,

[1] « Montaigne, dit-il, a été un prodige *dans des temps bar-* » *bares* (Fragment sur Montaigne et Pascal, t. I, p. 274). »

[2] A l'encontre de cette tirade de vers qu'autrefois on apprenait superstitieusement (*par cœur*), au collége, comme autant d'oracles infaillibles, les objections, les restrictions se présentent en foule aujourd'hui. C'est un grand service de la critique contemporaine, *réparée* elle-même, ou *épurée* par l'étude comparative des littératures étrangères, d'avoir aboli sans retour ce fétichisme intellectuel.

seulement Pope, Milton et Shakespeare [1]. La froide correction de Pope devait lui rappeler les poètes français de son temps, qu'il goûtait peu, Voltaire excepté; mais il est douteux, pour nous, que, même en admirant hautement Milton, il ait pénétré le génie du chantre du PARADIS PERDU au point d'y voir revivre les ardentes passions des guerres religieuses de l'Angleterre, et de distinguer ce qu'elles ont jeté, dans ce grand poëme, d'ombres infernales comme contraste à la lumière céleste. Il aurait fallu posséder déjà cette méthode toute récente, quoique bien simple, du contrôle de la poésie par l'histoire, pour apprécier ainsi Milton.

Quant à Shakespeare, outre qu'il le connaissait seulement par l'entremise de Voltaire, Vauvenargues, trop asservi aux préjugés alors dominants en France, sur les règles de la tragédie, privé, d'ailleurs, de l'instrument essentiel de perspective indiqué tout à l'heure, ne pouvait saisir, dans sa pro-

[1] « Je n'ai lu de leurs ouvrages que M. Pope et M. Loke, et » *le Paradis perdu;* mais j'honore fort leur génie : tout ce » que j'en entends dire me le rend recommandable (Lettre à » Saint-Vincens, datée d'Arras, le 30 mai 1739). » A cette époque, Vauvenargues ne connaissait pas encore Shakespeare dont il cherche, plus tard, à se bien rendre compte.

fonde originalité, le grand poète dramatique du siècle d'Elisabeth. On doit remarquer, néanmoins, comme ce sincère esprit flotte, hésite, entre ses impulsions spontanées et les idées admises Il reconnaît « le prodigieux succès du théâtre de Sha-
» kespeare en Angleterre, depuis des siècles, *mal-*
» *gré les nombreuses irrégularités de ses pièces*
» (tome Ier, p. 408); » il pense que « c'est un
» écrivain qui joint de grands défauts à des qua-
» lités éminentes, une grande imagination et peu
» de jugement, ou beaucoup de force et peu d'art
» (*ibidem,* p. 486); » il estime que « c'est faire
» trop d'honneur à l'esprit humain de croire que
» des ouvrages irréguliers n'aient jamais le droit
» de lui plaire, surtout si ces ouvrages peignent les
» passions; qu'il n'est pas besoin d'un grand art
» pour faire sortir les meilleurs esprits de leur
» assiette et pour leur cacher les défauts d'un ta-
» bleau hardi et touchant; » puis, il ajoute : « Cette
» parfaite régularité, qui manque aux auteurs, ne
» se trouve point dans nos propres conceptions; le
» caractère naturel de l'homme ne comporte pas
» tant de règle; nous ne devons pas supposer dans
» le sentiment une délicatesse que nous n'avons que

» par réflexion (*ibidem*, p. 408) ; » mais, au moment où l'on espère qu'après avoir tout bien pesé, il va faire pencher la balance du côté des *qualités éminentes*, voilà qu'il cède à un scrupule et conclut ainsi : « Quand quelqu'un vient me dire : croyez-» vous que les Anglais, qui ont tant d'esprit, s'ac-» commodassent des tragédies de Shakespeare, si » elles étaient aussi monstrueuses qu'elles nous le » paraissent ? je ne suis point la dupe de cette » objection et je sais ce que j'en dois croire (*ibidem*, » p. 159). » A la vérité, il a écrit, comme variante, sur la même page : « Aussi, quand on vient me » dire : pensez-vous que ces Athéniens, qui avaient » tant d'esprit et de politesse, se fussent divertis » aux comédies d'Aristophanes, si elles n'eussent » pas été excellentes ? je ne suis point la dupe de » cette objection, quoique j'estime fort Aristopha-» nes, d'ailleurs. » Concluons, à notre tour, que Vauvenargues ne connaissait suffisamment ni Aristophanes ni Shakespeare ; mais gardons-nous bien de lui tenir rigueur à cause de celui-ci, nous qui savons au prix de quels bouleversements sociaux, de quels violents mélanges de peuples, nous sommes sortis du culte exclusif de nous-mêmes et

avons reconnu ce qu'il y a de grand chez nos voisins.

Parmi les écrivains antérieurs au règne de Louis XIV, tous confondus en un même oubli dédaigneux, Vauvenargues, — nous l'avons fait pressentir, — n'excepte que Montaigne dont Pascal lui avait inspiré le goût et avec lequel il le met en parallèle. Mais, bien qu'il reconnaisse dans l'auteur des *Essais* « une imagination inépuisable, tous » les charmes de la naïveté, et ce caractère original » qui manque rarement aux âmes vraies, » il lui conteste les parties supérieures du génie, et lui trouve de graves défauts, entre autres : « de se » pencher souvent du côté de l'erreur pour con- » trepeser l'opinion, et de fonder sur des faits va- » gues et incertains des jugements hasardeux ; » puis il le montre « savant à détruire, faible à éta- » blir, incapable de ces passions altières et véhé- » mentes qui sont presque les seules sources du » sublime ; » enfin, il lui reproche « une indiffé- » rence, une indécision choquante. » On le voit, la sévérité de cette sentence n'est, en définitive, adoucie que par les louanges données aux grâces du discours. N'est-ce pas aller trop loin? Ce que

notre auteur appelle indécision, indifférence, n'était-il pas plutôt un froid mépris, né du spectacle atroce des guerres religieuses, la lassitude d'une âme consternée, qui se replie sur elle-même en présence d'horribles calamités qu'elle ne peut guérir? Quoi qu'il en soit, nous sommes au nombre de ceux qui n'acceptent point les phrases convenues sur l'égoïsme de Montaigne, non plus que sur son scepticisme.

Vauvenargues n'entre dans son véritable domaine qu'en arrivant au XVIIe siècle. La régularité, la belle ordonnance des œuvres littéraires de cette époque le saisissent, et son admiration presque sans réserve lui inspire alors des jugements que nous n'admettons pas tous, mais qui, décisifs pour la plupart, brillent à la fois par la justesse et la netteté. Il a raison quand, tout en professant pour le créateur de notre théâtre un respect profond, il critique énergiquement l'esprit raisonneur de ses personnages, leur hauteur affectée, le soin qu'ils prennent de se faire connaître et de s'exalter eux-mêmes par des paroles bien plus que par des actes [1]. Voltaire, dans son commentaire sur Cor-

[1] *Réflexions critiques sur quelques poètes*, t. Ier, p. 240.

neille, semble s'être approprié ces jugements dont il avait reçu la première confidence, et il les fortifie de son autorité. On pourrait, néanmoins, demander si ce ton, visant perpétuellement au sublime, ne convient pas à des êtres taillés dans des proportions héroïques? Le Cid, d'ailleurs, ne doit-il pas reproduire l'emphase espagnole; et puisque les sentiments d'Horace, d'Emilie, de Polyeucte, sont, en réalité, au-dessus des sentiments ordinaires, ne faut-il pas aussi qu'ils les dominent par l'expression? Qu'on ne reproche donc point trop à Corneille le langage des héros que son imagination a enfantés dans une région supérieure à celle où vit la masse des hommes; qu'ils parlent une langue forte, élevée, inspirée, et pourtant naturelle si on accepte, en principe, les idées, les passions qui les animent; autrement, ce serait intenter, du même coup, un procès aux plus hautes conceptions du génie. Tout le débat se réduit ici à une limite que la froide raison ne peut guère déterminer, qu'elle ne doit pas, du moins, tracer trop étroite, sous peine d'être elle-même justement reléguée dans son propre domaine.

Notre critique n'a plus à faire ces restrictions,

lorsqu'il s'agit de Racine. Le seul reproche qu'il lui adresse, c'est que ses pièces sont un peu vides d'action [1] ; il voudrait, du reste, comme Voltaire, écrire au bas de toutes les pages : *beau, admirable, sublime*. C'est, selon lui, le génie le plus complet que possède la France et le plus éloquent de ses poètes. Nous remarquerons, cependant, que l'enthousiasme de Vauvenargues n'est pas toujours aussi explicite que sincère. Il admire, mais il ne dit pas assez les motifs de son admiration ; il néglige trop d'approfondir les caractères, d'analyser les passions et même de mettre en relief la perfection continue du style, — qualités souveraines de son poète favori. Mais félicitons-le d'avoir fait une remarque qui, de son temps, avait tout le mérite de la nouveauté et qui pourrait bien l'avoir encore aujourd'hui.

On reproche à Racine, dit-il, de n'avoir pas donné à ses héros le caractère de leur siècle et de leur nation ; mais les grands hommes sont de tous les âges et de tous les pays... Les âmes véritablement grandes ne sont telles que parce qu'elles se trouvent, en quelque manière, supérieures à l'éducation et aux coutumes. Je sais qu'elles retiennent toujours quelque chose de l'un et de l'autre ;

[1] *Ibidem*, p. 249.

mais le poète peut négliger ces bagatelles, qui ne touchent pas plus au fond du caractère que la coiffure et l'habit du comédien, pour ne s'attacher qu'à peindre vivement les traits d'une nature forte et éclairée, et ce génie élevé qui appartient également à tous les peuples. Je ne vois point, d'ailleurs, que Racine ait manqué à ces prétendues bienséances du théâtre... Dira-t-on qu'Acomat, Roxane, Joad, Athalie, Mithridate, Néron, Agrippine, Brutus, Narcisse Clytemnestre, Agamemnon, etc., n'aient pas le caractère de leur siècle, et celui que les historiens leur ont donné? Parce que Bajazet et Xipharès ressemblent à Britannicus, parce qu'ils ont un caractère faible pour le théâtre, quoique naturel, sera-t-on fondé à prétendre que Racine n'ait pas su caractériser les hommes, lui dont le talent éminent était de les peindre avec vérité et avec noblesse [1].

C'est là une appréciation pleine de vérité. On a, de nos jours, violemment attaqué Racine sous prétexte que ses personnages n'étaient ni Grecs ni Romains et que tous semblaient avoir vécu à la cour de Louis XIV ; il y avait là un parti pris d'injustice et de dénigrement. Nous ne recommencerons pas, de peur de l'affaiblir, l'argumentation de Vauvenargues, nous contentant d'affirmer qu'il vaut mieux conserver à une époque son caractère général que d'en rechercher, minutieusement,

[1] *Ibidem*, p. 250.

comme on l'a fait sous nos yeux, les curiosités de manières et de costumes.

La tragédie, qui se propose de peindre la lutte des passions héroïques, plaisait plus à Vauvenargues que la comédie dont l'objet est de présenter le tableau des mœurs et de châtier les ridicules. Il n'aimait point les sujets pris au dessous des hauteurs de l'idéal.

Qu'on joue, dit-il avec un amer sourire, *Pourceaugnac* à la Comédie, ou telle autre farce un peu comique, elle n'y attirera pas moins de monde qu'*Andromaque;* on entendra jusque dans la rue les éclats du parterre enchanté. Qu'il y ait des pantomimes supportables à la Foire, ils feront déserter la comédie; jai vu nos petits-maîtres et nos philosophes monter sur les bancs pour voir battre deux polissons; on ne perd pas un geste d'Arlequin, et Pierrot fait rire ce siècle savant qui se pique de tant de politesse. Le peuple est né en tout temps pour admirer les grandes choses, et pour adorer les petites [1].

Ce besoin du grand lui inspire pour Molière un dédain fort injuste, et il adopte trop facilement, au sujet de cet admirable auteur dramatique, les erreurs passionnées de Fénelon dans la célèbre *Lettre à l'Académie* [2]. Il n'apprécie point, chez Molière,

[1] *Discours sur le caractère des différents siècles,* t. Ier, p. 158.
[2] *Réflexions critiques sur quelques poètes,* t. Ier, p. 238.

la profondeur de l'observation, l'honnêteté de l'esprit, le comique des situations, la verve du dialogue, la force du style ; et, après lui avoir adressé le singulier reproche « de saisir la nature dans l'hu-
» meur et les bizarreries des gens du commun,
» on trouve dans ses pièces, ajoute-t-il plus étran-
» gement encore, tant de négligences et d'expres-
» sions impropres, qu'il y a peu de poètes moins
» corrects et moins purs que lui[1]. » Si le caractère bien connu de Vauvenargues ne donnait pas une plausible explication de cette antipathie tout instinctive, on serait tenté d'accuser son goût littéraire protestant seul contre l'admiration universelle ; mais évidemment c'est pour lui une affaire de morale plutôt que d'esthétique. Il ne souffre pas qu'on rabaisse l'homme, lui qui, l'ayant trouvé *en disgrâce chez tous ceux qui pensent,* a entrepris de le relever ; lui qui a dit, rappelant par là le vers plein d'entrailles et de cœur de Térence :

J'aime les choses humaines, parce que je suis homme[2].

lui, enfin, qui étend son indulgente pitié sur les gens

[1] *Ibidem.*

[2] ACESTE, ou l'AMOUR INGÉNU, t. I, p. 301.

les plus ridicules, sa tendre compassion sur les plus coupables. On le sent bien, c'est par un excès de délicatesse, tenant à sa vertu, qu'il ne veut pas voir l'humanité trop risible. Après cela, que Molière, directeur de théâtre en même temps que poète, se soit vu forcé, pour faire vivre sa troupe, de satisfaire les goûts grossiers du public, tout le monde en convient sans lui être aussi rigoureux; mais si, parfois, cette nécessité lui imposait le sujet d'une pièce, comme il est arrivé pour le *Festin de Pierre*, il savait, à l'occasion, en tirer un chef-d'œuvre. Au reste, ces farces mêmes dans lesquelles Boileau, avant Vauvenargues, ne reconnaissait pas l'auteur du *Misanthrope*, sont d'une intarissable gaieté; elles renferment une foule de traits excellents et bien des leçons profitables. Mais où notre marquis philosophe, d'ailleurs dégagé de toute morgue, a-t-il pris que les personnages de Molière n'étaient que *des gens du commun*? Alceste et Philinte, sans parler d'une foule d'autres, sont *des gens de cour* et du meilleur monde. Certes, s'il eût exclusivement cherché ses modèles à Versailles, Molière mériterait un reproche bien autrement grave; il ne serait pas un de nos plus grands poètes

nationaux, — car, Dieu merci, Versailles n'était pas toute la France, — il serait encore moins un poète universel. Pour ce qui est de son style, il a toutes les qualités du style de la bonne comédie, le naturel, la force, la précision, la clarté, le trait, et j'avoue ne guère mieux comprendre les critiques de Vauvenargues que celles de La Bruyère soutenant « qu'il ne lui a manqué (à cet écrivain mo-
» dèle!) que d'éviter le jargon et le barbarisme et
» d'écrire purement[1]. »

Sévère jusqu'à l'injustice envers Molière, Vauvenargues tombe dans une indulgence excessive à l'égard de Quinault dont il loue sans restriction la facilité, l'harmonie tendre et touchante[2]. Au contraire, il est trop sec sur le compte de La Fontaine et de Boileau[3]. On n'a pas tout dit de notre fabuliste par excellence, quand on a vanté son bon sens et sa simplicité; la correction du *Législateur du Parnasse français* (comme on s'exprimait encore naguère, malicieusement ou naïvement), n'est pas son seul mérite. Il fallait louer

[1] CARACTÈRES, chap. Ier, *Des ouvrages de l'esprit.*

[2] *Réflexions critiques sur quelques poètes*, t. Ier, p. 255.

[3] *Ibidem*, p. 233 et 234.

chez celui-ci la fermeté, la concision, la haine pour le faux en littérature, et montrer cependant que l'élégance des épîtres, les traits des satires, l'imagination du *Lutrin* ne suffisent pas pour faire un vrai poète; qu'il est, en un mot, moins éminent par ses œuvres que par son influence, par la salutaire discipline dont il impose le frein aux auteurs de son temps. Les qualités supérieures de La Fontaine ne sont pas, non plus, celles que lui reconnaît Vauvenargues, qui me semble n'avoir pas saisi tout le naturel, tout le charme et, à la fois, toute la philosophie souriante du plus gracieusement abandonné de nos poètes.

En revanche, Vauvenargues se faisait une très-juste idée du genre lyrique. Partant de ce principe : que *la poésie est l'éloquence harmonieuse,* et, par une conséquence naturelle, voulant trouver dans l'ode sa plus haute expression, il remarque, avec beaucoup de sagacité, tout ce qui manque sous ce rapport à Jean-Baptiste Rousseau. Il ne lui accorde guère, en dernière analyse, que « d'avoir » connu parfaitement la mécanique des vers, » mérite fort subalterne.

J'excepte, dit-il, quelques-unes des odes sacrées, dont le fond appartient à de plus grands maîtres; quant à celles qu'il a tirées de son propre fonds, il me semble qu'en général, les fortes images qui les embellissent ne produisent pas de grands mouvements, et n'excitent ni la pitié, ni l'étonnement, ni la crainte, ni ce sombre saisissement que le vrai sublime fait naître.

La marche inégale et impétueuse de l'ode n'est pas celle d'un esprit tranquille; il faut donc qu'elle soit justifiée par un enthousiasme véritable. Lorsqu'un auteur se jette de sang-froid dans ces mouvements et ces écarts, qui n'appartiennent qu'aux passions fortes et réelles, il court grand risque de marcher seul; car le lecteur se lasse de ces transitions forcées, et de ces fréquentes hardiesses que l'art s'efforce d'imiter du sentiment, et qu'il imite toujours sans succès. Les endroits où le poète paraît s'égarer devraient être, à mon sens, les plus passionnés de l'ouvrage [1].

Après avoir examiné, en détail, plusieurs odes de J.-B. Rousseau dont il relève, soit les pensées fausses, soit le sentiment médiocre, soit les figures exagérées, Vauvenargues continue ainsi, d'un ton légèrement ironique :

Comme je ne fais point de vers, je ne suis pas toujours assez touché peut-être de cette *mécanique* difficile, fort prisée par les gens du métier, mais qui n'est estimée par les autres hommes qu'autant que les passions lui donnent

[1] *Réflexions critiques sur quelques poètes*, t. Ier, p. 256.

une âme, et que de grandes pensées l'ennoblissent. Je sais qu'il y a des juges d'un goût éclairé qui trouvent l'un et l'autre dans Rousseau : s'ils sont transportés par la lecture de ces odes, si leurs cheveux se dressent sur leur tête, c'est qu'ils sont plus sensibles que moi, et je n'attaque point leur opinion ; mais je dis simplement ce que je sens, parce que je le sens et que je n'ai jamais compris qu'on pût écrire, non pas sa pensée, mais celle d'un autre. Au reste, je ne me crois pas obligé de répondre à ceux qui disent que nous n'avons pas de meilleures odes dans notre langue que celles de Rousseau ; car je ne vois pas ce que cela prouve (*Ibidem*, p. 257).

Les conclusions de notre auteur, tirées à la suite de longs et curieux développements, sont d'une extrême simplicité, mais aussi d'une grande hardiesse pour le temps où elles furent émises, la vérité, dans les arts comme en philosophie, ne se dégageant qu'avec de violents efforts des ombres épaissies autour d'elle par l'erreur. « Je crains bien, dit-il, » que si on n'aspire pas à faire de l'ode une imi- » tation plus fidèle de la nature, ce genre ne de- » meure enseveli dans une espèce de médiocrité [1]. » Il ajoute ailleurs : « Je ne sais point si Rousseau a » surpassé Horace et Pindare dans ses odes ; s'il les » a surpassés, je conclus que l'ode est un mauvais

[1] *Ibidem*, p. 258.

» genre, ou, du moins, un genre qui n'a pas atteint,
» à beaucoup près, sa perfection [1]. »

C'est ainsi que, par une vue nette de sa nature et par un vif sentiment de son objet, Vauvenargues montre à la poésie lyrique le but vers lequel doit la porter un vol franc et rapide. Pouvait-elle l'atteindre au milieu du XVIIIe siècle, dans un temps où J.-B. Rousseau était, si l'on peut ainsi parler, le chef d'emploi du genre (je ne veux pas dire, avec Vauvenargues, du *métier*), et La Motte sa doublure, dans un temps d'esprit raisonneur et de sécheresse analytique? Le pouvait-elle avant ces violentes catastrophes qui déblaient, à la fois, le fond de la société et le fond des âmes? Personne aujourd'hui n'oserait répondre affirmativement. Toujours est-il que les versificateurs dont il s'agit n'ont pas puisé aux profondes sources de l'inspiration, et qu'il faut arriver jusqu'à notre âge poétique pour sentir l'émotion sincère qui communique à l'ode ses transports et sa flamme [2].

[1] *Fragments*, p. 279.

[2] Voir, dans l'ouvrage déjà cité, les idées vraiment neuves et les excellentes observations techniques de M. Edmond Arnould sur l'ode française, considérée sous la triple influence des deux grandes littératures de l'antiquité et de la littérature italienne. P. 411-425.

Avec ces hautes et justes notions de notre auteur sur la poésie en général, et la poésie lyrique en particulier, on doit penser qu'il avait sur l'épopée des vues aussi larges et aussi précises. Il ne les a pas exprimées, sans doute afin de n'avoir pas à juger directement *la Henriade*, car, même son respect, et, qui plus est, même son amitié pour Voltaire, ne faisaient fléchir en sa faveur aucune de ses convictions essentielles. Voici tout ce qu'il dit à ce sujet : « Je ne parlerai pas de *la Henriade* » qui, malgré les défauts qu'on lui impute, et ceux » qui y sont en effet, passe néanmoins, sans con- » testation, pour le plus grand ouvrage de ce siècle, » et le seul poème, en ce genre, de notre nation [1]. » Sous l'embarras de cette louange officielle, je crois apercevoir les réserves qui se produisirent dans la liberté des entretiens intimes. Quoi qu'il en soit, le juge en dernier ressort a prononcé. *La Henriade*, comme œuvre d'imagination, ou comme machine de guerre, occupe, depuis longtemps déjà, sa véritable place. « Malgré les défauts » qu'on lui reconnaît beaucoup plus à présent qu'à l'époque de Voltaire, quelques pages d'une impérissable beauté,

[1] *Réflexions critiques sur quelques poètes*, t. Ier, p. 263.

par exemple la description du système du monde, d'après Newton, et le tableau de la Saint-Barthélemy, feront toujours lire, mais par parties seulement, ce poème, le moins épique de tous les poèmes. Quant aux tragédies, Vauvenargues, qui, d'un coup d'œil sûr, a fixé le rang de Voltaire bien au dessous de Racine, sait insinuer ses restrictions au milieu de ses éloges [1].

Notre critique est encore meilleur juge des prosateurs. Il apprécie avec une admirable sûreté, chez Descartes, l'*invention de dessein* [2] qu'il a soin de distinguer de l'*invention de détail* [3], excusant, avec l'indulgence d'un homme qui sait tout ce qu'il a fallu de vigueur d'esprit pour les commettre, *les erreurs magnifiques* [4] du père de la philosophie moderne, auquel il reconnaît, — je me sers d'une des expressions favorites de Vauvenargues, — toutes les hautes *parties* du génie, bien qu'il lui reproche

[1] *Ibidem*, p. 265.

[2] Édition Gilbert, t. Ier, p. 22.

[3] « D'assez grands génies ne paraissent presque avoir eu » que l'invention de détail : tel est Montaigne. » *Ibidem*, p. 22.

[4] « Parce qu'on démêle aujourd'hui les erreurs magnifi- » ques de Descartes, qu'il (*le Critique borné*) n'aurait jamais » aperçues de lui-même, il ne manque pas de se croire l'es- » prit bien plus juste que ce philosophe. » *Ibidem*, p. 361.

d'avoir « élevé son système sur des fondements » ruineux[1], » l'associant, du reste, aux plus hautes intelligences[2] parmi ceux « qui sont en vénération » à l'univers[3]. »

Tout ce que dit Vauvenargues, dans le fragment intitulé LES ORATEURS, sur Bossuet, Pascal, Fénelon est bien senti, fortement ou délicatement exprimé :

Qui n'admire la majesté, la pompe, la magnificence, l'enthousiasme de Bossuet, et la vaste étendue de ce génie impétueux, fécond, sublime? Qui conçoit, sans étonnement, la profondeur incroyable de Pascal, son raisonnement invincible, sa connaissance universelle et prématurée! Le premier élève l'esprit, l'autre le confond et le trouble. L'un éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux, et par ses soudaines hardiesses, échappe aux génies trop timides; l'autre presse, étonne, illumine, fait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité; et, comme si c'était un être d'une autre nature que nous, sa vive intelligence explique toutes les conditions, toutes les affections et toutes les pensées des hommes, et paraît toujours supérieure à leurs conceptions incertaines. Génie simple et puissant, il assemble des choses qu'on croyait être incompatibles, la véhémence, l'enthousiasme, la naïveté, avec les profondeurs les plus cachées de l'art, mais

[1] *Ibidem*, p. 274.

[2] « Qui a plus d'imagination que Bossuet, Pascal, Descar- » tes, tous grands philosophes? » *Ibidem*, p. 412.

[3] PREMIER DISCOURS SUR LA GLOIRE, *ibidem*, p. 132.

d'un art qui, bien loin de gêner la nature, n'est lui-même qu'une nature plus parfaite et l'original des préceptes. Que dirai-je encore? Bossuet fait voir plus de fécondité, et Pascal a plus d'invention; Bossuet est plus impétueux, et Pascal plus transcendant; l'un excite l'admiration par de plus fréquentes saillies; l'autre, toujours plein et solide, l'épuise par un caractère plus concis et plus soutenu[1].

La page consacrée à Fénelon est d'une tendresse de pensées, de sentiments et d'expressions telle qu'on dirait Vauvenargues pleinement identifié à son modèle, et ne formant plus avec lui qu'une même intelligence et un même cœur :

Mais toi qui les a surpassés en aménités et en grâces, ombre illustre, aimable génie; toi qui fis régner la vertu par l'onction et par la douceur, pourrais-je oublier la noblesse et le charme de ta parole, lorsqu'il est question d'éloquence? Né pour cultiver la sagesse et l'humanité dans les rois, ta voix ingénue fit retentir au pied du trône les calamités du genre humain foulé par les tyrans, et défendit contre les artifices de la flatterie la cause abandonnée des peuples. Quelle bonté de cœur, quelle sincérité dans tes écrits! Quel éclat de paroles et d'images! Qui sema jamais tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre? Qui orna jamais la raison d'une si touchante parure? Ah! que de trésors, d'abondance, dans ta riche simplicité[2].

[1] Tome Ier, p. 269.
[2] *Ibidem*, p. 270.

Malgré toute la droiture de son caractère et de son esprit, si, parmi nos prosateurs, il s'agit de juger ses plus célèbres contemporains, Vauvenargues n'a plus la même rectitude : il montre trop d'indulgence à l'égard de Fontenelle et de Voltaire, — preuve décisive de l'extrême difficulté qu'il y a, pour les premiers écrivains d'un même siècle, à s'apprécier mutuellement. Que Fontenelle soit ingénieux, subtil, agréable, on l'accorde ; mais, froid et compassé, comme il est d'habitude, il ne « mérite » point assurément « d'être regardé, *par la* » *postérité*, comme un des plus grands philosophes » de la terre [1]. » Encore si Vauvenargues n'avait engagé que lui-même et son époque dans cette hyperbolique admiration, qu'on a de la peine à s'expliquer, venant d'une nature si différente !...

Voltaire n'est pas davantage « un esprit supérieur » aux préjugés, » ni qui embrasse « toute l'éco- » nomie du genre humain [2]. » Cependant, qu'il soit, à ses heures, lorsque les préjugés ou les passions ne l'offusquent pas, « non-seulement un » écrivain du premier ordre, mais encore un génie

[1] *Fragment sur Fontenelle*, t. Ier, p. 270.
[2] *Réflexions critiques*, t. Ier, p. 267.

» sublime qui peint tout en grand, et, d'un seul » trait, met la vérité toute nue sous les yeux; une » vaste imagination qui rapproche de loin les choses » humaines [1]; » ceux-là seuls peuvent le nier, auxquels manque la juste mesure, et, sans doute aussi, l'étude exacte, consciencieuse des matières qu'ils traitent. La justice, néanmoins, se fait toujours, avec le temps, pour les hommes qui ont influé sur la marche du monde; et si quelque chose, aujourd'hui, pouvait troubler la sérénité de jugement d'une génération dont l'impartialité historique est l'un des traits essentiels, ce seraient les clameurs furieuses de quelques sauvages pamphlétaires qui violent la paix des morts comme la conscience des vivants. Grâces à Dieu, cela provoque beaucoup plus de mépris que de colère, au milieu du tranquille progrès de la raison et de l'équité publique [2].

[1] *Ibidem*, p. 276.

[2] « Je vois, a dit Vauvenargues, qu'il n'est point dans le » caractère des hommes de juger du mérite d'un autre homme » par l'ensemble de ses qualités; on envisage sous divers as- » pects le génie d'un homme illustre, et on le méprise ou » l'admire avec une égale *apparence* de raison, selon les » choses que l'on considère en ses ouvrages (*Réflexions cri- » tiques*, etc., p. 255). » Ces considérations, si humaines et si

En supposant que nos précédentes observations, à défaut d'autre mérite, aient, du moins, celui de la justesse, il devient facile, maintenant, de déterminer les qualités et les défauts littéraires de Vauvenargues. Comme il ne peut point encore avoir obtenu ce complet développement, cette pleine irradiation des facultés, qui est, à la fois, le terme des dons de la nature et des efforts du travail, — par conséquent un produit nécessaire de l'âge, — on trouve nécessairement, chez lui, des traces un peu trop sensibles de l'imitation de ses premiers maîtres : Pascal, Bossuet, La Bruyère, Fénelon. Mais ces légères taches, n'en doutons pas, auraient été bientôt effacées par l'unité magistrale de sa seconde manière, s'il eût été accordé à son génie,

justes, sont spécialement applicables en France, où la vivacité du caractère fait porter tant de jugements *d'un côté* (les Allemands ont, pour cela, l'excellent mot *einseitig*), c'est-à-dire *exclusifs* sur les personnes et sur les choses. Parmi les critiques les plus impartiales, nous devons indiquer une centaine de pages de M. Henri Baudrillart, connu depuis longtemps déjà par son enseignement au collége de France, et par ses nombreux succès dans les concours académiques. Voir (t. Ier de ses ÉTUDES DE PHILOSOPHIE MORALE ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE, Paris, chez Guillaumin, 1858), le morceau intitulé : *Idées philosophiques historiques, économiques de Voltaire.* Dans le même volume, M. Baudrillart a publié une belle étude sur Vauvenargues.

près d'y atteindre, de se fixer dans la perfection humaine du caractère et de l'intelligence, dans l'équilibre souverain chanté par Pétrarque :

> . . . . . Ogni virtute
> Giunti in un corpo con mirabil tempre.

La Bruyère néanmoins était jugé avec une haute indépendance de raison, et une rare sûreté de goût, par celui qui se formait, à son école, dans l'art toujours difficile d'écrire. Personne, je crois, ne l'a plus profondément étudié, ni mieux senti ; personne aussi, n'a exprimé plus librement en quoi il cesse de l'admirer. Vauvenargues, ne craignons pas de le redire, mettait toute son âme dans ce qu'il aimait, dans ce qu'il voulait, et cette âme avait pour principal attribut la grandeur. De là un double dissentiment avec le peintre des *Caractères*. Celui-ci blessait son cœur, à l'endroit le plus tendre, en harcelant, sans trève, l'homme du côté de ses petitesses, en le traînant impitoyablement devant le tribunal du ridicule, qui n'a jamais cessé d'exercer en France, avec une cruelle tyrannie, tous les droits de haute et de basse justice. Il se propose un autre but, son désir, sa passion étant, vous le sa-

vez, de relever ses contemporains à leurs propres yeux pour les grandir au jugement de la postérité, car il aspire, il croit au progrès de la vertu, au déclin du vice. D'ailleurs il préfère, — c'est lui-même qui le dit, — « la profondeur et la simplicité » des historiens au sel des auteurs satiriques et » comiques [1] » et, quoiqu'il n'ignore pas que « peindre l'impertinence, la légèreté, la vanité, » l'inconséquence, la bizarrerie, le défaut d'esprit » et de cœur, en un mot, peindre en petit, c'est » peindre les hommes [2], » il aime mieux, laissant dans l'ombre la faiblesse de la nature humaine, « décrire des mœurs plus fortes [3]. » Cela ne l'empêche pas de reconnaître toute l'étendue du génie de son maître, puisqu'il va jusqu'à dire : *il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qu'on ne trouve dans La Bruyère* [4], et qu'il le place au rang des orateurs [5].

Lui-même, quel rang doit-il occuper, car, maintenant que nous possédons l'ensemble de ses

[1] *Ibidem.*
[2] Préface de l'*Essai sur quelques caractères*, t. Ier, p. 286.
[3] *Ibidem.*
[4] *Ibidem.*
[5] *Fragment*, t. Ier, p. 271.

œuvres, le temps semble venu d'assigner sa place définitive? Ce n'est pas à une plume inconnue, et sans autorité, qu'il appartiendrait de la lui marquer; elle peut, du moins, sans crainte d'être démentie, le compter parmi l'élite intellectuelle du XVIIIe siècle. Mais peut-être un littérateur distingué de cette période, Jean-Baptiste-Antoine Suard, qui prit un soin particulier de la mémoire de Vauvenargues, contribuait d'avance à le faire admettre au nombre des écrivains de génie, quand il analysait ainsi les éléments constitutifs du style [1].

L'art d'écrire est plus étendu que ne le pensent la plupart des hommes, la plupart même de ceux qui font des livres. Il ne suffit pas de connaître la propriété des mots, de les disposer dans un ordre régulier, de donner aux membres de la phrase une tournure symétrique et harmonieuse; avec cela on n'est encore qu'un écrivain correct, et tout au plus élégant. Le langage est l'interprète de l'âme, et c'est dans une certaine association des sentiments et des idées avec les mots qui en sont les signes, qu'il faut chercher le principe de toutes les propriétés du style.....

Il en est des tours, des figures, des liaisons de phrases comme des mots : les uns et les autres ne peuvent représenter que des idées, des vues de l'esprit... Les différentes qualités du style, comme la clarté, l'élégance, l'énergie,

[1] Je me fais un plaisir de citer ce beau passage de Suard, après avoir été en dissentiment avec lui sur un point essentiel.

la couleur, etc., dépendent donc essentiellement de la nature et du choix des idées, de l'ordre dans lequel l'esprit les dispose, des rapports sensibles que l'imagination y attache, des sentiments enfin que l'âme y associe et du mouvement qu'elle y imprime.

Le grand secret de varier et de faire contraster les images, les formes et les mouvements du discours, suppose un goût délicat et éclairé : l'harmonie, tant des mots que de la phrase, dépend de la sensibilité de l'organe; la correction ne demande que la connaissance réfléchie de la langue. Dans l'art de l'écrivain, comme dans tous les beaux arts, les germes du talent sont l'œuvre de la nature; c'est la réflexion qui les développe et les perfectionne. Il a pu se rencontrer quelques esprits qu'un heureux instinct semble avoir dispensés de toute étude, et qui, en s'abandonnant, sans art, aux mouvements de leur imagination et de leur pensée, ont écrit avec grâce, avec feu, avec intérêt; mais ces dons naturels sont rares, ils ont des bornes et des imperfections très-marquées, et jamais ils n'ont suffi pour produire un grand écrivain. Je ne parle pas des anciens, chez qui l'élocution était un art si étendu et si compliqué; je citerai Despréaux et Racine, Bossuet et Montesquieu, Voltaire et J.-J. Rousseau : ce n'était pas l'instinct seul qui produisait sous leur plume, ces beautés, ces grands effets auxquels notre littérature doit tant de richesse et de perfection; c'est l'effet du génie, sans doute, mais du génie éclairé par des études et des observations profondes [1].

[1] Suard, *Notes sur La Bruyère,* édition des *Moralistes français,* de Lefèvre, Paris 1834, p. 249.

« Un homme qui écrit bien, dit Montesquieu, n'écrit pas » comme on écrit, mais comme il écrit (*Œuvres diverses*). »

Tout le monde admire aussi le style de M. Cousin, qui rappelle et reproduit la tradition du XVIIe siècle. M. Cousin est, à bon droit, au premier rang des plus sûrs arbitres en cette matière. On peut donc s'étonner que, dans l'avant-propos de son ouvrage intitulé : *Fragments et Souvenirs,* l'illustre académicien, résumant les diverses périodes de notre littérature, affirme qu'il faut franchir, d'un bond, l'espace intermédiaire depuis Bossuet jusqu'à Jean-Jacques Rousseau, pour retrouver « la » phrase, ample et abondante, où circule un souffle » puissant qui en anime, en ordonne, en soutient » toutes les parties. »

Après avoir caractérisé, en quelques traits précis et vifs, les principaux écrivains de cette belle époque, parmi lesquels on remarque l'absence de La Bruyère et de Fénelon, M. Cousin continue ainsi : « Mais peu à peu, vers la fin du règne de » Louis XIV, la langue s'*épuise* comme le reste, et » la prose arrive à l'extrémité du cercle qu'elle » devait parcourir : elle avait commencé par la ru- » desse et la pesanteur, elle *finit* par la netteté, » l'élégance, l'agrément, une vivacité modérée. » On la croirait parvenue à la perfection, si on ne

» sentait que la force et la grandeur l'abandon-
» nent, etc. »

Voilà qui est exprimé avec la netteté, la vigueur, la grâce d'un écrivain que l'on salue comme un maître accompli. Cependant, plus l'auteur a raison de regretter, en général, au XVIIIe siècle, les mâles qualités du XVIIe, moins nous comprenons qu'il ne les ait pas signalées là où, par bonheur, elles se rencontrent. Vauvenargues procède en ligne directe de nos meilleurs prosateurs. Le prouver au moyen de passages réunissant la solidité, l'abondance, l'ampleur, serait une tâche trop facile; elle a d'ailleurs été remplie. Lors donc que M. Cousin, dans son enthousiasme, du reste fort légitime, pour les hautes parties de J.-J. Rousseau, lui fait l'honneur exclusif d'une restauration de la grande prose française, n'est-ce point, peut-être, qu'il a momentanément oublié un de ses aïeux intellectuels, celui qui, non par le fonds, mais par la forme de sa philosophie éloquente, fut le précurseur de l'écrivain génevois ?

Une réserve, ou, pour parler plus juste, une pudeur touchante détourna Vauvenargues de publier, pendant sa vie, ses *Caractères* et ses *Dialo-*

gues, parce que les traits de sa physionomie morale se trouvent, soit rassemblés, soit disséminés dans cette partie de son œuvre, et il s'est écoulé près d'un siècle avant qu'on l'ait remarqué ; mais, depuis que l'éveil a été donné [1], c'est surtout ce que l'on y cherche, et, Dieu merci, on l'y trouve. Il est, en effet, de toute évidence qu'il se dessine, qu'il se peint dans plusieurs personnages qui semblent être d'invention, et que, derrière ces noms empruntés, il découvre les douloureux secrets, les luttes passionnées de son cœur.

Prenez d'abord CLAZOMÈNE *ou la vertu malheureuse* : il ne garde là d'autre voile qu'une dénomination fictive sous laquelle sa candeur se croit parfaitement cachée, ou, du moins, sa fierté se sent complétement libre ; et, alors, ce n'est plus un simple portrait composé moitié de réalité, moitié de fantaisie ; c'est toute une histoire en quelques lignes, la navrante histoire d'une âme aussi haute qu'infortunée. Il suffit de l'avoir un peu pratiqué pour en être convaincu : chaque mot porte l'empreinte profonde, on pourrait dire vivante de ses

[1] M. Villemain, *Tableau de la littérature au* XVIII*e siècle.*

mécomptes multipliés et de ses incessantes aspirations.

Clazomène a fait l'expérience de toutes les misères humaines. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré, dans son printemps, de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour des chagrins plus secrets, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté; il s'est vu, dans ses disgrâces, méconnu de ceux qu'il aimait; l'injure a flétri son courage, et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire, son attachement à ses amis, n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune. Sa sagesse même n'a pu le garantir de commettre des fautes irréparables; il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. Quand la fortune a paru se lasser de le poursuivre, quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, la mort s'est offerte à sa vue, elle l'a surpris dans le plus grand désordre de sa fortune; il a eu la douleur amère de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à en trouver. Faut-il demander la raison pourquoi des joueurs très-habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres y font leur fortune? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits sèchent dans leur fleur? Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles: la fortune peut se jouer de la

sagesse des gens courageux; mais il lui appartient pas de faire fléchir leur courage [1].

Phérécide *ou l'ambition trompée,* c'est encore Vauvenargues; ce *caractère,* à proprement parler, n'est que la suite et l'explication du précédent. Le portrait de Clodius *ou le séditieux* trahit aussi ses pensées, ses désirs intimes, de même que celui de Cléon *ou la folle ambition,* avec cette différence, toutefois, que, dans le premier, il s'exalte, il s'enivre aux rêves les plus hardis du besoin d'action et d'influence politique, tandis que, dans l'autre, « il regrette la bonté, la sincérité, la sa-
» gesse, qu'il pouvait cultiver sans peine dans la
» pauvreté, et qui l'auraient suivi jusqu'au tom-
» beau. » Clodius n'est donc point un tribun de l'ancienne Rome, mais bien Vauvenargues qui ne recule pas (en imagination) devant les troubles, les bouleversements de sa patrie, pourvu qu'il y trouve

[1] *Essai sur quelques caractères*, t. Ier, p. 288. Une analogie se présente ici d'elle-même : « Aveugle et souffrant sans es-
» poir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage
» qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quel-
» que chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles,
» mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est
» le dévouement à la science. » (Augustin Thierry, Dix ans d'études historiques, préface).

de quoi assouvir sa dévorante activité. Le discours qu'il tient est nerveux, entraînant, quelque peu farouche ; il rappelle les meilleures harangues de Salluste. Notre philosophe y a déposé la confidence de ses mystérieuses préoccupations. Vous n'avez pas oublié qu'il lui fallait un large théâtre; qu'il se fût senti vivre au milieu des luttes du *Forum* ou de l'*Agora;* que l'air de la liberté, les fortes vertus civiles, les dévouements héroïques, ce qui dépasse les proportions vulgaires de la vie commune était nécessaire à cette âme de feu, imprégnée et haletante du souffle des grands hommes de Plutarque. Tout lui manqua à la fois. Le siècle de Louis XV, — *le siècle des petitesses,* comme l'a dit Voltaire précisément à propos de Vauvenargues, — sa santé, son obscurité, la médiocrité de ses ressources conspirèrent à l'écarter de la vie active. Il rentra, il s'enferma tout entier au fond de son âme pleine de regrets et de douleurs. Ce sont ces émotions, ces sentiments personnels, longtemps comprimés, qui éclatent à la fin, dans les *caractères,* dans les *portraits,* dans les *maximes,* et jettent au dehors les mouvements, les élans, la voix de la passion, maîtresse et à la fois enivrée d'elle-même.

Nous voilà loin, assurément, de La Rochefoucauld, à qui il nous reste à comparer Vauvenargues. Son imitation du grand frondeur de la vertu est purement littéraire; il ne lui emprunte que des formes, des tours d'expression, lui laissant, sans jalousie, l'amertume, les dédains, les mépris de grand seigneur morose, qui se venge du triomphe de ses rivaux en calomniant, à plaisir, le genre humain tout entier. Le livre de La Rochefoucauld, sans aucun doute, est rempli des plus pénétrantes observations, des nuances les plus fines, des traits les plus vifs; mais, au fond, il est injuste, il est violent, il est désolant, il rend le moi trop haïssable. Vauvenargues, au contraire, s'applique surtout à relever l'homme, à le soutenir, en lui montrant pour but le vrai, le beau, le bien, en lui donnant pour appui l'amour de ses semblables et de la gloire. Sous le rapport de l'art, l'un vise toujours au piquant, à l'imprévu ; l'autre se contente d'exprimer d'une façon claire et juste les pensées vraies, les vérités utiles, — des observations, en un mot, que la plupart des hommes éclairés sembleraient pouvoir faire en prenant la peine de réfléchir, et qui ont, par cela même, un mérite de plus.

« Un livre bien neuf et bien original, écrit-il, se-
» rait celui qui ferait aimer de vieilles vérités, » et
il ajoute : « Les bonnes maximes sont sujettes à
» devenir triviales. » On ne doit donc pas s'at-
tendre à trouver, chez lui, des saillies curieuse-
ment apprêtées, rien qui sente la prétention ou la
recherche ; il n'exprime d'ordinaire, en littérature,
comme en morale, que ce que chacun peut pen-
ser ; mais il le dit si bien qu'on essayerait vaine-
ment de mieux dire. Quelquefois, cependant, ses
maximes se distinguent, soit par un mouvement
rapide, soit par une ingénieuse finesse, qui prou-
vent que cet excellent esprit ne renonçait point à
l'originalité par impuissance, mais parce que la
mesure était pour lui la qualité souveraine. « Il y
a, dit-il, des gens dont il faut s'emparer tout d'a-
» bord sans les laisser refroidir. — Les hommes
» ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils
» en aient le pouvoir. — Nous querellons les mal-
» heureux pour être dispensés de les plaindre, etc. »

Ces réflexions d'une ironie contenue rappellent
la manière de La Rochefoucauld, moins l'aiguillon
vénimeux qui reste dans la plaie. Souvent aussi,
c'est un éclat, une splendeur d'expression qu'on

ne rencontre jamais chez l'auteur des *Maximes*, et l'on s'étonne, en parcourant les marges de l'exemplaire d'Aix, que la critique trop méticuleuse de Voltaire ait blessé, d'un coup de crayon, des images charmantes comme celles-ci : « Les feux de l'aurore » ne sont pas si doux que les premiers rayons de » la gloire ; les premiers jours du printemps ont » moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune » homme. » Mais à quoi bon analyser davantage tant de grandes pensées qui, parties du cœur de Vauvenargues ont touché celui d'innombrables lecteurs ?

Une portion considérable des écrits de notre philosophe, restée inédite durant cent dix ans, et sur laquelle, sans le moindre doute, il n'avait placé aucune arrière-pensée pour sa gloire, contribuera beaucoup à l'étendre. Nous voulons parler de sa correspondance que M. D.-L. Gilbert a publiée, l'année dernière, avec tous les soins pieux d'une vive et profonde vénération. Ces lettres, au nombre de cent quarante, particulièrement celles adressées à Saint-Vincens dans toute l'effusion de l'amitié, sont, par la nature même des choses, l'expression la plus complète, sinon la plus achevée, de l'âme

de Vauvenargues. L'homme que nous avons appris à connaître si vrai, si sincère, se montre là tout entier. Les traits de son beau naturel s'y réfléchissent comme dans une glace pure. Nulle trace des misères de l'amour-propre, des préoccupations, des petitesses de la vanité. Il ne s'enfle ni ne se flatte; au contraire, volontiers il se dénigre, et nous sentons qu'il parle ingénûment. On ne saurait porter plus loin la pudeur du talent et de la vertu, même quand il dévoile cet idéal de grandeur morale et intellectuelle sans cesse présent devant lui. Seulement, lorsqu'il écrit à Mirabeau, il domine le fougueux et vaniteux *ami des hommes* par l'élévation des sentiments, la fermeté de la raison, et met une certaine étude à ne pas se laisser pénétrer tout à fait par un ami qui n'est point son égal; tandis que, avec Saint-Vincens, son esprit, son cœur, son âme entière s'épanche sans réserve.

On assiste alors à toutes les agitations, à tous les combats de ce héros terrassé, mais non vaincu par le malheur. Embarras d'argent, souffrances physiques, déchirements de famille, grands projets déçus, douces espérances trompées, — parfois un

léger murmure de tant d'activité, de tant de jeunesse qui semble dire :

Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore ; —

habituellement une résignation paisible, voilà ce qu'on lit, ce qu'on entend ; tout est grand, simple, pathétique ; c'est le cœur qui parle au cœur et lui renvoie l'écho de sa tendresse. Quand Vauvenargues n'aurait laissé que ces lettres nobles et émues, il mériterait, à jamais, le tribut d'éloges qu'on doit au talent brisé dans sa fleur ; il occuperait parmi nos prosateurs la place marquée, parmi nos poètes, au chantre de *La Jeune Captive* : tristes et doux génies, réunis par l'infortune, on les réunirait aussi dans la gloire.

TAYLOR INST. OXFORD

CONCLUSION.

Essayons à présent de résumer, en quelques traits rapides, les données dispersées dans cette étude, et terminons par une vue d'ensemble sur notre écrivain.

Les rares figures comme celle de Vauvenargues sont faciles à saisir, parce que, en même temps qu'elles frappent par la grandeur, elles brillent d'une radieuse simplicité. Les traits de la beauté intellectuelle et morale s'y dessinent avec netteté, avec harmonie.

Son âme était haute et à la fois modeste, comme il convenait à un homme qui, ayant placé fort au-dessus des vues et des désirs ordinaires, le type de l'existence humaine, comprenait mieux, malgré l'énergie des facultés dont le ciel l'avait doué, ou plutôt à cause de cette énergie même, les degrés marqués, sur l'échelle mystérieuse, entre le but et le point de départ.

Esprit élevé, ardente imagination, volonté droite et ferme, il tendait, par toutes les forces coalisées du cœur et de l'intelligence, vers le terme idéal. « Ce qui constitue ordinairement une âme » forte, » — a-t-il dit lui-même en dévoilant naturellement, comme toujours, un côté caché de son intérieur, — « c'est qu'elle soit dominée par quel- » que passion altière et courageuse à laquelle toutes » les autres, quoique vives, soient subordonnées [1]; » il n'appartient qu'aux âmes fortes et pénétrantes » de faire de la vérité le principal objet de leurs » passions [2]. »

C'est là lui, bien lui, tel qu'en toute rencontre, spontanément ou involontairement, il se révèle. Ce qu'il avait souhaité avant tout, par dessus tout, — l'action, — lui fit défaut. Et alors il se concentra dans le monde interne, et le grand tourment de sa vie inquiète devint le principe d'une activité nouvelle et supérieure, qui ne devait s'épuiser qu'avec son dernier souffle.

On composerait aisément, de ses admirables écrits maintenant rassemblés, sinon une complète

[1] *Maxime* 588, t. Ier, p. 457.
[2] *Maxime* 467, *ibidem*, p. 444.

histoire, du moins une image fidèle de son âme, dans laquelle toutes celles qui lui touchent par quelque endroit lisent comme en un livre ouvert.

Cette âme fut, elle restera une des plus nobles, une des plus belles qu'ait jamais inspirées l'amour de la sagesse, uni à l'amour de l'humanité; puis, comme elle a beaucoup souffert, comme elle a été enlevée encore jeune, elle plane désormais au-dessus de nous avec ce je ne sais quoi de sublime, d'achevé, qu'imprime la main du malheur au front des êtres chéris que les hommes et le temps n'ont pas pu corrompre.

Vu et lu.

Grenoble, le 9 novembre 1858.

Le Doyen de la Faculté des lettres,

MAIGNIEN.

Permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie,

QUET.

Besançon. — Dodivers et Cie, Grande-Rue, 42.

54656154

ÉTUDE

SUR VAUVENARGUES.

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE GRENOBLE,

PAR M. LÉON BORÉ

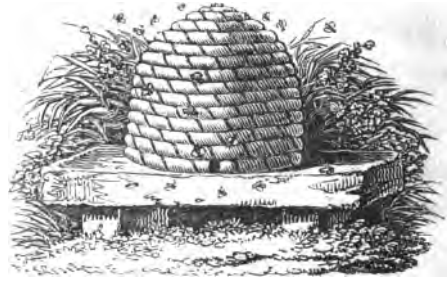
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE WURTZBOURG,
INSPECTEUR D'ACADÉMIE.

Les maximes des hommes décèlent leur cœur.
VAUVENARGUES, maxime 107.

PARIS
LIBRAIRIE DE HACHETTE ET Cie,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14.

BESANÇON
BULLE, LIBRAIRIE, RUE SAINT-VINCENT, N° 6.

DÉCEMBRE 1858

(32)
Please trim edges
Vau Fr TIC B 1019

Von Ed. Maugner 1870